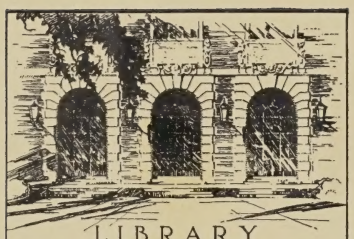
840.81
C359
1858
v. 1



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.81
C359
1858
v.1

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

DEC -5 1963
MAY -7 1964
MAR - 9 1974
MAR 3 1975
APR 3 1980
OCT 12 1980
MAY 19 1981
SEP 30 1987
FEB 11 1990
OCT 26 1995
AUG 23 2001

L161—H41

CHANTS

ET

CHANSONS

POPULAIRES

DE LA FRANCE.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR

RUE GARANCIÈRE, 8.

CHANTS

ET

CHANSONS

POPULAIRES

DE LA FRANCE.

Nouvelle Édition

AVEC AIRS NOTÉS ET ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

PARIS

HENRI PLON, ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

1858

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/chantsetchansons01fran

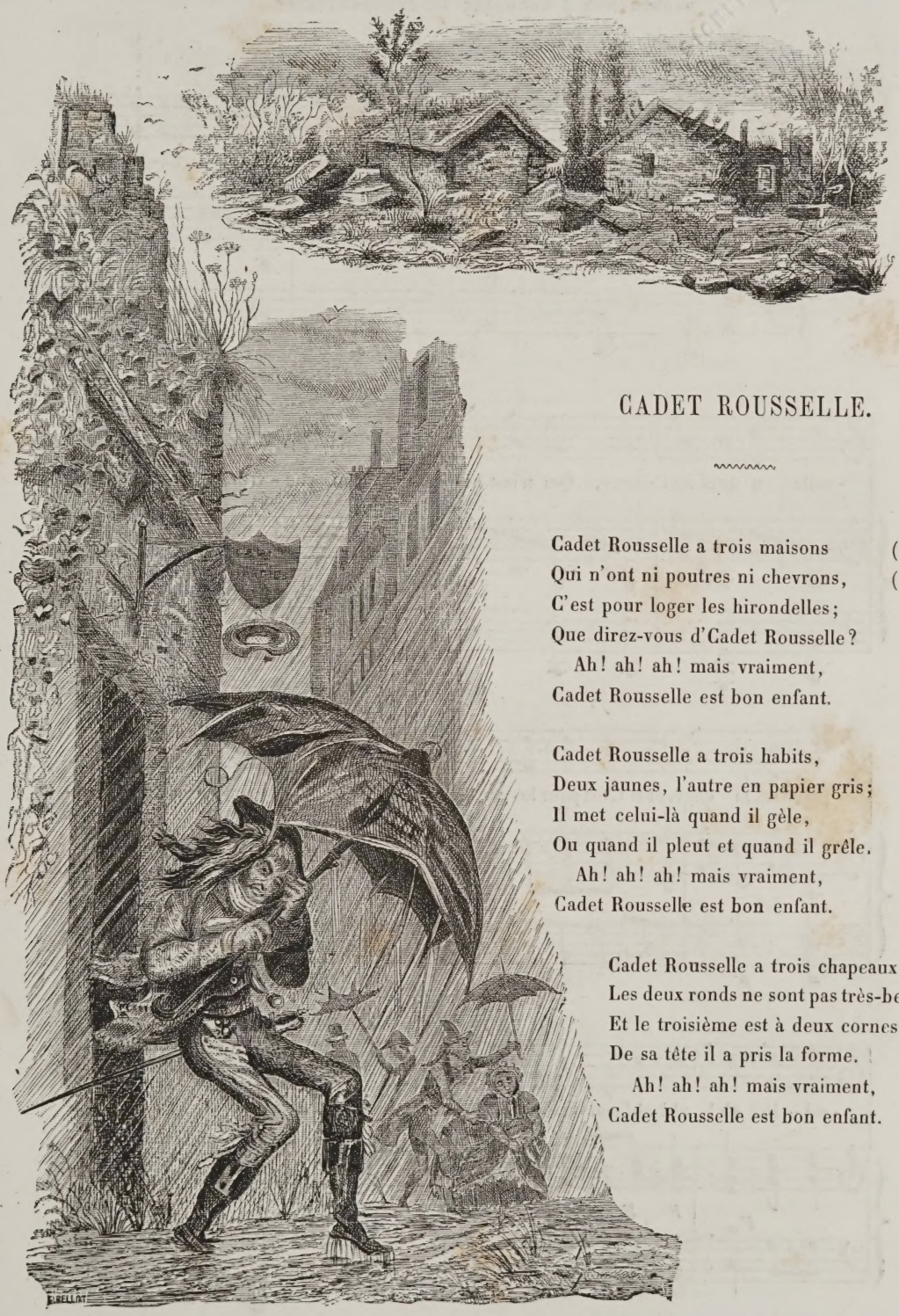
840.81
C 359
1858
V. 1

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, L'ÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.



CADET ROUSSELLE.

Cadet Rousselle a trois maisons (*bis.*)
Qui n'ont ni poutres ni chevrons, (*bis.*)
C'est pour loger les hirondelles;
Que direz-vous d'Cadet Rousselle?
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits,
Deux jaunes, l'autre en papier gris;
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grêle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux;
Les deux ronds ne sont pas très-beaux,
Et le troisième est à deux cornes,
De sa tête il a pris la forme.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

129026

CADET ROUSSELLE

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

CHANT.

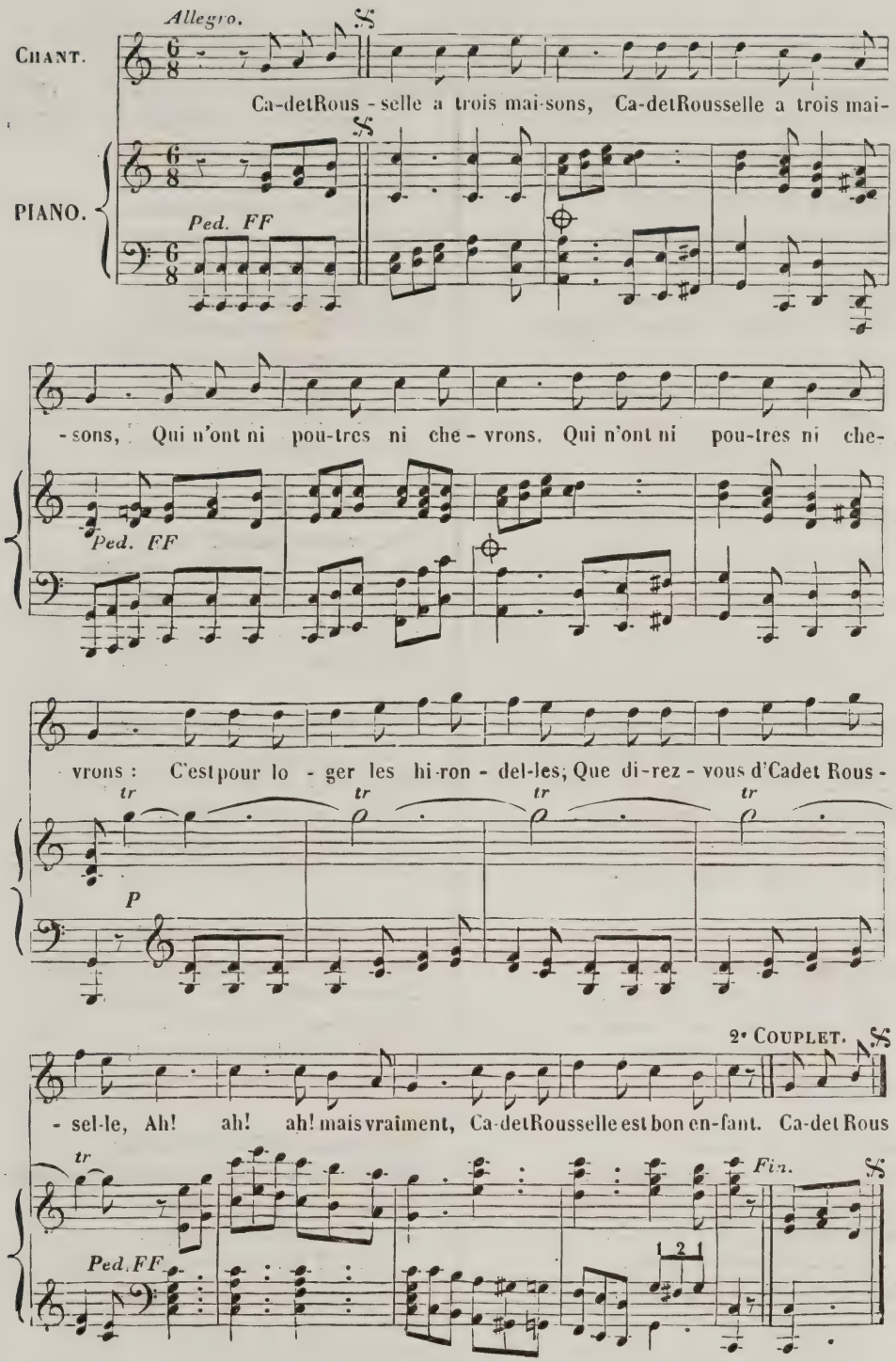
PIANO.

Ca-det Rous-selle a trois mai-sons, Ca-det Rous-selle a trois mai-sons, Qui n'ont ni pou-tres ni che-vrons, Qui n'ont ni pou-tres ni chevrons: C'est pour lo-ger les hi-ron-del-les; Que di-rez-vous d'Cadet Rous-sel-le? Ah! ah! ah! mais vraiment, Ca-det Rousselle est bon en-fant. Ca-det Rous-

2e COUPLET.

F F F

Fin.



Cadet Rousselle a trois beaux yeux, (*bis.*)
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux ; (*bis.*)
Comme il n'a pas la vue bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée (*bis.*)
Très-longue, mais toute rouillée : (*bis.*)
On dit qu'elle est encor pucelle,
C'est pour fair' peur aux hirondelles.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois souliers, (*bis.*)
Il en met deux dans ses deux pieds: (*bis.*)
Le troisième n'a pas d' semelle,
Il s'en sert pour chausser sa belle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois cheveux,
Deux pour les fac's, un pour la queue;
Et quand il va voir sa maîtresse
Il les met tous les trois en tresse.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons :
L'un est voleur, l'autre est fripon,
Le troisième est un peu ficelle,
Il ressemble à Cadet Rousselle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens :
L'un court au lièvr', l'autre au lapin,
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrapent jamais les rats,
Le troisièm' n'a pas de prunelle,
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a marié
Ses trois filles dans trois quartiers.
Les deux premièr's ne sont pas belles,
La troisième n'a pas d' cervelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, (*bis.*)
C'est pour payer ses créanciers; (*bis.*)
Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' s'est fait acteur,
Comme Chénier s'est fait auteur;
Au café quand il joue son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' ne mourra pas,
Car, avant de sauter le pas,
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle est un guerrier
A la façon de Dumourier;
Et quand il marche à la victoire,
Il tourne le dos à la gloire.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a des plats bleus
Qui sont beaux, qui n'vont pas au feu :
Si vous voulez en faire emplette,
Adressez-vous à la Fayette.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' fait des discours
Qui n'sont pas longs quand ils sont courts;
L'abbé Maury se les applique
Pour endormir la république.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France*. 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notice. Prix : 30 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

LE ROI D'YVETOT.

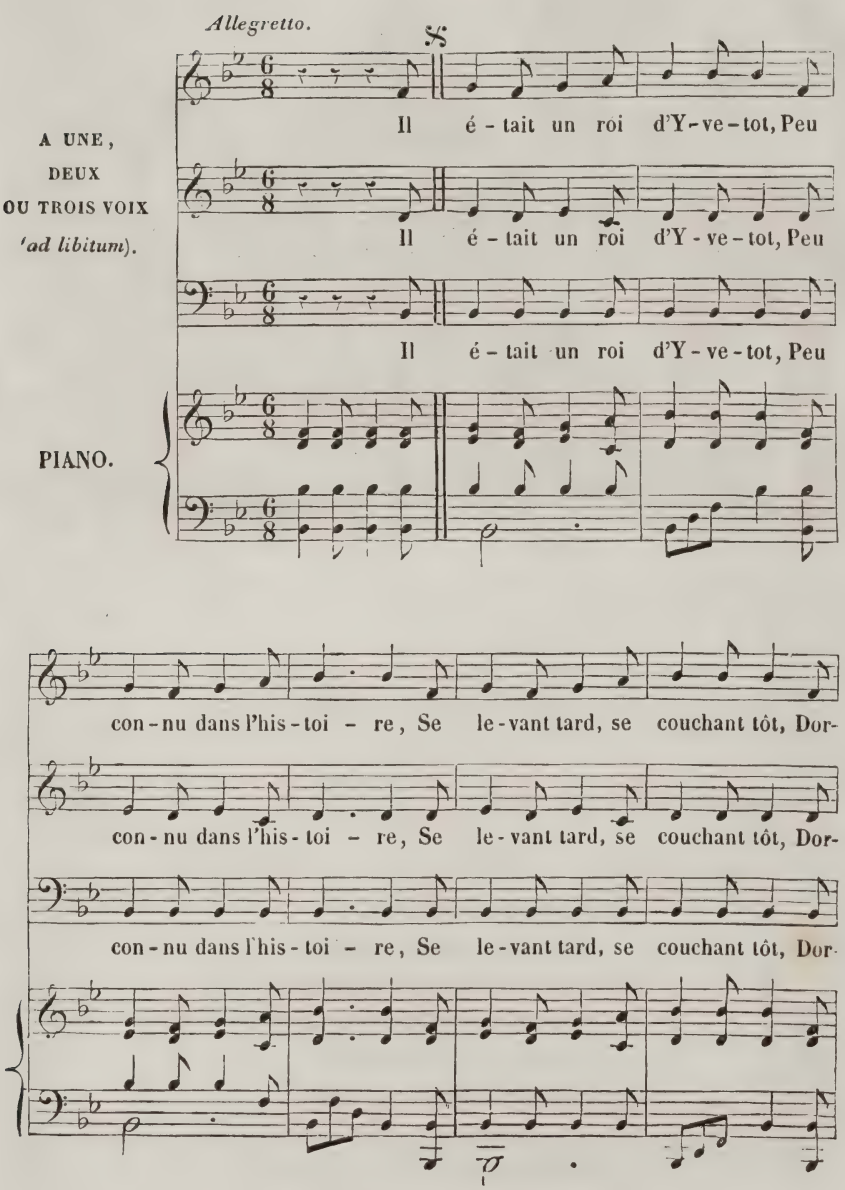
Paroles de Béranger.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

AIR DU ROI D'YVETOT

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



- mant fort bien sans gloi - re; Et cou-ron - né par Jean-ne -

- mant fort bien sans gloi - re; Et cou-ron - né par Jean-ne -

- mant fort bien sans gloi - re; Et cou-ron - né par Jean-ne -

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit-on. Oh! oh! oh!

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit-on. Oh! oh! oh!

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit-on. Oh! oh! oh!

2e *couplet*

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

Fin.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah' ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Nota. Nous avons obtenu de l'obligeance de M. Perrotin, éditeur des *OEuvres de Béranger,* l'autorisation spéciale de publier cette pièce dans notre collection.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notice. Prix : 30 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes. PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS

DAGOBERT

LE BON ROI DAGOBERT.

Le bon roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Est mal culottée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit.

Comme il la remettait,
Un peu il se découvrait;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Vous avez la peau
Plus noir' qu'un corbeau.
Bah! bah! lui dit le roi,
La rein' l'a bien plus noir' que moi.

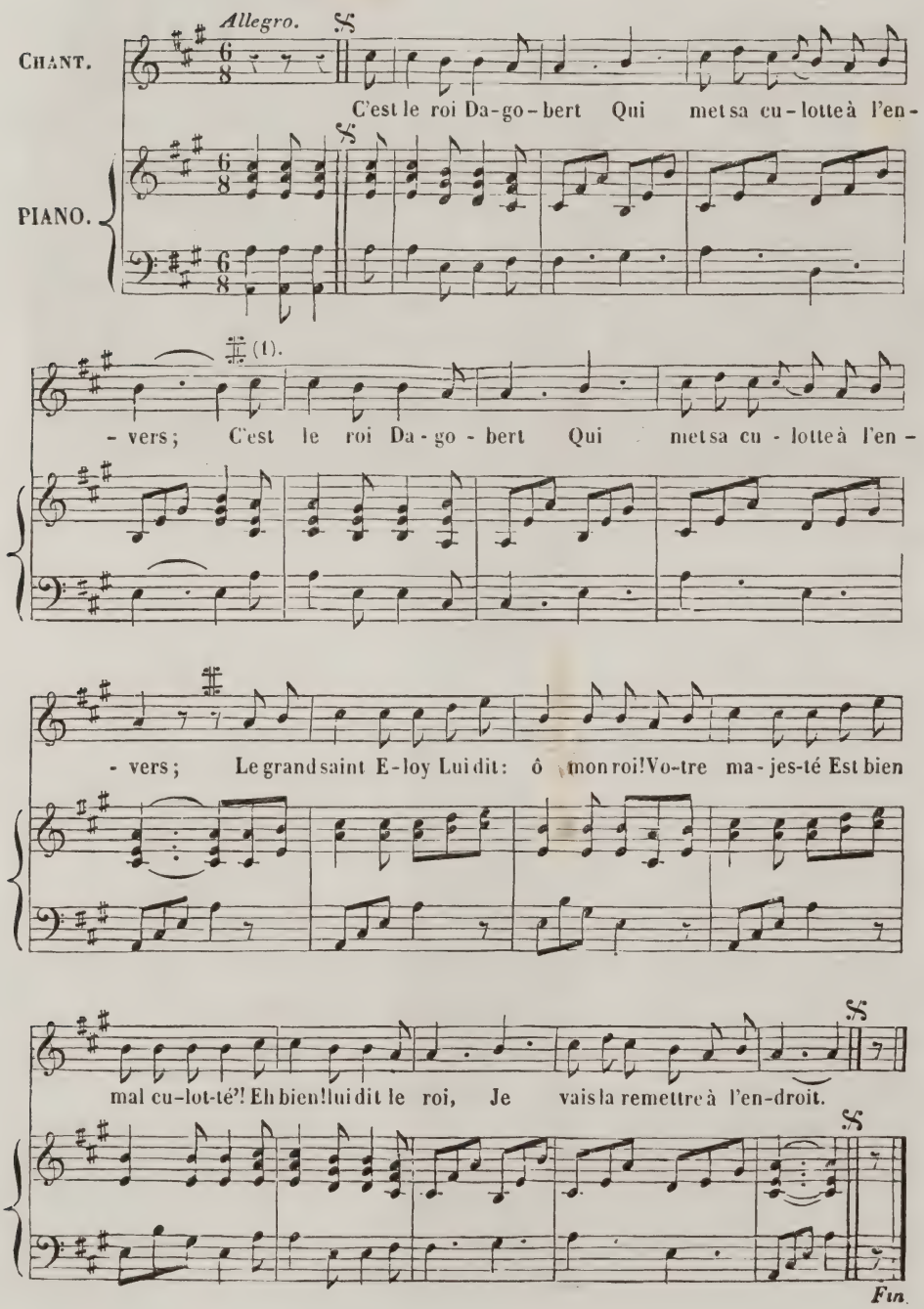
Le bon roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre habit paré
Au coude est percé.
C'est vrai, lui dit le roi,
Le tien est bon, prête-le-moi.

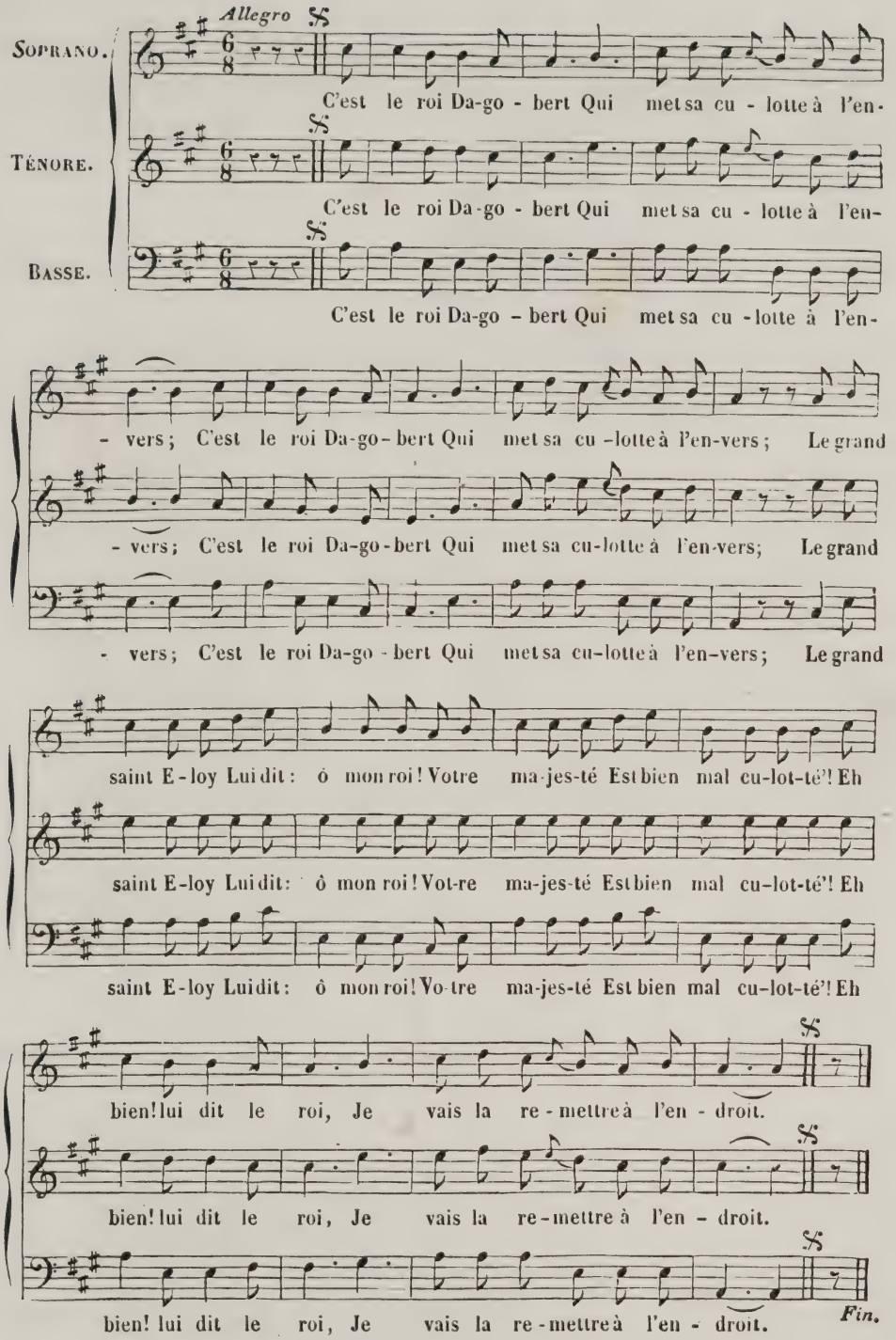
Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers;
Le grand saint Éloi
Lui dit ; O mon roi!
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets.
C'est vrai, lui dit le roi,
Les tiens sont neufs, donne-les-moi.

C'EST LE ROI DAGOBERT

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Il faut du savon
Pour votre menton.
C'est vrai, lui dit le roi :
As-tu deux sous? prête-les-moi.

Du bon roi Dagobert
La perruque était de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Que le perruquier
Vous a mal coiffé!
C'est vrai, lui dit le roi,
Je prends ta tignasse pour moi.

Le bon roi Dagobert
Portait manteau court en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Est bien écourtée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Fais-le rallonger de deux doigts.

Du bon roi Dagobert
Le chapeau coiffait comme un cerf;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
La corne au milieu
Vous siérait bien mieux.
C'est vrai, lui dit le roi,
J'avais pris modèle sur toi.

Le roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Laissez aux oisons
Faire des chansons.
Eh bien, lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous;
Eh bien, lui dit le roi,
Je vais tirer, prends garde à toi.

Le bon roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Pourrait se blesser.
C'est vrai, lui dit le roi,
Qu'on me donne un sabre de bois.

Les chiens de Dagobert
Étaient de gale tout couverts;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
Eh bien, lui dit le roi,
Va-t'en les noyer avec toi.

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Se fera tuer.
C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi.

Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers:
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Voyager si loin
Donne du tintoin.
C'est vrai, lui dit le roi,
Il vaudrait mieux rester chez soi.

Le roi faisait la guerre,
Mais il la faisait en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Se fera geler.
C'est vrai, lui dit le roi,
Je m'en vais retourner chez moi.

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer pour la mer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Se fera noyer.
C'est vrai, lui dit le roi,
On pourra crier : Le roi boit!

Le bon roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil.
Eh bien, lui dit le roi,
Fais-le vite emporter chez toi.

La reine Dagobert
Choyait un galant assez vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Vous êtes... cornu,
J'en suis convaincu.
C'est bon, lui dit le roi,
Mon père l'était avant moi.

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Vous êtes gourmand,
Ne mangez pas tant.
Bah! bah! lui dit le roi,
Je ne le suis pas tant que toi.

Le bon roi Dagobert
Ayant bu, allait de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Va tout de côté.
Eh bien, lui dit le roi,
Quand tu es gris, marches-tu droit?

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut;
Le grand saint Éloi
Lui dit : O mon roi!
Satan va passer,
Faut vous confesser.
Hélas! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi?

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France*. 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notice. Prix : 30 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

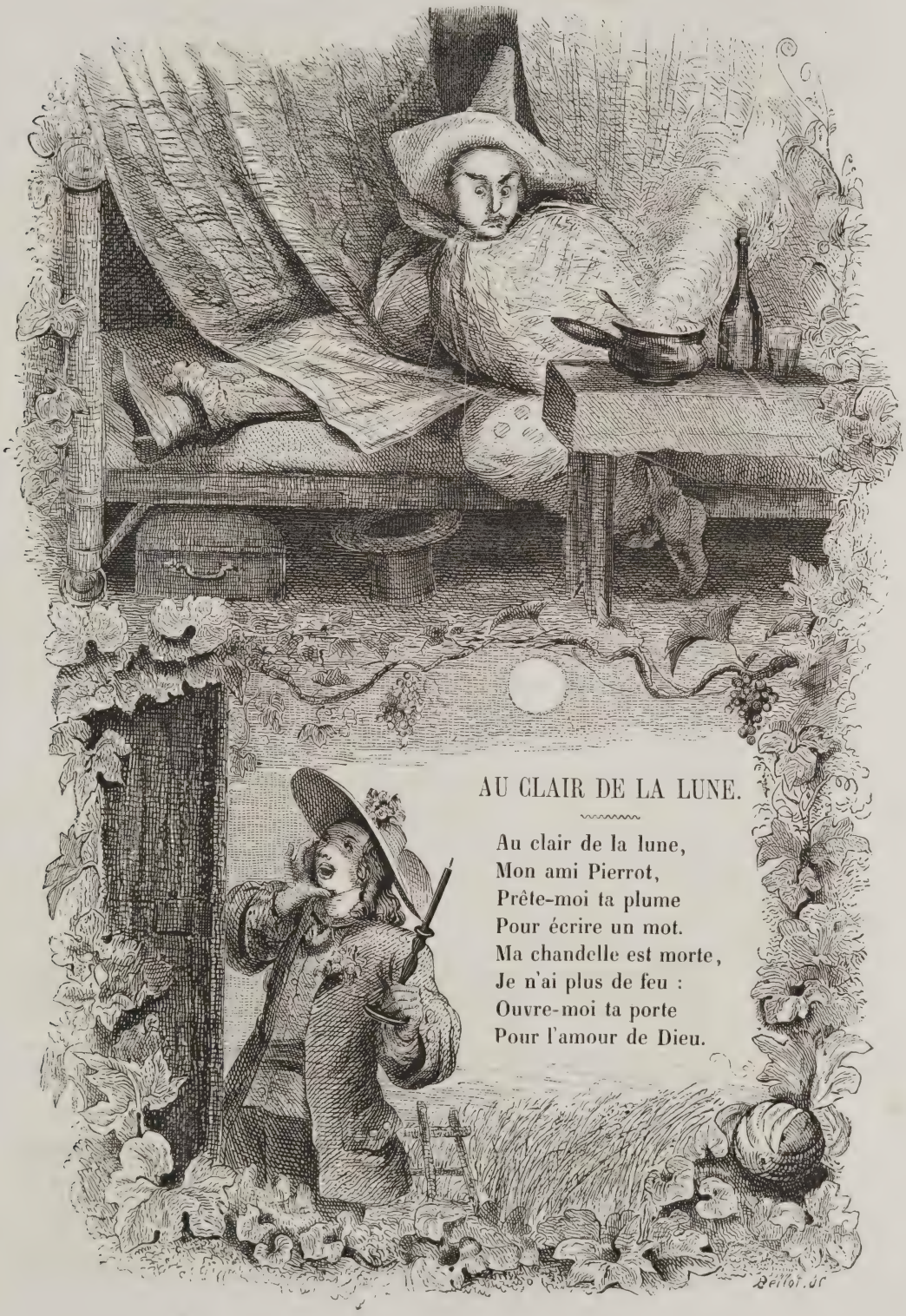
Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.



AU CLAIR DE LA LUNE.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu :
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

Au clair de la lune,
Pierrot répondit :
Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit.
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est,
Car dans sa cuisine
On bat le briquet.

Au clair de la lune,
L'aimable Lubin,
Frappe chez la brune.
Ell' répond soudain :
Qui frapp' de la sorte ?
Il dit à son tour :
Ouvrez votre porte
Pour le dieu d'amour.

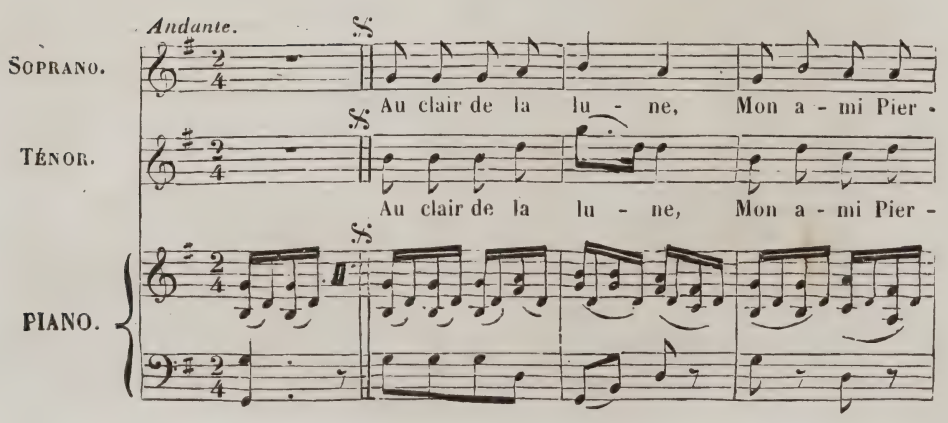
Au clair de la lune,
On n'y voit qu'un peu :
On chercha la plume,
On chercha du feu.
En cherchant d'la sorte,
Je n'sais c'qu'on trouva ;
Mais j'sais que la porte
Sur eux se ferma.

AU CLAIR DE LA LUNE

(Duo)

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



- rot, Prê - te - moi ta plu - me, Pour é - crire un

- rot, Prê - te - moi ta plu - me Pour é - crire un

mot; Ma chandelle est mor - te, Je n'ai plus de

mot; Ma chandelle est mor - te, Je n'ai plus de

ritard.

feu, Ou - vre-moi ta por - te Pour l'a-mour de Dieu.

feu, Ou - vre-moi ta por - te Pour l'a-mour de Dieu.

suivez

Fin.

LA FEMME DE JEAN-JACQUES.

SUPPLÉMENT A SES CONFESSIONS.

Même air.

Au clair de la lune,
Jean-Jacques Rousseau
Disait à sa brune :
« Je suis un pourceau. »
Aussitôt la belle
Lui donne un soufflet;
Et de plus, dit-elle,
Un pourceau bien laid.

Elle avait coutume
De traiter ainsi
Cet homme de plume,
Podagre et ranci.
Comme philosophe,
Jean-Jacques cédait
A toute apostrophe
Qui l'intimidait.

Mais ce coup lui pèse;
Jean-Jacque était vain
Il reprend . « Thérèse,
Va chercher du vin. »
Honesta s'éveille
Avec intérêt,
Prend une bouteille,
File et disparaît.

Quoiqu'il fût très-grave,
Jean-Jacques Rousseau
Avait dans sa cave
Un bon vieux tonneau.
C'était du bourgogne;
Thérèse l'aimait :
Amour que sa trogne
Souvent exprimait.

Thérèse s'approche
Du tonneau chéri,
Retire la broche,
Et sa bouche a ri,
Car elle va boire,
Jusqu'à renvoyer
Certaine humeur noire
Qu'elle veut noyer.

Une heure se passe.
Rousseau, tout transi,
Dit : « Mais je me lasse
D'avoir soif ainsi. »
L'appétit rend brave :
Il se lance, il sort,
Il trouve à la cave
Thérèse qui dort.

Au clair de lune,
Jean-Jacques Rousseau,
Sur son infortune,
Pleurait comme un veau,
Disant : « Est-ce vivre
D'avoir femme qui
Se boit et s'enivre
Comme celle-ci? »

Sa digne maîtresse,
Blottie en paquet,
Dormait dans l'ivresse
Auprès d'un baquet.
Imprudente et s....,
La broche à la main,
Et le vin s'écoule
Parmi le chemin.

Sans faire un reproche
(C'était dangereux),
Il reprend la broche,
Mais le muid est creux.
Rien ne reste à boire;
Il remonte à sec,
Et voilà l'histoire,
La morale avec :

Vous qui prenez femme,
Ayez soin qu'elle ait
Un goût moins infâme,
Un regard moins laid.
Mais les philosophes
Sont faits, de tout temps,
Pour les catastrophes
Et les accidents.

ANONYME.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France*. 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notice. Prix : 30 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
PRIX : 10 centimes. PRIX : 10 centimes.
HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS

COMPLAINTE
DU JUIF ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

Un jour, près de la ville
De Bruxelles en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèrent en passant;
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

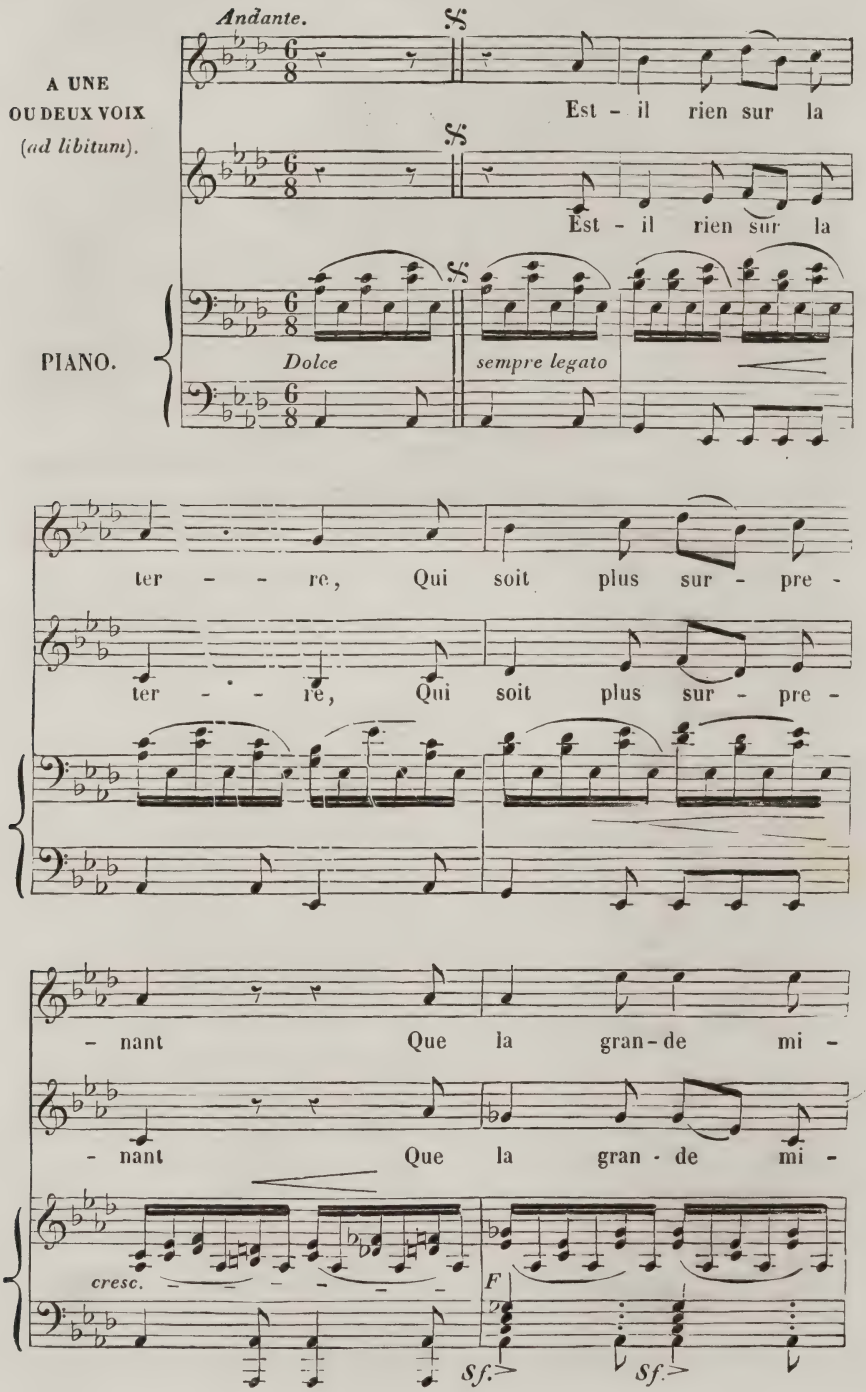
Son habit, tout difforme
Et très-mal arrangé,
Leur fit croire que cet homme
Était fort étranger
Portant, comme ouvrier,
Devant lui un tablier.

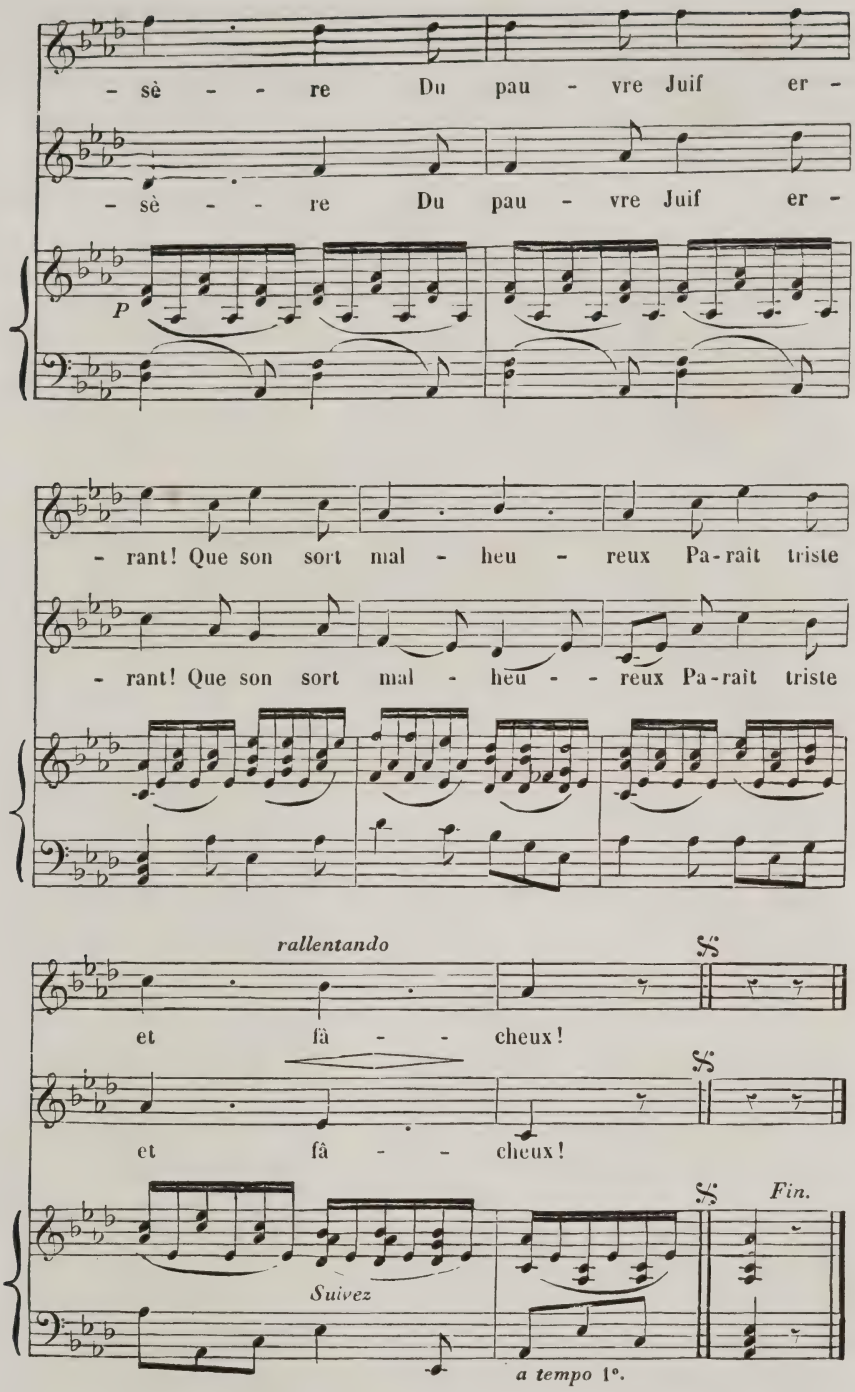
On lui dit : Bonjour, maître,
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous :
Ne nous refusez pas,
Tardez un peu vos pas.

LE JUIF ERRANT

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur,
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard ;
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part,
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout :
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

De savoir votre âge
Nous serions curieux,
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux :
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autant.

La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans,
Chose sûre et certaine,
Je passe encore douze ans :
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac, Juif errant?
De grâce, dites-nous,
Si c'est sûrement vous?

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée :
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif errant.

Juste ciel! que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois;
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les coteaux,
Les plaines et les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité :
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen;
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous eût tant affligé?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

C'est ma cruelle audace
Qui cause mon malheur;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur :
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix :
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi :
Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
Ote-toi, criminel,
De devant ma maison,
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront.

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans,
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

De chez moi, à l'heure même,
Je sortis bien chagrin,
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin.
Dès ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu la compagnie;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie;
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

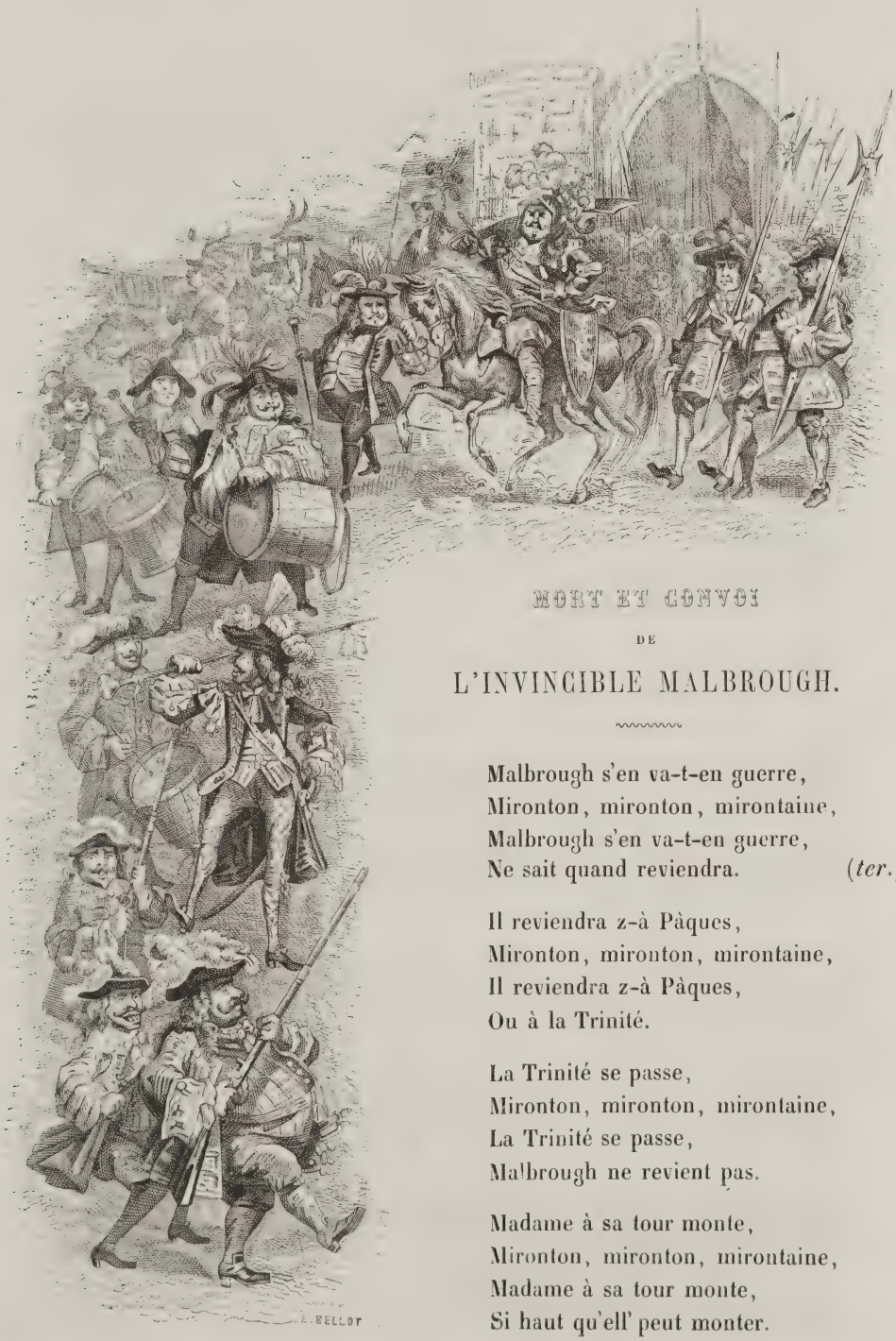
Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS



MORT ET CONVOI

DE

L'INVINCIBLE MALBROUGH.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra. (*ter.*)

Il reviendra z-à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra z-à Pâques,
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine,
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter.

MORT ET CONVOI DE MALBROUGH

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

1re VOIX.

Mal - b'rough s'en va-t-en guer - re, Mi- ron -

2e VOIX.

Mal - b'rough s'en va-t-en guer - re, Mi - ron -

PIANO.

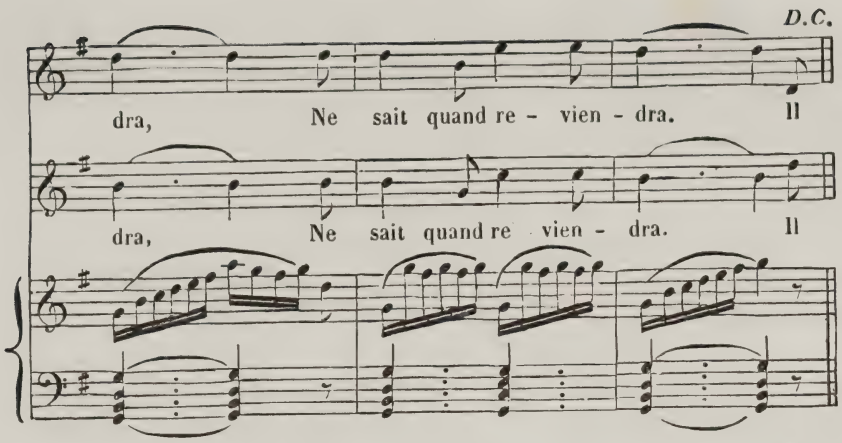
ton, mironton, miron - tai - ne, Malb'rough s'en va-t-en guer - re, Ne

ton, mironton, miron-- tai - ne, Malb'rough s'en va-t-en guer - re, Ne

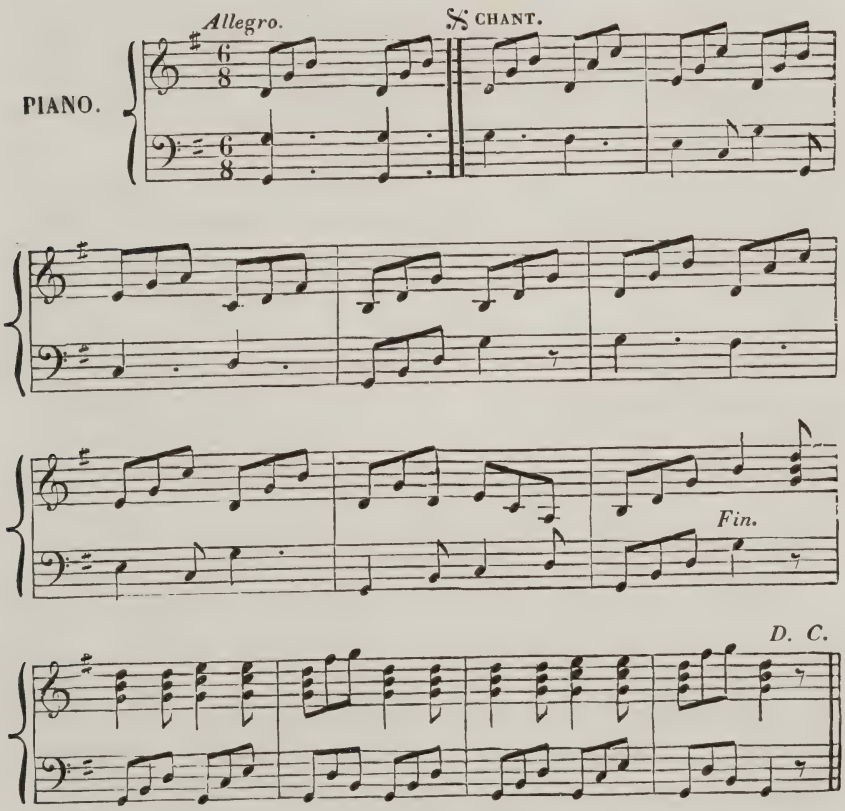
Fin.

sait quand re-vien - dra, Ne sait quand re - vien -

sait quand re-vien - dra, Ne sait quand re - vien -



Lorsqu'on veut chanter cet air à une voix, on doit prendre l'accompagnement suivant avec le chant (première voix) ci-dessus.



Elle aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé. (*ter.*)

Beau page, ah! mon beau page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Beau page, ah! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez? (*ter.*)

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer. (*ter.*)

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés.

Monsieur d'Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,
Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

J'l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'l'ai vu porter en terre
Par quatre z-officiers.

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Mironton, mironton, mirontaine,
A l'entour de sa tombe
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche,
Mironton, mironton, mirontaine,
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Mironton, mironton, mirontaine,
On vit voler son âme
Au travers des lauriers. (*ter.*)

Chacun mit ventre à terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Chacun mit ventre à terre,
Et puis se releva,

Pour chanter les victoires,
Mironton, mironton, mirontaine,
Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Mironton, mironton, mirontaine,
La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

Les uns avec leurs femmes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tout seuls!

Ce n'est pas qu'il en manque,
Mironton, mironton, mirontaine,
Ce n'est pas qu'il en manque,
Car j'en connais beaucoup.

Des blondes et des brunes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Des blondes et des brunes,
Et des châtaign's aussi.

J'n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

LES

ADIEUX DE LA TULIPE.

Paroles de Mangenot.

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Çà, faisons ripaille,
Charmante catin;
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps de garde
Je te fais planter,
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blouque à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes,
Rôti de tes feux :
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet;
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher z'amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes...
Achève ton vin.
Mais, quoi! de nos bandes
J'entends les tambours?
Gloire, tu commandes
Adieu, mes amours!

CHANSON DE GILLES DURAND.

1659.

Même musique.

Rosine, si ton âme
Se sentait allumer,
De cette douce flamme
Qui nous force d'aimer,
Allons sur la verdure,
Amants gais et constants,
Allons tandis que dure
Notre jeune printemps.

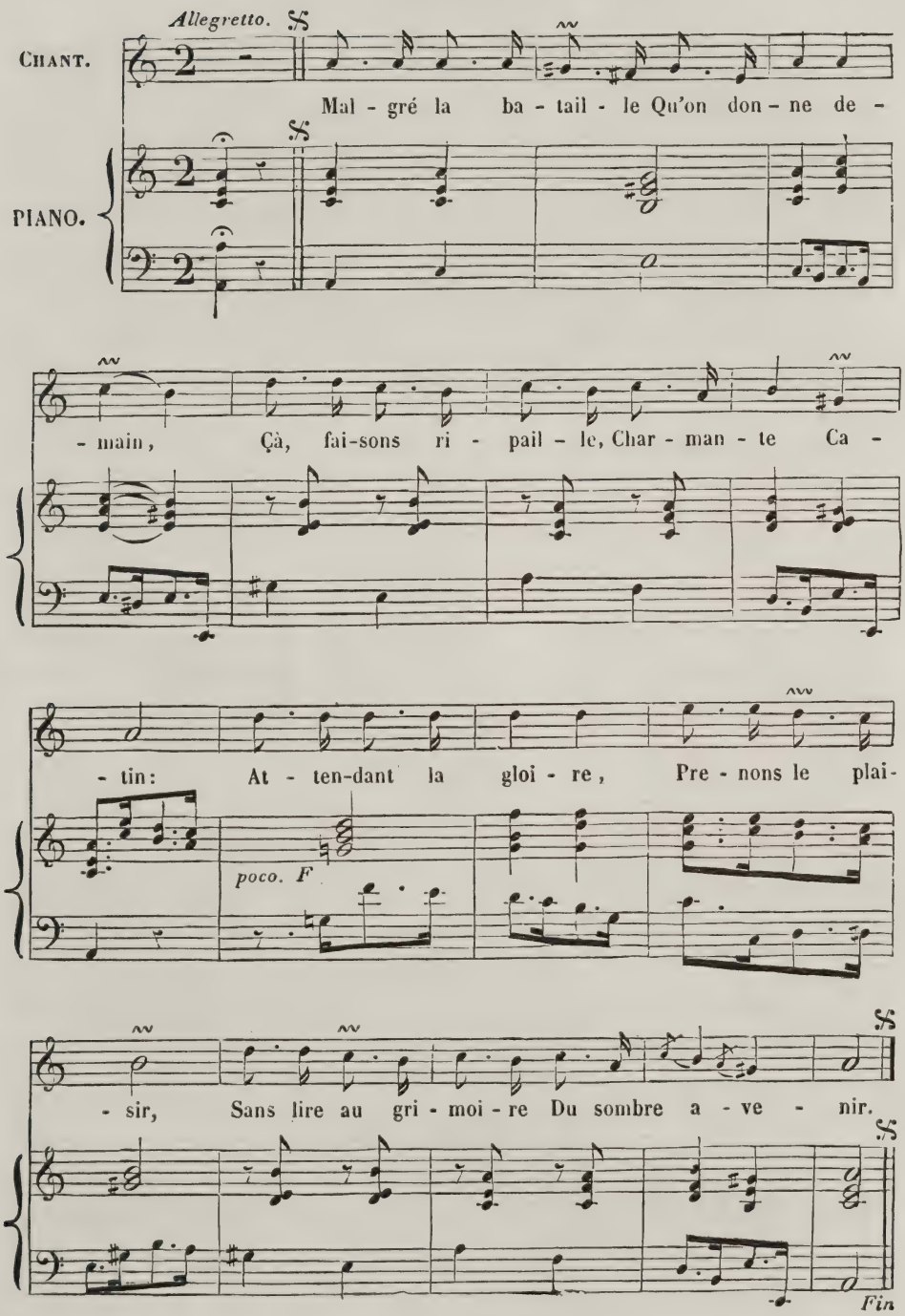
Avant que la journée
De notre âge qui fuit
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
De vivre notre vie,
Prenons le doux loisir;
Et malheur à l'envie
Qu'offense le plaisir!

Venez, ma tant aimée :
Çà, trompons le destin
Qui clôt notre journée
Souvent dès le matin.
Allons sur la verdure,
Amants gais et constants,
Allons tandis que dure
Notre jeune printemps.

MALGRÉ LA BATAILLE

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



DIALOGUE.

LE PÉNITENT ET L'IVROGNE.

1756.

Même musique.

1

Le Pénitent Qu'es-tu qui va chantant?
L'Ivrogne. Qu'es-tu, toi qui t'ennuie?
P. Je suis un pénitent
Qui va pleurant sa vie.
I. Je pleure nuit et jour.
P. Tes desseins sont pieux.
I. Lorsque j'ai cette envie
Le vin sort par mes yeux.

2

P. Je jeûne tous les jours.
I. C'est ce qui te rend blême.
P. Eh quoi, ne dois-tu pas
Jeûner tout le carême?
I. Je ne fais qu'un repas...
P. Tu fais donc ton devoir?
I. Qui commence au matin
Et ne finit qu'au soir.

3

P. Je dors sur le grabat.
I. Moi souvent dans la rue.
P. Ton âme en cet état
Doit être secourue.
I. Veux-tu m'embarrasser?
P. Choisis le plus certain.
I. Pour choisir le plus sûr,
Buvons jusqu'à demain.

4

P. Peux-tu boire toujours?
I. Dois-je cesser de boire?
P. Quel étrange discours,
Et qui t'en pourrait croire?
I. Mille fameux buveurs.
P. Insensés comme toi.
I. Peux-tu les condamner
S'ils vivent comme moi?

5

P. Sais-tu qu'il faut finir?
I. Il faut finir à table.
P. Crains le triste avenir,
Ce n'est point une fable.
I. Je ne crains que la soif.
P. Il faut craindre la mort.
I. Pourquoi donc la craindrais-je?
Pour jamais elle endort.

6

P. Tu te réveilleras.
I. Ce sera donc pour boire.
P. Non, non, tu n'en auras
Que la triste mémoire.
I. Faut céder au plus fort.
P. C'est là l'esprit divin.
I. J'entends quand j'ai bien bu
Qu'il faut céder au vin.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France*. 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
PRIX : 10 centimes.
PRIX : 10 centimes.
HENRI ILON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS

LA MÈRE MICHEL.

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtre qu'est c'qui lui rendra.
Et l'compèr' Lustucru qui lui a répondu :
Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu.

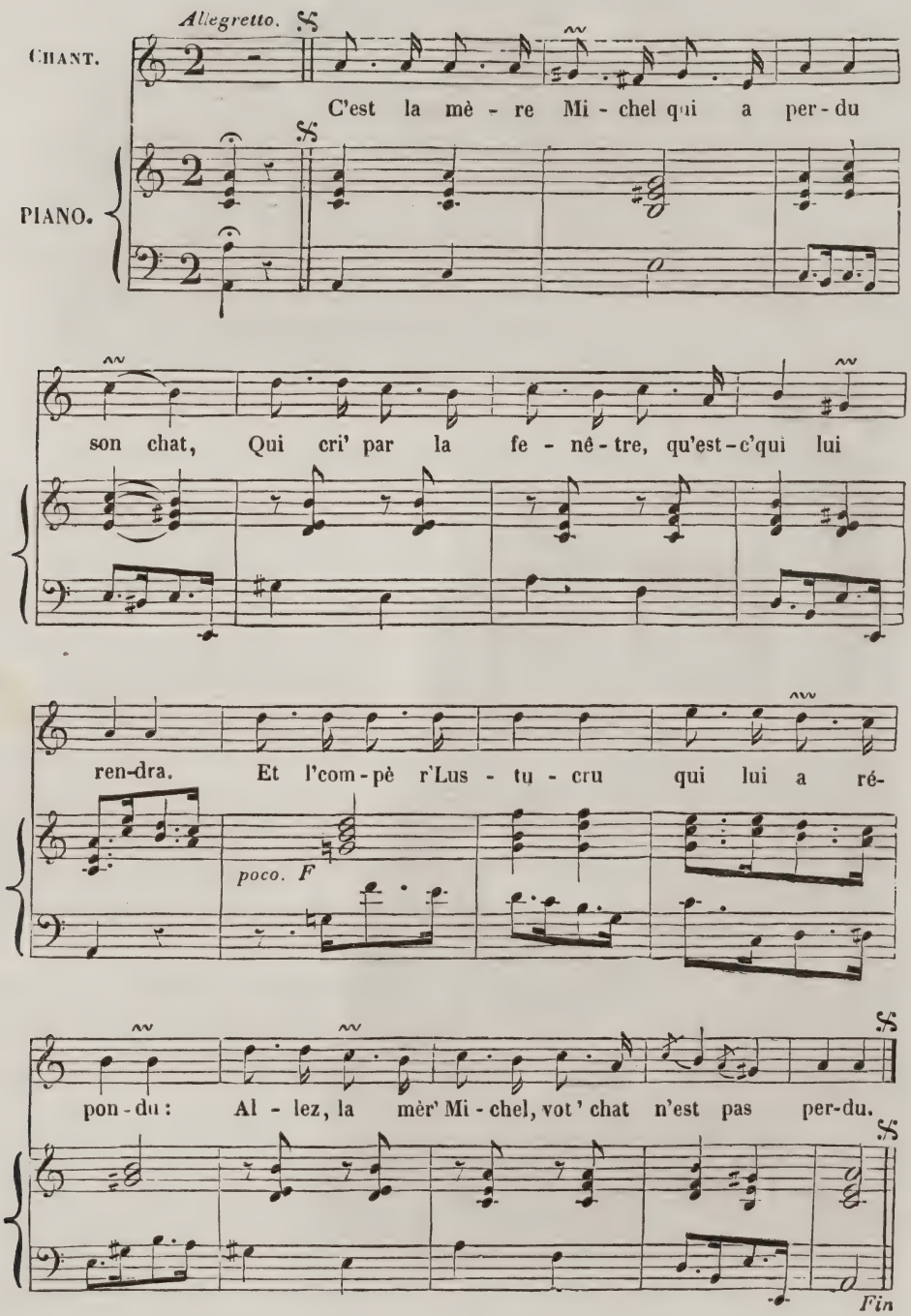
C'est la mère Michel qui lui a demandé :
Mon chat n'est pas perdu! vous l'avez donc trouvé?
Et l'compèr' Lustucru qui lui a répondu :
Donnez un' récompense, il vous sera rendu.

Et la mère Michel lui dit : C'est décidé,
Si vous rendez mon chat vous aurez un baiser.
Le compèr' Lustucru, qui n'en a pas voulu,
Lui dit : Pour un lapin votre chat est vendu.

LA MÈRE MICHEL

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



LE SAVETIER HEUREUX.

— XVIIIe SIÈCLE. —

Ce savetier matineux,
Quoiqu'au bord de la disette,
Ne se croit pas malheureux;
Il est époux de Lisette.

S'il travaille nuit et jour,
Son âme en est satisfaite,
Quand il songe, plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lisette.

Son habit déguenillé
Nullement ne l'inquiète,
Quoiqu'il soit mal habillé,
Il est aimé de Lisette.

Assez grande est à son gré
Sa petite maisonnette;
Peut-il être trop serré
Avec sa chère Lisette?

Son ordinaire est petit,
Mais il fait chère parfaite,
Car il a bon appétit,
Et mange avec sa Lisette.

Dans des draps bien savonnés,
Il se plaît en sa couchette,
Trouvant tout lit bien orné,
Où l'on couche avec Lisette.

JUSTE VAN EFFEN, *Hollandais.*

MARGOTTON ET SON ANE.

— RONDE. —

Quand Margotton s'rend au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Ell' monte sur son âne :
Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
Ell' monte sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,
De rire il ne peut se tenir,
« Attache là ton âne.
» Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
» Attache là ton âne Martin
» A la port' du moulin. »

Pendant que le moulin moulait
Le meunier la belle embrassait;
Le loup a mangé l'âne.
Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port' du moulin.

« J'ai douze écus dans mon gousset,
» Prends-en cinq et laisse-m'en sept,
» T'achèteras un âne.
» Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
» T'achèteras un âne Martin
» Pour venir au moulin. »

Le mari la voyant venir,
De gronder ne put se tenir :
« Ce n'est pas là mon âne!
» Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
» Ce n'est pas là mon âne Martin
» Qui t'portait au moulin.

» Mon âne avait les quat' pieds blancs,
» Et les oreill's en rabattant :
» On m'a changé mon âne!
» Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
» On m'a changé mon âne Martin
» A ce maudit moulin.

» Le bout de sa queue était noir.
» Je suis volé, c'est clair à voir;
» Longtemps j'pleur'rai mon âne.
» Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
» Longtemps j'pleur'rai mon âne Martin
» Qui m'portait au moulin. »

— « Ne sais-tu pas, pauvre nigaud,
» Que les bêtes changent de peau?
» C'est ce qu'a fait ton âne.
» Ah! l'âne! Ah! l'âne! Ah! l'âne!
» C'est ce qu'a fait ton âne Martin
» En allant au moulin. »

ANONYME.

MA MÈRE LE DÉFEND.

— RONDE. —

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

De passer mes jours plus gaîment
Enfin il me prend fantaisie;
Peut-on sans un doux sentiment
Trouver du charme en cette vie?
Mais je n'aurai jamais d'amant,
Puisque ma mère le défend.

A l'amitié bornant mes vœux,
D'un jeune ami prudent et sage
J'accepte les soins généreux,
Et ma tendresse est sans partage;
Mais je n'aurai jamais d'amant,
Puisque ma mère le défend.

Au jeune berger Lycidas
Ce soir même je me confie;
Il doit suivre en tout lieu mes pas :
Je serai son unique amie;
Mais je n'aurai jamais d'amant,
Puisque ma mère le défend.

De mes ennuis les plus secrets
Je lui ferai la confidence.
Si quelqu'un m'insulte jamais,
C'est lui qui prendra ma défense;
Mais je n'aurai jamais d'amant,
Puisque ma mère le défend.

S'il me demande un doux baiser
Pour récompenser sa constance,
Pourrai-je, hélas! le refuser,
Sans trahir la reconnaissance?
Mais je n'aurai jamais d'amant,
Puisque ma mère le défend.

O vous, qu'une sévère loi
Condamne souvent au veuvage,
Fuyez l'amour, imitez-moi,
Prenez un ami doux et sage!
Mais ne prenez jamais d'amant,
Puisque le monde le défend.

Sophie Gail.

LE CHAT QUI DORT.

Air *du Ballet des Pierrots.*

« Comme on fait son lit on se couche;
» Trop parler nuit, trop gratter cuit;
» On ne parle que par la bouche;
» Il n'est pas jour quand il fait nuit. »
De tous ces dictons populaires,
Refrain peut sortir sans effort :
Ils sont trop vieux, mes chers confrères,
N'éveillons pas le chat qui dort.

Quoi! pas un mot, criait Ariste,
Pas un seul mot sur mes écrits!
Ainsi donc pour tout journaliste
Je suis un objet de mépris :
— Tant mieux pour vous, je vous conseille
De vous en applaudir bien fort;
Lorsque la critique sommeille,
N'éveillez pas le chat qui dort.

Gourmands qu'une faim assassine
Conduit chez un sot gargotier,
Vous cherchez en vain la cuisine
De Beauvilliers et de Gauthier.
Croquez pâtés et matelotes,
Croquez vingt rôtis pour renfort;
Mais gardez-vous de gibelotes,
N'éveillez pas le chat qui dort.

Réveillez donc cet auditoire,
Disait un jour l'abbé Blifil,
Dans un moment où sa mémoire
D'un long sermon cherchait le fil.
— Cent fois plus exigeant qu'un autre,
L'abbé, vous vous plaignez à tort;
Pour son repos et pour le vôtre,
N'éveillez pas le chat qui dort.

C'est vainement, femmes tigresses,
Qu'écoutant vos transports jaloux,
Vous jurez de fuir les caresses
De vos amants, de vos époux.
Malgré vos serments... bien sincères,
S'ils sont trop confus de leur tort,
Le soir, vous êtes les premières
A réveiller le chat qui dort.

Quand le calme renaît en France,
Quand nos bons amis vont partir,
Quand on nous rend à l'espérance,
Du bien présent sachons jouir.
Tout en croyant servir sa cause,
Quel parti n'eut pas quelque tort?
Puisque la Discorde repose,
N'éveillons pas le chat qui dort.

Léger.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LECRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

SOUVENIRS
D'UN VIEUX MILITAIRE.

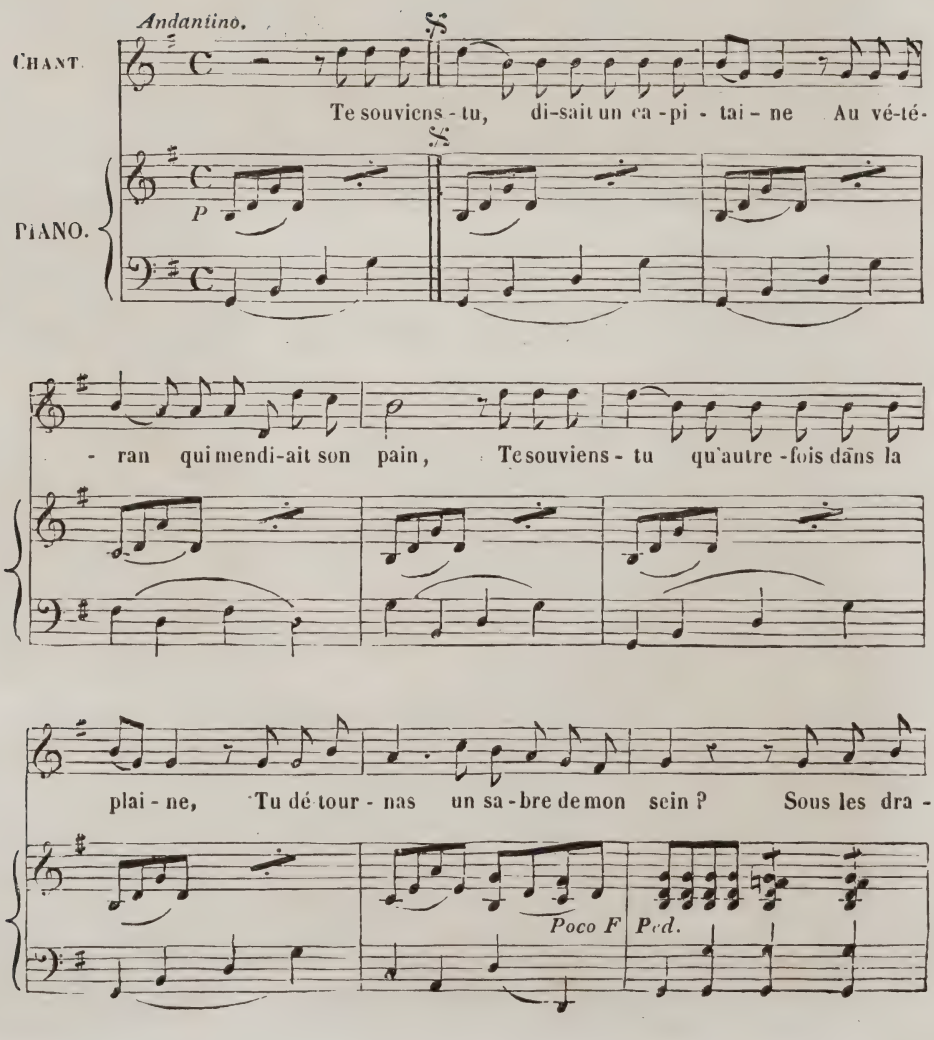
Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine,
Tu détournas un sabre de mon sein?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu;
Je m'en souviens, car je te dois la vie :
Mais toi, soldat, dis-moi,
t'en souviens-tu?

TE SOUVIENS-TU?

AIR DE DOCHE PÈRE,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET.

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE



- peaux d'u-ne mè - re ché - ri - e, Tous deux ja - dis nous a - vons combat -

sf

- tu, Je m'en sou - viens, car je te dois la vi - e, Mais toi, sol -

- dat, dis-moi, t'en souviens-tu? Je m'en souviens, car je te dois la vi - e, Mais toi, sol-

2e COUPLET. *S.*

-dat, dis moi, t'en souviens-tu? Mais toi, sol-dat, dis-moi, t'en souviens-tu? Te souviens-

S.

Fin.

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu?*

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu?*

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur?
Souvent alors, au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient; mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu?*

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu?*

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : *Soldat, t'en souviens-tu?*

Émile Debraux.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France*. 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUSON, ÉDITEURS.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas;
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec;
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Ésope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout :
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

LES DEUX BOSSUS.

Air *du vaudeville des Poëtes sans souci.*

T'es bossue, aimable Suzon,
Et moi je suis bossu de d'même;
Marions-nous, et zon, zon, zon,
D'la gaîté la bosse est l'emblème.
Mettons tout sens dessous dessus,
Et rions comme des bossus.

T'as la boss' de la volupté,
Moi celle d'un joyeux apôtre;
Et quant à c'qu'est de la beauté,
Nous sommes ben l'un portant l'autre.
Mettons tout sens dessous dessus,
Et rions comme des bossus.

Par derrièr' je suis bossu, moi,
Et par devant tu l'es, ma belle;
Si tu m'aim's de ben bonne foi,
Nous ferons un polichinelle.
Mettons tout sens dessous dessus,
Et rions comme des bossus.

Capelle.

LES BOSSUS.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

CHANT.

De-puis longtemps je me suis a - per çu De l'a-gré-

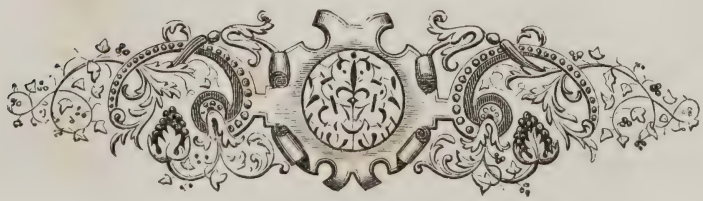
Gaiment.

PIANO

- ment qu'on a d'ê-tre bos - su. Quand un bos - su l'est derrière et de - vant,

Son es-to-mac est à l'a-bri du vent, Et ses é-pau-les sont plus chaude-ment.

Fin



LES BOSSES.

Air du vaudeville du Dîner de Madelon.

A l'aspect des éminences,
J'eus toujours le cœur joyeux;
J'aime vos protubérances,
Polichinelle, Mayeux;
De la vieille Carabosse
J'adore le dos ossu;
Bref, quand je vois une bosse,
Moi, je ris comme un bossu.

Hortense, qui sut me plaire,
Dans le monde a du succès;
Le fait est qu'elle est légère,
Même coquette à l'excès.
De là des cancans atroces :
Par un billet je l'ai su.
On dit qu'au front j'ai deux bosses...
Moi, j'en ris comme un bossu.

Où séjourne l'abondance,
Les minois sont réjouis;
J'ai du goût pour la bombance
Et les vins de tous pays;
Dans les festins et les noces,
J'aime un service cossu,
Et quand je me fais des bosses,
Moi, j'en ris comme un bossu.

Lise, jeunette et gentille,
Annonce beaucoup d'appas;
Mais, hélas! la pauvre fille,
J'en suis certain, n'en a pas.
Lui montrant des yeux féroces,
Un autre eût été déçu;
Mais en dévoilant ses bosses,
Moi, j'ai ri comme un bossu.

Lise, chose singulière!
Se fit, un soir, s'esquivant,
En tombant sur le derrière,
Une bosse par devant.
Chez la fillette précoce,
Ce soir-là j'étais reçu.
Quand j'aperçois cette bosse,
Moi, je ris comme un bossu.

Je ris du folliculaire
Faisant métier d'apostat!
Je ris de maint prolétaire
Qui tranche du potentat;
Je ris de certains colosses,
D'un mérite inaperçu,
Et si vous sifflez mes bosses,
J'en rirai comme un bossu. LESUEUR.

LE GRIMACIER.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Singer est mon étude :
Aussi, dans mon quartier,
On m'a, par habitude,
Nommé le grimacier.
Sur tout ce qui se passe,
Mes amis, ici-bas,
Si je fais la grimace,
Ne la feriez-vous pas? (*ter.*)

Quand je vois la science
Couverte de haillons,
Quand je vois l'ignorance
Briller dans nos salons,
Ou quand je vois en place
Intrigants aux pieds plats,
Si je fais la grimace,
Ne la feriez-vous pas?

Quand un fripon se pousse,
Aidé par le hasard;
Quand un fat m'éclabousse
Du sommet de son char,
Ou quand Laïs m'agace
Et tend vers moi ses bras,
Si je fais la grimace,
Ne la feriez-vous pas?

Lorsque nos tragédies
Provoquent les rieurs,
Lorsque nos comédies
Arrachent tant de pleurs,
Quand un drame à la glace
Charme par son fracas,
Si je fais la grimace,
Ne la feriez-vous pas? (*ter.*)

Quand secouant la boue
Dont il sortit jadis,
Zoïle en vain bafoue
Le roi des beaux esprits,
Ou quand sa plume trace
L'éloge des Midas,
Si je fais la grimace,
Ne la feriez-vous pas?

Au déclin de la vie,
Quand on voit pour toujours
Déserter la Folie,
Comus et les Amours,
Narguant la mort en face,
Mais reculant d'un pas,
Si je fais la grimace,
Ne la feriez-vous pas? B. ROUGEMONT.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes. PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

MONSIEUR ET MADAME DENIS.

Il avait plu toute la journée, et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez Madame Caquet, sage-femme, rue des Martyrs, Monsieur et Madame Denis s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, Madame Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois, et prit la parole :

AIR : *Premier mois de mes amours.*

Mme DENIS.

Quoi! vous ne me dites rien?
Mon ami, ce n'est pas bien;
Jadis c'était différent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

M. DENIS *se retournant.*

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors;
Car c'était en mil sept cent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Au premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours!

MONSIEUR ET MADAME DENIS

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Moderato.

CHANT.

PIANO.

Quoi! vous ne me di - tes

rien? Mon a - mi, ce n'est pas

bien; Ja - dis, c'é - tait dif - fé - rent, Sou-ve-nez-vous-

- en, Sou-ve-nez-vous - en!... J'é - tais sourde à vos dis -

D. C. al 𝄋

- cours, Et vous me par - liez tou - - - jours.

Fin.

On choisira, selon le sens des couplets, l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.

Moderato.

CHANT (*rallentissez*)

PIANO.

F

Fin

P

D. C. al 𝄋

Mme DENIS *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.

M. DENIS.

En mil sept cent deux mon cœur
Vous déclara son ardeur :
J'étais un petit volcan!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours!

Mme DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Du plaisir charmants atours,
Je vous conserve toujours.

M. DENIS *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé!

Mme DENIS *s'asseyant de même.*

Comme vous étiez coiffé!

M. DENIS.

Habit jaune en bouracan;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

Mme DENIS.

Et culotte de velours
Que je regrette toujours.
(*Continuant.*)
Comme en dansant le menuet
Vous tendîtes le jarret!
Ah! vous alliez joliment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Aujourd'hui nous sommes lourds;

M. DENIS.

On ne danse pas toujours.
(*S'animant.*)
Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin;
Il était mieux qu'à présent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Belles formes, doux contours,
Que ne duriez-vous toujours!

Mme DENIS.

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir.
Vous me pinciez doucement;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais à présent, nuits et jours,
C'est moi qui pince toujours.

M. DENIS.

La nuit, lorsque votre époux
S'émancipait avec vous,
Comme vous faisiez l'enfant!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais on fait les premiers jours
Ce qu'on ne fait pas toujours.

Mme DENIS.

« Comment avez-vous dormi? »
Nous demandait chaque ami :
« Bien, » répondais-je à l'instant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais nos yeux et nos discours
Se contredisaient toujours.

M. DENIS *lui offrant une prise de tabac.*

Demain songez, s'il vous plaît,
A me donner mon bouquet.

Mme DENIS *tenant la prise de tabac sous le nez.*

Quoi! c'est demain la Saint-Jean?

M. DENIS *rentrant dans son lit.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Époque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours.

Mme DENIS *se recouchant.*

Oui, jolis retours, ma foi!
Votre éloquence avec moi
Éclate une fois par an;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours.

(*Ici M. Denis a une réminiscence.*)

Mme DENIS *minaudant.*

Que faites-vous donc, mon cœur?

M. DENIS.

Rien... je me pique d'honneur.

Mme DENIS.

Quel baiser!... il est brûlant...

M. DENIS *toussant.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...

Mme DENIS *rajustant sa cornette.*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours!

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottait en ronflant :
« Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en... »
L'autre : « Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours! »

DÉSAUGIERS.

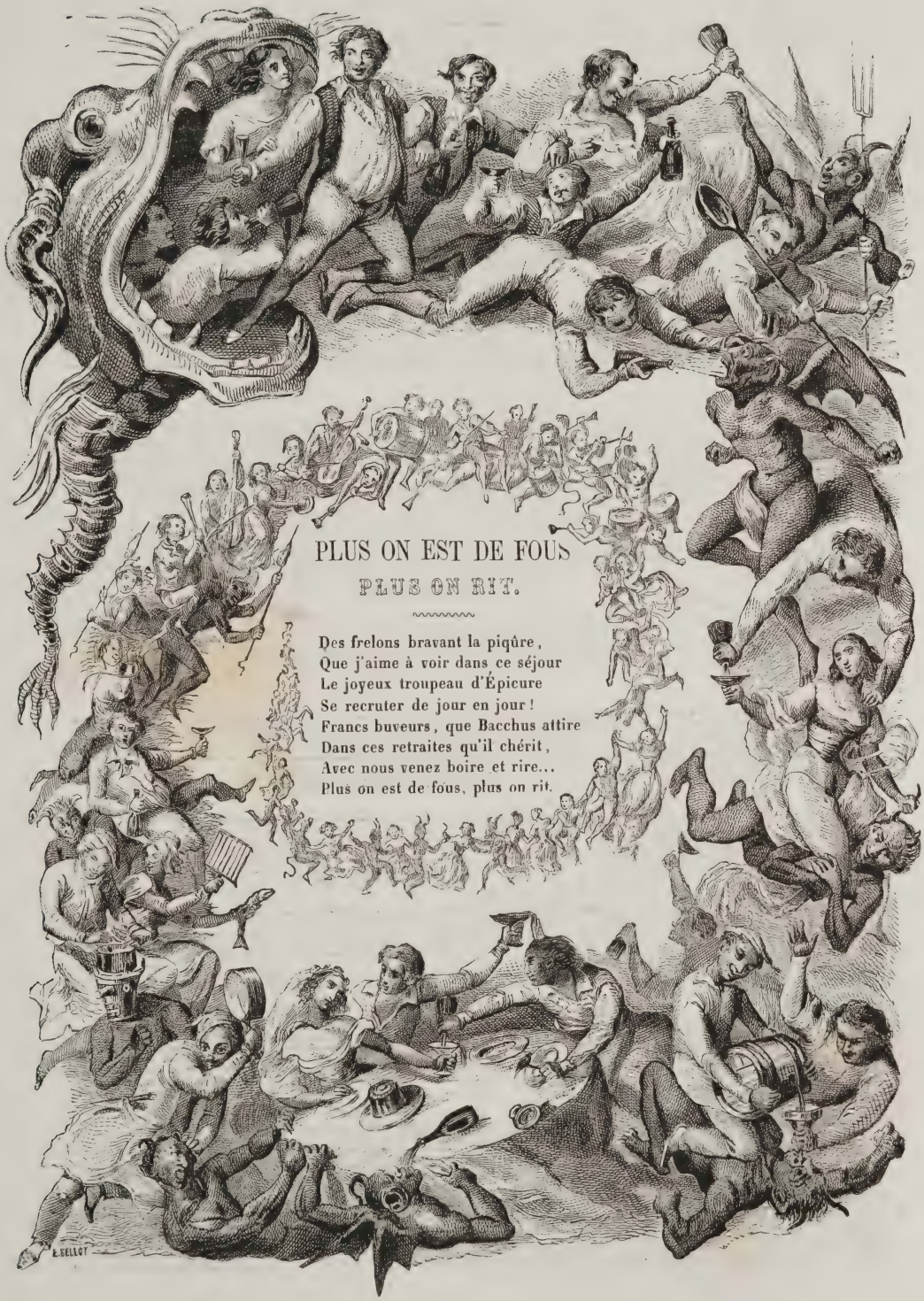
Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LECRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX 10 centimes. PRIX 10 centimes.

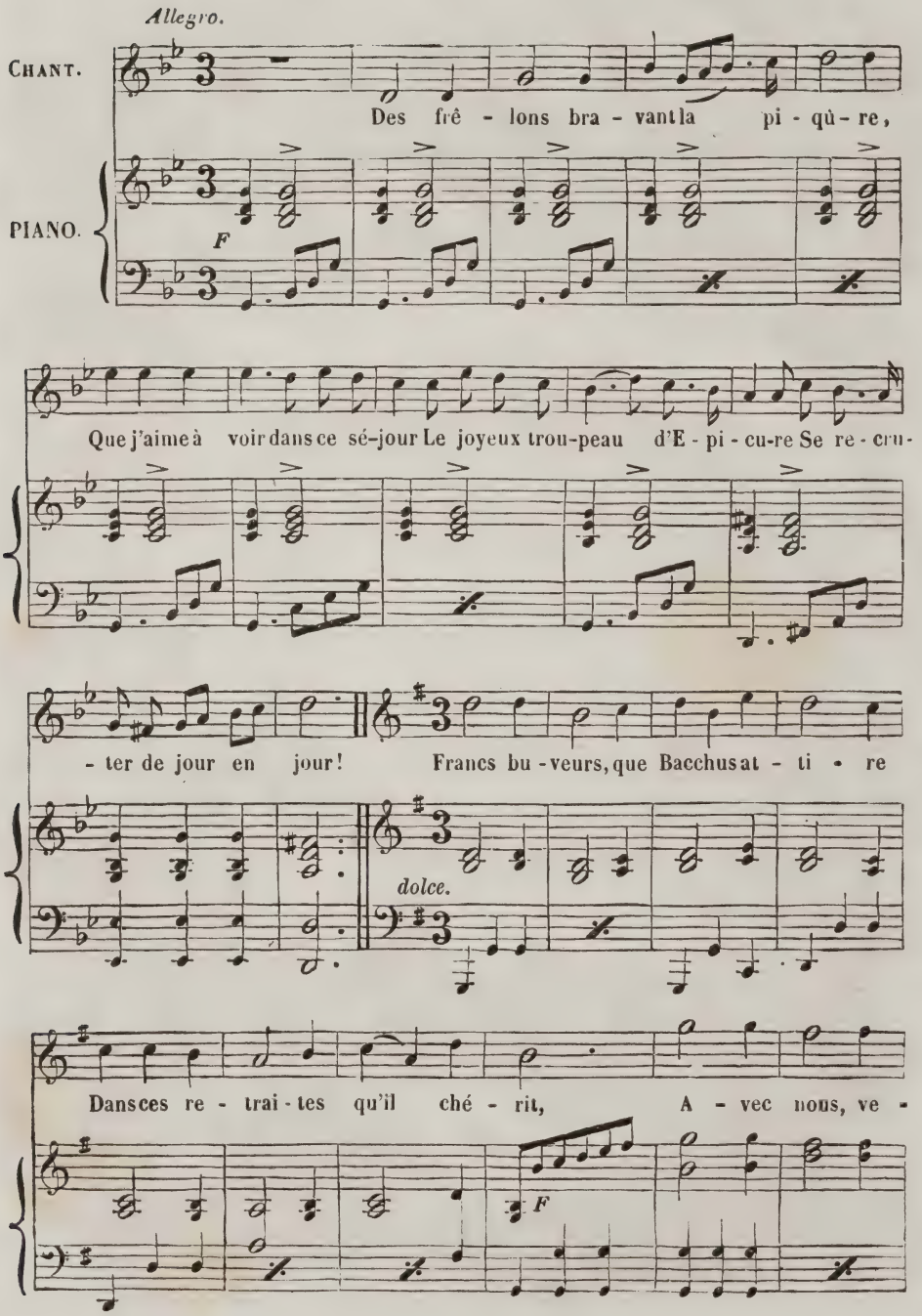
HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS

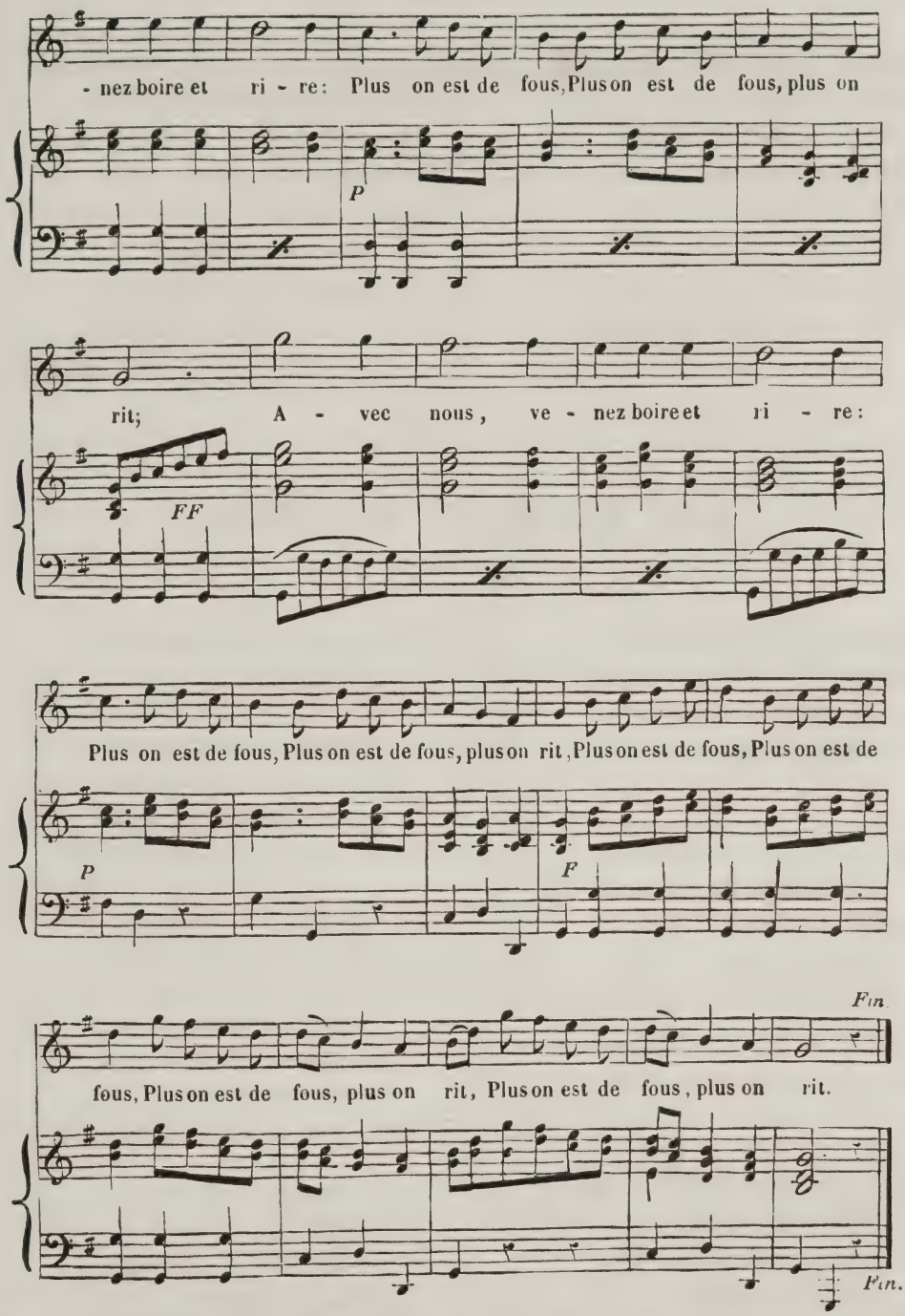


PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savants.
C'est le verre en main que je compte
Les vrais amis, les bons vivants!
Plus je bois, plus leur nombre augmente;
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze j'en vois trente!...
Plus on est de fous, plus on rit.

Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons,
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,
Mon pinceau, trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
« Entrez, enfants de la folie...
» Plus on est de fous, plus on rit.

» Entrez, soutiens de la sagesse,
» Apôtres de l'humanité;
» Entrez, amis de la richesse;
» Entrez, amants de la beauté;
» Entrez, fillettes dégourdies,
» Vieilles qui visez à l'esprit;
» Entrez, auteurs de tragédies...
» Plus on est de fous, plus on rit. »

Puisque notre vie a des bornes,
Aux enfers un jour nous irons;
Et malgré le diable et ses cornes
Aux enfers un jour nous rirons...
L'heureux espoir!... que vous en semble?
Or, voici ce qui le nourrit :
Nous serons là-bas tous ensemble...
Plus on est de fous, plus on rit.

ARMAND GOUFFÉ.

MON VERRE ET MA PINTE.

AIR : *Gai! nos outres sont pleines.*

Et gai! mon verre et ma pinte;
De bons vieux amis pour toujours
Désormais sans contrainte
Embelliront mes jours.

Holà! buveurs, à mon secours,
Je vois la cinquantaine;
Au vin je veux avoir recours
Pour réchauffer ma veine,
Accourez, vieux boute-en-train,
J'ai là tout prêt mon refrain;
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

Quand près de ses brillantes sœurs
Pâlira notre étoile,
Sachons sur toutes nos erreurs
Jeter un large voile.
Lorsque l'on devient grison
Il faut bien parler raison.
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

A vous, mes jeunes successeurs,
Les gaillardes prouesses;
A vous les baisers, les faveurs
D'enivrantes maîtresses,
Puisque pour moi Cupidon
Vient d'éteindre son brandon.
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

Riez, belles, riez tout bas
De mon pauvre martyre;
Vienne le jour où vos appas
Perdant tout leur empire,
Vous n'aurez pas comme moi
Le refrain de bon aloi.
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

Puisqu'ainsi le veut le destin,
Ma foi, je me confie,
Sans dépit comme sans chagrin,
A la philosophie;
Par elle encor l'avenir
Ne peut-il donc s'embellir?
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

BLONDEL.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France*. 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN — 10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA TOUR PRENDS GARDE

PERSONNAGES.

Le duc de Bourbon.
Le Fils du duc.
Le Colonel.
Le Capitaine.
Les Gardes.

Nota. Nous avons placé à la deuxième page le texte et les explications de cette ronde, qui n'auraient pu tenir ici.

Nous allons expliquer, à défaut de l'origine de ce jeu, la manière dont il s'exécute. C'est une sorte de petit drame, dont les personnages sont : LE DUC DE BOURBON, SON FILS, UN COLONEL, UN CAPITAINE, DES SOLDATS, ET DEUX DEMOISELLES QUI REPRÉSENTENT LA TOUR.

Les deux jeunes filles figurant la Tour se tiennent par les mains. — Le duc est assis, son fils est près de lui; il est entouré de ses gardes. — Le colonel et le capitaine se promènent devant la Tour, en chantant :

LE CAPITAINE ET LE COLONEL.

La Tour, prends garde (*bis*)
De te laisser abattre.

LA TOUR.

Nous n'avons garde (*bis*)
De nous laisser abattre.

LE COLONEL.

J irai me plaindre (*bis*)
Au ducque de Bourbon.

LA TOUR.

Va-t'en te plaindre (*bis*)
Au ducque de Bourbon.

LE COLONEL ET LE CAPITAINE *mettant un genou en terre devant le duc.*

Mon duc, mon prince, (*bis*)
Je viens me plaindre à vous.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonelle,
Que me demandez-vous?

LE COLONEL ET LE CAPITAINE.

Un de vos gardes (*bis*)
Pour abattre la Tour.

LE DUC *à un de ses gardes.*

Allez, mon garde, (*bis*)
Pour abattre la Tour.

Le garde se joint aux deux officiers, qu'il suit, et l'on marche autour de la Tour, en chantant :

La Tour, prends garde (*bis*)
De te laisser abattre.

LA TOUR.

Nous n'avons garde (*bis*)
De nous laisser abattre.

LES OFFICIERS ET LE GARDE *revenant au duc.*

Mon duc, mon prince, (*bis*)
Je viens à vos genoux.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonelle,
Que me demandez-vous?

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Deux de vos gardes (*bis*)
Pour abattre la Tour.

Le même jeu recommence, en demandant trois, quatre, six gardes, selon le nombre des joueurs. On continue la marche, et quand le duc n'a plus de gardes à donner, on revient à lui :

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Mon duc, mon prince, (*bis*)
Je viens à vos genoux.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonelle,
Que me demandez-vous?

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Votre cher *fisse* (*bis*)
Pour abattre la Tour.

LE DUC.

Allez, mon *fisse*, (*bis*)
Pour abattre la Tour.

La Tour refusant de se laisser abattre, la troupe revient et dit :

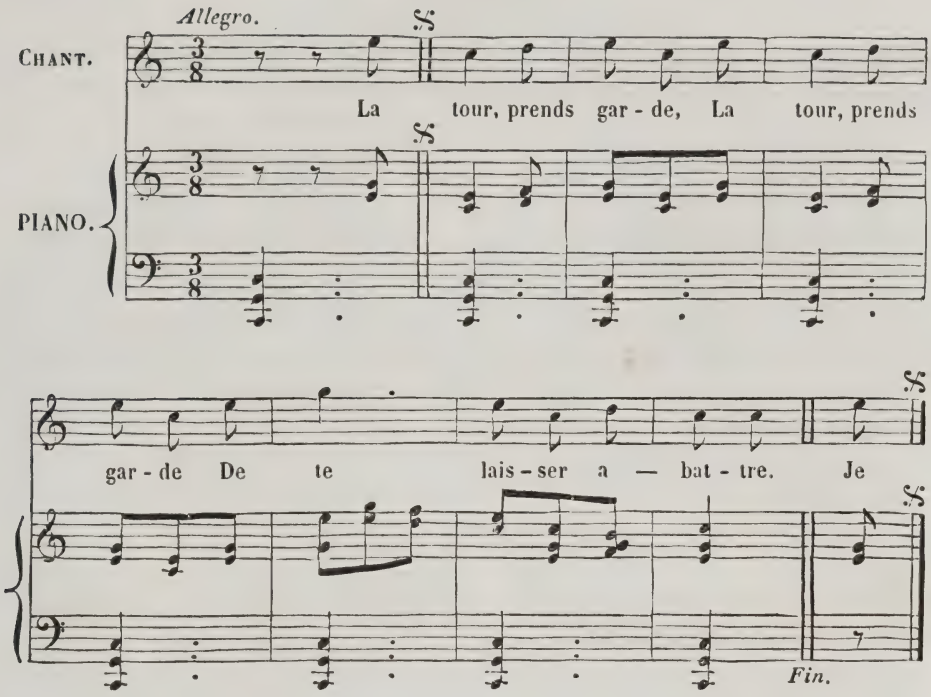
Votre présence (*bis*)
Pour abattre la Tour.

LE DUC.

Je vais moi-même (*bis*)
Pour abattre la Tour.

Le duc se met à la tête de ses gardes, il cherche à pénétrer dans la Tour, en forçant les deux jeunes filles à séparer leurs bras; chacune essaye l'une après l'autre, et celle qui parvient à abattre la Tour est proclamée duc à la place de l'autre.

LA TOUR, PRENDS GARDE.



On recommence cet air à chaque couplet. La seule variation qu'il subisse dans les pensions, c'est un changement de ton, suivant que la voix, le caprice ou le hasard fournissent telle ou telle intonation à la jeune petite fille qui chante l'air après sa camarade.

LE COUSINAGE.

— RONDE. —

Air connu.

A UN MONSIEUR.

Amis, nous somm's cousins tretous,
Nous somm's cousins, cousines :
Monsieur, cela s'adresse à vous ;
Regardez bien vos voisines,
Examinez bien leurs traits,
Et leurs attraits ;
Entrez dans la danse,
Saluez avec décence,
Et puis vous embrasserez
La belle que vous voudrez.
Amis, etc.

A UNE DEMOISELLE.

Mam'selle, je m'adresse à vous,
Nous somm's cousins, cousines :
Mam'sel', cela s'adresse à vous ;
D'ces messieurs d'humeurs badines
Examinez le minois,
Et l'air courtois ;
Entrez dans la danse,
Faites une révérence,
Et puis vous embrasserez
Le monsieur que vous voudrez.
Amis, etc.

ANONYME.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS.

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
La belle que voilà, la lairons-nous danser,
La lairons-nous danser?
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

La belle que voilà, la lairons-nous danser?
Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner,
Les lairons-nous faner?
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner?
Non, chacune à son tour ira les ramasser,
Ira les ramasser.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Non, chacune à son tour ira les ramasser;
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Ne faut pas la blesser.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser;
Le chant du rossignol la viendra réveiller,
La viendra réveiller.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Le chant du rossignol la viendra réveiller,
Et aussi la fauvette avec son doux gosier,
Avec son doux gosier.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Et aussi la fauvette avec son doux gosier.
Et Jeanne la bergère avec son blanc panier,
Avec son blanc panier.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Et Jeanne la bergère avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier,
Et la fleur d'églantier.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier;
Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,
Allons, il faut chanter.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés,
Sont déjà repoussés.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro, pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 fr. PAR AN

10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE ROSIER.

Paroles de De Leyre.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas;
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors du nouveau monde
Il fuit l'amour, brave la mort.
Hélas! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans.

LE RUISSEAU DE CHAMPIGNI.

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Ruisseau qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne,
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes,
J'en produis aussi quelquefois ;
Tu gazouilles sous ces coudrettes,
De l'amour j'y chante les lois.

Ton murmure flatteur et tendre
N'y cause ni bruit ni fracas;
Plein du souci qu'amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots;
L'ardeur qui dans mon sein réside
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés;
Des jeux cruels de la fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je ressens pour ma tendre amie
Cet amoureux empressement,
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Thémire est sur ton rivage,
Dans tes eaux l'on voit son portrait;
Je conserve aussi son image,
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as point d'embûche profonde,
Je n'ai point de piége trompeur;
On voit jusqu'au fond de ton onde,
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal,
Jusqu'au temps où, par sa froidure,
L'hiver vient glacer ton cristal.

Sans Thémire je ne puis vivre,
Mon but à son cœur est fixé;
Je ne cesserai de la suivre
Que quand mon sang sera glacé.

Pannard.

BOBI.

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Vous qui vantez l'amour fidèle,
Cœurs sensibles et généreux,
Venez admirer le modèle
D'un amour tendre et malheureux.

A peine au printemps de son âge,
L'ingénue et belle Bobi,
Par les nœuds d'un doux mariage
Est unie à son jeune ami.

Mais, ô malheur! à l'instant même
Qu'elle va passer dans ses bras,
L'amant qui l'adore et qu'elle aime
Sent les atteintes du trépas!

Sous le coup fatal il succombe,
On le porte au dernier séjour :
Bobi le suit, et sur sa tombe
Elle habite depuis ce jour.

Là, sous une triste cabane,
Construite de ses propres mains,
Elle-même elle se condamne
A l'oubli de tous les humains.

Là, depuis trente ans gémissante,
Et de soucis se consumant,
Cette fidèle et tendre amante
N'a de plaisir que son tourment.

En ce lieu quel sort vous enchaîne?
Lui dit le passant alarmé :
Le sujet qui cause sa peine
Par son silence est exprimé.

Elle ouvre sa triste paupière,
Et fixant son regard sur vous,
Du doigt elle montre la pierre
Où repose son cher époux.

Sur son front encor plein de charmes
On lit ses secrètes douleurs :
Bobi ne répand plus de larmes,
Mais elle fait verser des pleurs.

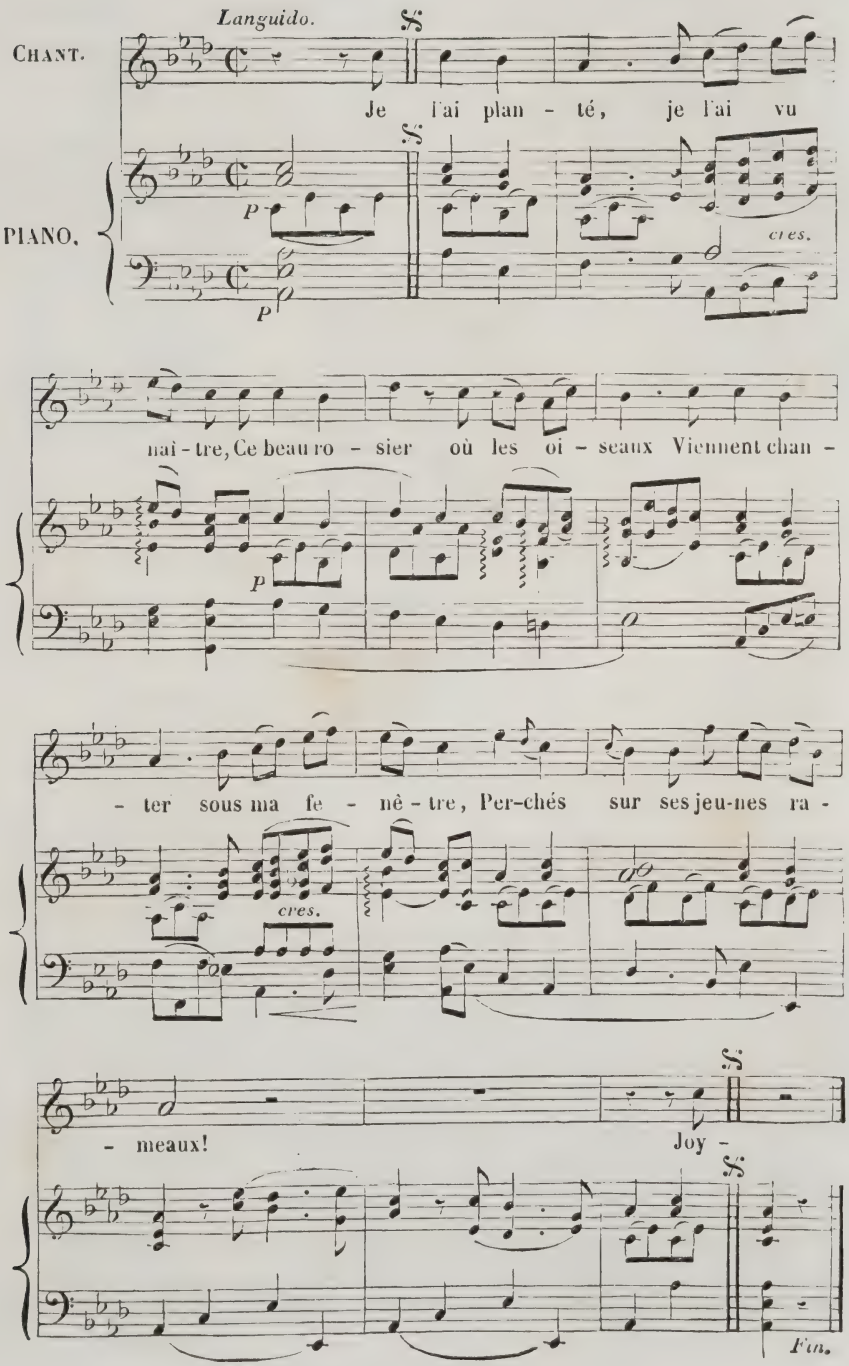
Anonyme.

LE ROSIER,

MUSIQUE DE J. J. ROUSSEAU,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



ROMANCE D'ALEXIS.

Musique de J. J. Rousseau.

Alexis depuis deux ans
Adorait Glycère;
Il cachait depuis ce temps
Ses tendres sentiments.
Un jour il aperçut la mère
Qui dans la plaine travaillait;
Il vole aux pieds de la bergère
Pour lui conter ce qu'il souffrait.

Il frappa tout doucement,
Elle ouvrit la porte :
« Ah! dit-il, un seul moment,
Écoutez mon tourment.
De la tendresse la plus forte
Laissez-moi vous conter l'ardeur,
Et dans mon âme presque morte,
Faites renaître le bonheur.

— Vous ne pouvez pas entrer,
Lui répondit-elle;
Vous me faites frissonner,
On peut nous écouter.
Non, non, je ne suis pas cruelle :
Par tant d'amour vous me charmez,
Mais voyez ma frayeur mortelle,
Et laissez-moi, si vous m'aimez.

— Eh bien! je vous obéis...
O vous que j'adore,
Si vous aimez Alexis,
Tous ses maux sont finis;
Mais jurez-moi qu'avant l'aurore,
En menant paître vos moutons,
Nous nous dirons cent fois encore
Que pour toujours nous nous aimons. »

La peur fit qu'elle jura
D'aller sur l'herbette.
Il prit sa main, la baisa,
Et puis s'en alla.
Le lendemain la bergerette
Voulut accomplir son serment;
Hélas! on dit que la pauvrette
Perdit beaucoup en s'acquittant.

PLAINTES

ATTRIBUÉES A J. J. ROUSSEAU.

Que le jour me dure
Passé loin de toi!
Toute la nature
N'est plus rien pour moi;
Le plus vert bocage,
Quand tu n'y viens pas,
N'est qu'un lieu sauvage
Pour moi sans appas.

Hélas! si je passe
Un jour sans te voir,
Je cherche ta trace
Dans mon désespoir.
Quand je l'ai perdue,
Je reste à pleurer;
Mon âme éperdue
Est près d'expirer.

Le cœur me palpite
Quand j'entends ta voix;
Tout mon sang s'agite
Dès que je te vois.
Ouvres-tu la bouche,
Les cieux vont s'ouvrir;
Si ta main me touche,
Je me sens frémir.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro, pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent :
On a vu le jour.

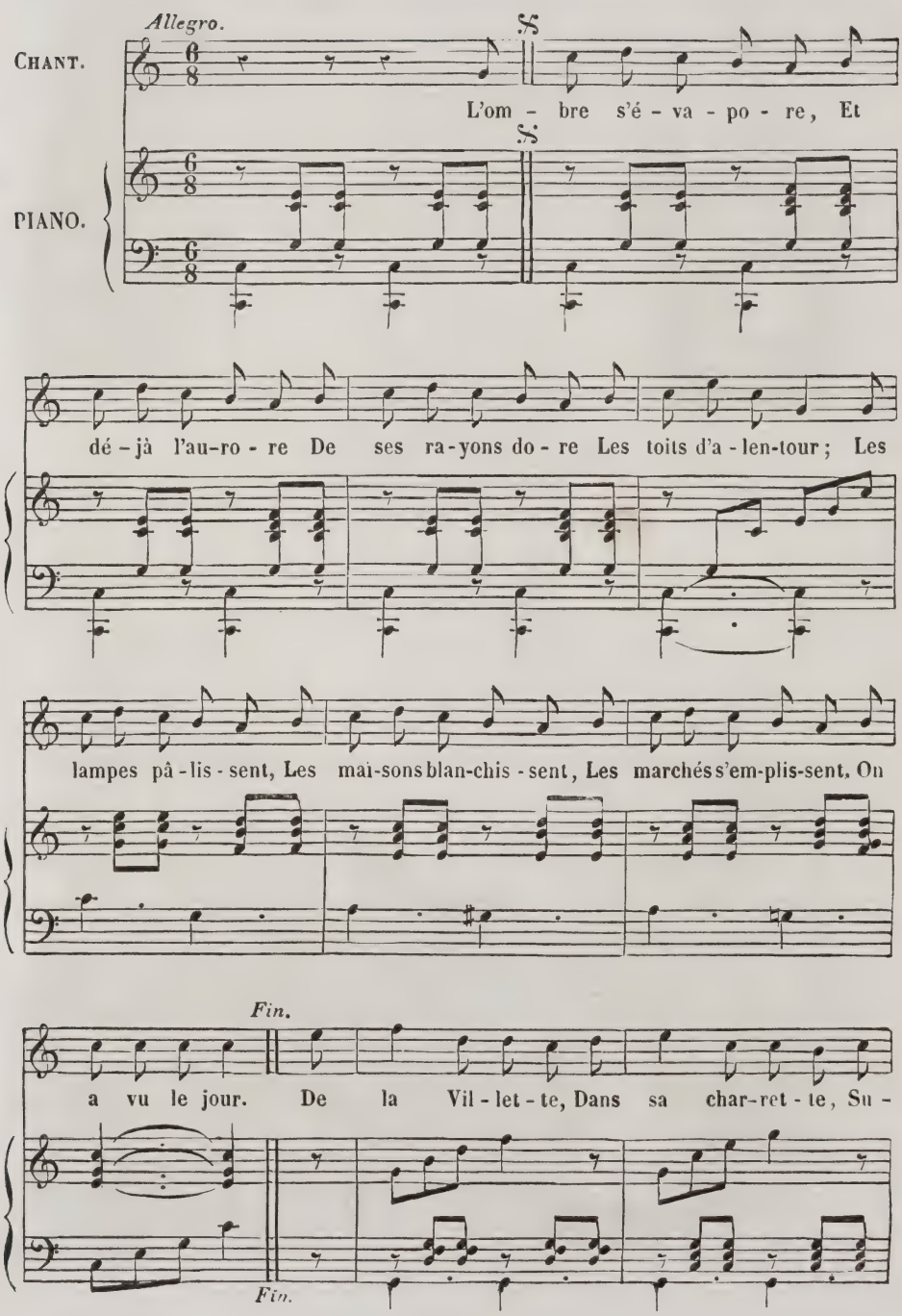
De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



- zon brou-et - te Ses fleurs sur le quai, Et de Vin-cen-ne Gros-

Pierre a - mè - ne Ses fruits que traî - ne Un âne ef - flan - qué. Dé -

On choisira à volonté l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.

Allegro.

PIANO.

P

Fin.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : Carotte,
Panais et chou-fleur!
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

L'huissier carillonne,
Attend, jure, sonne,
Ressonne, et la bonne,
Qui l'entend trop bien,
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant,
Et sur son passage
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence :
On chante, danse,
Joue, *et cætera...*
Et sur la pierre
Un pauvre hère
La nuit entière
Souffrit et pleura.

Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père;
Adieu donc, mon frère;
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis!

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue :
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

DÉSAUGIERS.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LA MUSETTE

O ma tendre musette,
Musette mes amours,
Toi qui chantais Lisette
Lisette et les beaux jours !
D'une vaine espérance,
Tu m'avais trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux.
Je croyais que son âme
Brûlait des mêmes feux;
Lisette à son aurore
Respirait le plaisir :
Hélas! si jeune encore
Sait-on déjà trahir?

Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur :
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas

O ma tendre musette,
Console ma douleur :
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur!
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours :
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

LA PETITE MARGUERITE.

Air : *O ma tendre musette.*

Toi, qui de l'innocence
As toute la fraîcheur,
Délices de l'enfance,
Dont tu sembles la fleur,
Marguerite fleurie,
Honneur de nos vallons,
Comme dans la prairie
Brille dans mes chansons.

Des mains de la nature
Échappée au hasard,
Tu fleuris sans culture
Et tu brilles sans art.
Telle qu'une bergère,
Oubliant tes appas,
Sans apprêts tu sais plaire
Et ne t'en doutes pas.

Souvent la pastourelle,
Loin de son jeune amant,
Se dit : M'est-il fidèle?
Reviendra-t-il constant?...
Tremblante, elle te cueille;
Sous son doigt incertain
L'oracle qui s'effeuille
Révèle son destin.

Loin des prés solitaires
Étalant ses attraits,
Ta sœur dans nos parterres
Va briguer des succès.
L'éclat d'un vain suffrage
Flatte sa vanité;
Mais un stérile hommage
Vaut-il l'obscurité?

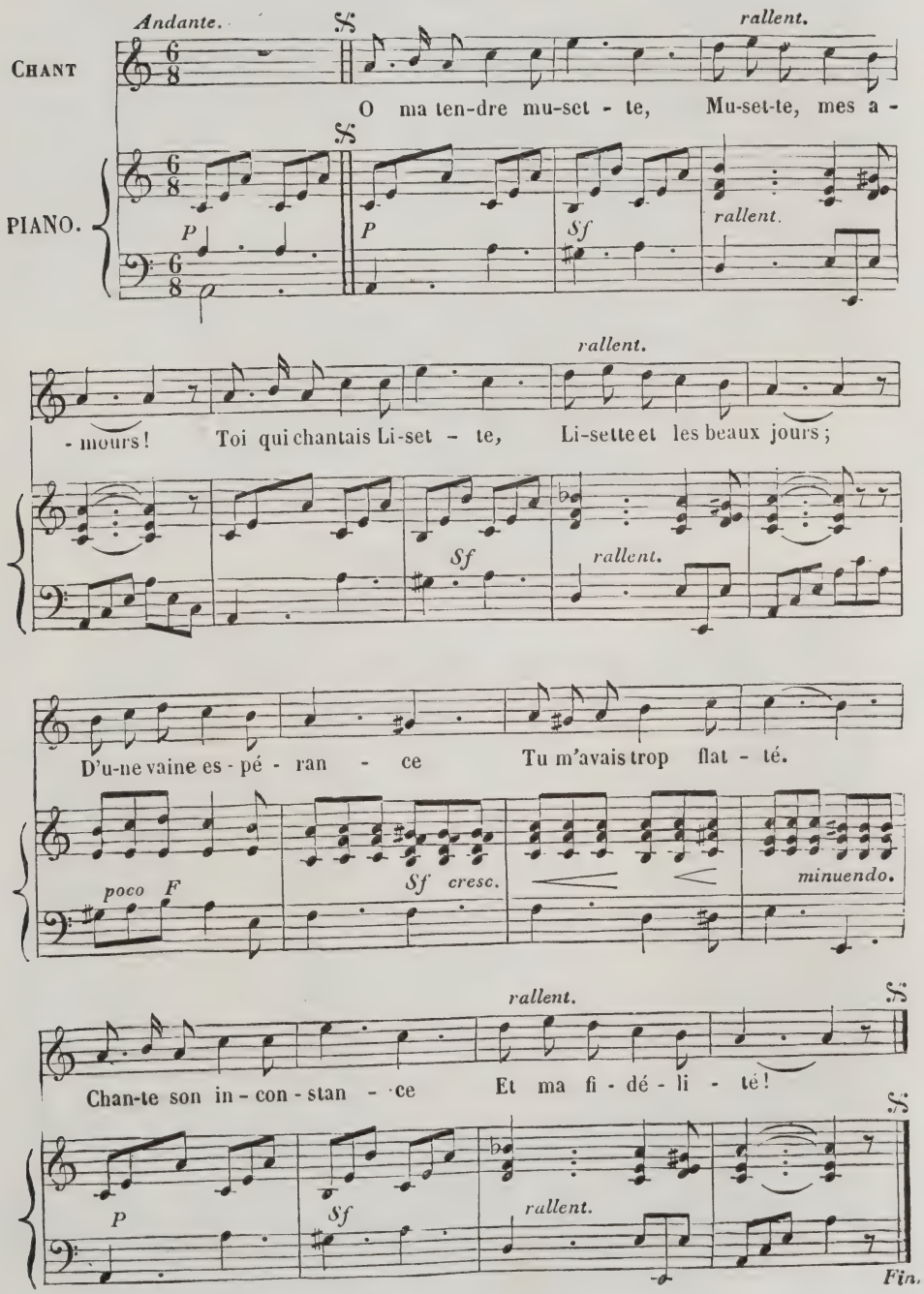
Crois-moi, jamais n'envie
De plus brillants destins;
Fille de la prairie,
Fuis toujours les jardins.
Songe que l'on préfère,
Dans son modeste atour,
La naïve bergère
Aux nymphes de la cour.

Constant Dubos.

O MA TENDRE MUSETTE,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



LINVAL ET ARSÈNE.

Air : *O ma tendre musette.*

Linval aimait Arsène,
Et ne put l'obtenir;
Traînant partout sa chaîne,
Il cherchait à mourir.
A la Trappe il espère
Terminer son ennui :
Il entre au monastère,
L'amour entre avec lui.

En lui donnant la haire,
Qu'il reçoit à genoux,
L'abbé lui dit : Mon frère,
Quel nom porterez-vous?
—Ah! qu'on m'appelle Arsène,
Ce nom qui fit mon sort
En redoublant ma peine
Avancera ma mort.

Frère Arsène est novice,
Et, brûlant de ferveur,
Des pointes d'un cilice
Ensanglante son cœur.
Son espérance est vaine,
Ce fer l'a déchiré;
Mais au portrait d'Arsène
Il n'a point pénétré.

Il se passe une année
Sans qu'il soit plus heureux;
Enfin vient la journée
De prononcer ses vœux.
Il hésite, il chancelle,
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur sera fidèle
Aux premiers qu'il a faits.

Le désespoir l'emporte;
Mais, dans l'instant fatal,
Un homme est à la porte
Qui demande Linval :
On le refuse; il crie :
Linval, mon doux ami,
Ton amante chérie
Vient t'arracher d'ici!

Au fond du monastère
Cette voix retentit,
Du pied du sanctuaire
Notre amant l'entendit.
Il court, hors de lui-même,
A des accents si doux,
Il voit l'objet qu'il aime,
Et tombe à ses genoux.

Sa maîtresse adorée
Lui présente sa main,
La mort l'a délivrée
D'un tuteur inhumain;
Ce couple qui s'adore
Fuit loin de ce séjour :
Tous deux pleurent encore,
Mais des larmes d'amour.

De Florian.

LES AMOURS DE VILLAGE.

Air : *O ma tendre musette.*

Un jour que j'ménions paître
Mes moutons dans les champs,
Je rencontris Toinette
Qui filait en chantant;
J'lui lançons une œillade,
All' me la r'lance itou;
Qu'l'amour est agréable
Quand on s'entend tertous!

Sitôt j'approch' près d'elle
Sur la point' des sabots,
Et j'lui disons : Mamzelle,
J'sens là queuqu'chos' de gros;
Vous êt's la plus av'nante
Des fill's de not' endroit;
M'f'rez-vous toujours attendre?
Oh! c'est ben dur pour moi.

A m'dit : — Sans qu'ça te fâche,
Repasse, biau Colas,
Quand j'aurons trait mes vaches,
Ce soir nous verrons ça.
Si j'te bâill' quelque chose,
C'est pour le bon motif.
—Moi, qui n'suis pas un glaude,
Fin'ment j'répondis : Oui!

La nuit vient. Sur ses joues
Je plaqu' deux gros baisers;
A r'cul', j'avance, a s'sauve
Auprès d'un tas d'fumier.
J'li donne un croc en jambe,
All' tomb', mais pas sur l'nez :
Là ma Toinon d'vint tendre,
Car all' m'a ben serré.

Anonyme.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

ÉLOGE DE L'EAU.

Paroles d'Armand Gouffé.

Il pleut, il pleut enfin!
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin!
De l'eau chantons la gloire;
On la méprise en vain;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge.
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens;
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte
Presque devant ma porte
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein :
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Par un temps sec et beau
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette ;
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau.
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre
Plein de jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

ÉLOGE DE L'EAU.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Quand tous les peuples en délire
De Bacchus chantent la gaîté ;
Quand tout veut célébrer l'empire
D'une funeste déité,
Moi, repoussant l'erreur commune,
Je prends un essor tout nouveau :
A Bacchus j'oppose Neptune,
Je chante les bienfaits de l'eau.

Ah ! c'est à l'eau que la nature
Doit sa splendeur et sa beauté ;
Les prés lui doivent leur verdure,
La terre sa fécondité ;
Par elle tout se vivifie :
Les fleurs, les fruits et le raisin ;
Sans une bienfaisante pluie,
Vous n'auriez pas d'aussi bon vin.

Voyez dans la brûlante plaine
Cet infortuné voyageur,
Haletant, respirant à peine,
Mourant de soif et de langueur.
Ce vin qu'à l'eau chacun préfère
Irrite sa soif de nouveau ;
A tous les trésors de la terre
Il préfère une goutte d'eau.

Lorsque dans le cristal de l'onde
Se désaltère la vertu,
Souvent les meilleurs vins du monde
Sont chez le crime parvenu :
Aux vins exquis de l'opulence,
L'honnête homme préfère alors
L'eau de la modeste innocence,
Que l'indigent boit sans remords.

De l'eau l'utilité suprême
Commence pour nous en naissant :
C'est, dit-on, par l'eau du baptême
Que l'homme devient innocent.
La Vérité trop méconnue,
N'ayant chez nous plus de réduits,
Dans l'eau se plongea toute nue :
Son sanctuaire fut un puits.

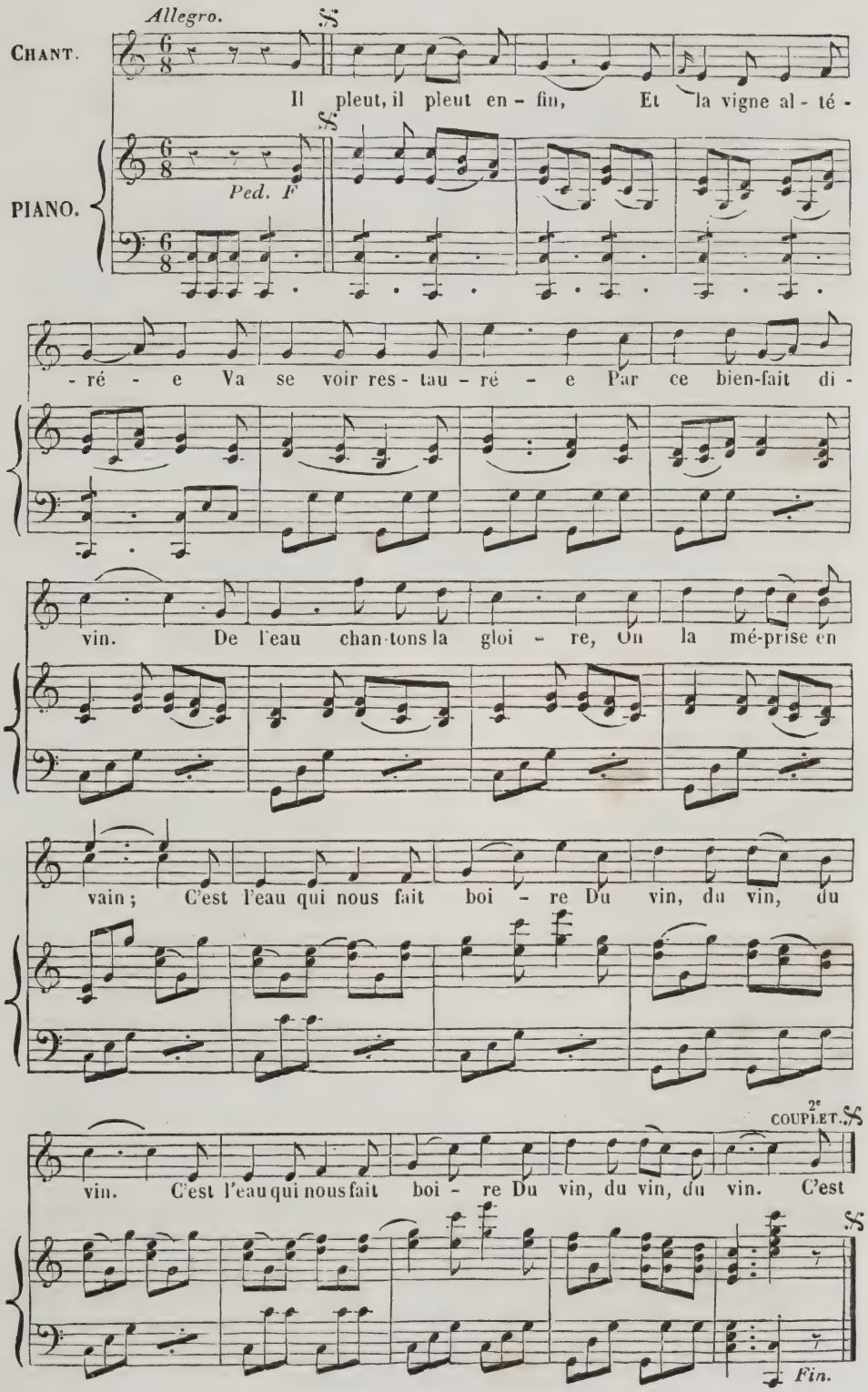
L'eau d'une modeste fontaine
Du poëte fait la boisson ;
En buvant l'eau de l'Hippocrène,
On est favori d'Apollon.
Toi, dont l'humeur est si galante,
Français, ne te souvient-il plus
Que du sein de l'onde écumante
Neptune fit jaillir Vénus ?

F. Bourguignon et A. Gouffé.

ÉLOGE DE L'EAU

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



LA GOUTTE D'EAU.

Air *de la Giroflée.*

Ah! dis-moi, goutte d'eau,
Goutte d'eau si jolie,
Ah! dis-moi de ta vie
Le sort toujours nouveau.

Petite perle transparente,
D'un nuage enfant égaré,
Que ton onde pure et brillante
Tienne mon esprit inspiré...
De tes mille métamorphoses
Je veux connaître les effets...
Apprends-moi le mal que tu causes,
Et surtout le bien que tu fais...
Ah! dis-moi, etc.

Ces palais d'airain et de pierre
Que l'on croit à l'abri des ans
Ne tombent-ils pas en poussière,
Atteints par tes coups incessants!...
Mais lorsqu'une rose au supplice
Du jour a supporté l'ardeur,
Tu viens, glissant en son calice,
Lui rendre aussitôt la fraîcheur!
Ah! dis-moi, etc.

Es-tu cette larme brûlante
Qu'avec mystère on voit verser
A la triste et fidèle amante
Qu'un perfide osa délaisser?...
Ou plus heureuse en ta carrière,
En venant après mille ennuis,
Es-tu ces doux pleurs qu'une mère
Répand en retrouvant son fils?...
Ah! dis-moi, etc.

La soif ardente du reptile,
Est-ce toi qui viens l'apaiser?
Et le noir poison qu'il distille
En toi viendrait-il le puiser?
Dis plutôt que tu désaltères
Les abeilles, les papillons,
Et que d'épis toujours prospères
Tu sais enrichir nos sillons...
Ah! dis-moi, etc.

Lorsqu'Adèle orne son corsage
De dentelles et de velours,
Je te maudis si quelque orage
Te jette sur ses frais atours.
Mais, à l'heure de sa toilette,
Je porte envie à ton destin
Lorsque, sans paraître indiscrète,
Tu te promènes sur son sein.
Ah! dis-moi, etc.

Quand l'aquilon à lui t'appelle,
Que son souffle vient t'endurcir,
Es-tu cette homicide grêle
Dont nos champs ont tant à souffrir!
Mais, plus tard, gonflant de la treille
Les grains par le soleil rougis,
N'es-tu pas la liqueur vermeille
Qui fait du monde un paradis!...
Ah! dis-moi, etc.

Mais en vapeur dans l'atmosphère
L'air te soulève, tu vas fuir :
Adieu, sous ta forme première
Puisses-tu bientôt revenir!...
Ainsi, par un destin semblable,
Quand du corps l'âme a disparu,
Elle est invisible, impalpable,
Et cependant rien n'est perdu!
Ah! dis-moi, etc.

Auguste Giraud.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro, pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LA CONFIDENCE.

Ah! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment?
Depuis que j'ai vu Sylvandre
Me regarder d'un air tendre,
Mon cœur dit à chaque instant:
Peut-on vivre sans amant?

L'autre jour, dans un bosquet,
De fleurs il fit un bouquet,
Il en para ma houlette,
Me disant: Belle brunette,
Flore est moins belle que toi:
L'Amour moins tendre que moi.

Je rougis, et par malheur,
Un soupir trahit mon cœur :
Le cruel avec adresse
Profita de ma faiblesse;
Hélas! maman, un faux pas
Me fit tomber dans ses bras.

Je n'avais, pour tout soutien,
Que ma houlette et mon chien;
L'Amour, voulant ma défaite,
Écarta chien et houlette :
Ah! qu'on goûte de douceur,
Quand l'Amour prend soin d'un cœur.

AH! VOUS DIRAI-JE, MAMAN!

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andante.

CHANT.

Ah! vous di - rai - je, ma - man, Ce qui cau-se

PIANO.

p

mon tour — ment! De-puis que j'ai vu Sil - van-dre

Me re - gar-der d'un air ten-dre, Mon cœur dit à

chaque in — stant: Peut-on vi - vre sans a - mant?

Fin.

LA RÉSISTANCE INUTILE.

Air : *Ah! vous dirai-je, maman!*

A quoi sert de fuir l'Amour,
S'il faut lui céder un jour?
Vous entrez dans le bel âge :
Pourquoi prendre un air sauvage?
A quoi sert de fuir l'Amour,
Sil faut lui céder un jour?

Craint-on, quand on sait charmer,
De se laisser enflammer?
Doit-on, quand on est si belle,
Redouter un infidèle?
A quoi sert de fuir l'Amour,
S'il faut lui céder un jour?

Voyez ce dieu plein d'appas
Qui rit et vous tend les bras;
Écoutez l'oiseau volage
Qui vous dit dans son ramage :
A quoi sert de fuir l'Amour,
S'il faut lui céder un jour?

Que vois-je, ô dieux! quels plaisirs!
Tu te rends à mes désirs.
Ton cœur s'agite et soupire,
Tes yeux émus semblent dire :
A quoi sert de fuir l'Amour,
S'il faut lui céder un jour?

Léonard.

AH! MAMAN, QUE JE L'ÉCHAPPE BELLE!

Air connu.

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin, ce matin, s'était glissé dans ma ruelle.
Ah! maman, que je l'échappe belle!
On a bien raison
De se défier d'un garçon!

Il s'approche de moi, sans rien dire;
Le fripon soudain
Me prend la main;
Je la retire;
Il sourit, je le gronde, il soupire;
Mais en soupirant,
Dieux! qu'il avait l'air séduisant!
Ah! maman, etc.

Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse;
Un prudent effort
De son transport
Me débarrasse :
Mais voyant redoubler son audace,
J'avais bien regret
De n'avoir pas mis un corset.
Ah! maman, etc.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue,
Je le couvre en vain,
Il va plus loin,
J'en fus émue :
Les deux mains quand on est presque nue,
Ne suffisent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas,
Ah! maman, etc.

En tremblant, je recule, il avance :
Le traître à l'instant,
D'un air content,
Sur moi s'élance.
Son ardeur forçait ma résistance.
Mais le suborneur
S'enfuit, voyant entrer ma sœur.

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin, ce matin, s'était glissé dans ma ruelle.
Ah! maman, que je l'échappe belle!
On a bien raison
De se défier d'un garçon!

Vadé.

LES AMOURS AU VILLAGE.

Air connu.

A l'âge heureux de quatorze ans,
Colette, belle sans parure,
Tenait, comme la fleur des champs,
Tous ses attraits de la nature.
Ce n'était pas Flore ou Cypris,
Mais Colette, pas davantage :
On l'eût adorée à Paris; } *bis.*
Elle fut aimée au village.

Parmi les bergers d'alentour,
Lucas pour l'aimable fillette
Sentait augmenter chaque jour
Au fond du cœur flamme discrète.
Il dit enfin, d'amour épris :
« Je t'aime bien! » pas davantage;
On l'eût trouvé sot à Paris : } *bis.*
Il n'était que simple au village.

Bientôt Lucas eut le bonheur
D'être aimé de la bergerette,
Et pour gage de son ardeur
De fleurs orna sa collerette.
Un doux baiser en fut le prix,
Un seul baiser, pas davantage;
C'eût été bien peu dans Paris, } *bis.*
Et c'était beaucoup au village.

De la ville un riche seigneur
Dit à Colette : « Aimable brune,
« Aujourd'hui donne-moi ton cœur,
« Demain je ferai ta fortune. »
Elle répond : « Mon cœur est pris;
« J'aime Lucas; » pas davantage.
Elle eût été riche à Paris; } *bis.*
Elle fut heureuse au village.

NAUDET.

LES CARESSES.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Et pour le cœur et pour les sens
Une caresse est toujours chère;
C'est le plus heureux des présents
Que le ciel avait pu nous faire.
Les caresses doivent charmer
Tout être fait pour la tendresse :
Pourrions-nous ne pas les aimer?
Nous naissons tous d'une caresse.

Au sein d'un plaisir enchanteur,
Même quand la bouche est muette,
Pour doubler le prix du bonheur
Le plaisir veut un interprète :
Ah! lorsque l'on sait bien aimer,
Plus éloquente en son ivresse,
Bouche qui ne peut s'exprimer
Nous dit tout par une caresse.

Ah! combien j'aime à caresser
Une taille fine et jolie!
Combien ma bouche aime à presser
Le cou, le sein de ma Délie!
Vers son cœur que j'aime à pencher!
Des sens veut-on doubler l'ivresse?
C'est dans le cœur qu'il faut chercher
Tout le charme d'une caresse.

Une caresse a mille attraits;
Mais la rose cache une épine;
Quelquefois des plus doux bienfaits
On pare ceux qu'on assassine.
Oui, d'une caresse à son tour
La douceur est souvent traîtresse;
Car le serpent, comme l'amour,
Naît de la plus douce caresse.

EMM. DUPATY.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris, Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

L'AVARICIEUSE.

Paroles de Dufresny.

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon ;
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser, que le volage
A Lisette donnait pour rien.

LA BELLE DORMEUSE.

Air : *Philis, plus avare que tendre.*

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir;
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille,
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez, votre cœur veille :
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvu qu'Amour ne la réveille,
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe,
Profitez d'une douce erreur;
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

Dufresny.

L'INDIFFÉRENCE.

Même air.

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs
Sans faire un bouquet à Lisette :
J'ai déjà quitté ses couleurs;
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir, j'ai vu sous l'ormeau,
Sylvandre aux pieds de l'infidèle;
J'ai joué, sur mon chalumeau,
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus, dans nos vallons,
Retentir le nom de Lisette;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi :
J'étais tendre, elle était coquette;
Lisette m'a manqué de foi;
Non, non, je n'aime plus Lisette!

De Saint-Lambert.

LE TROUPEAU SANS GUIDE.

Même air.

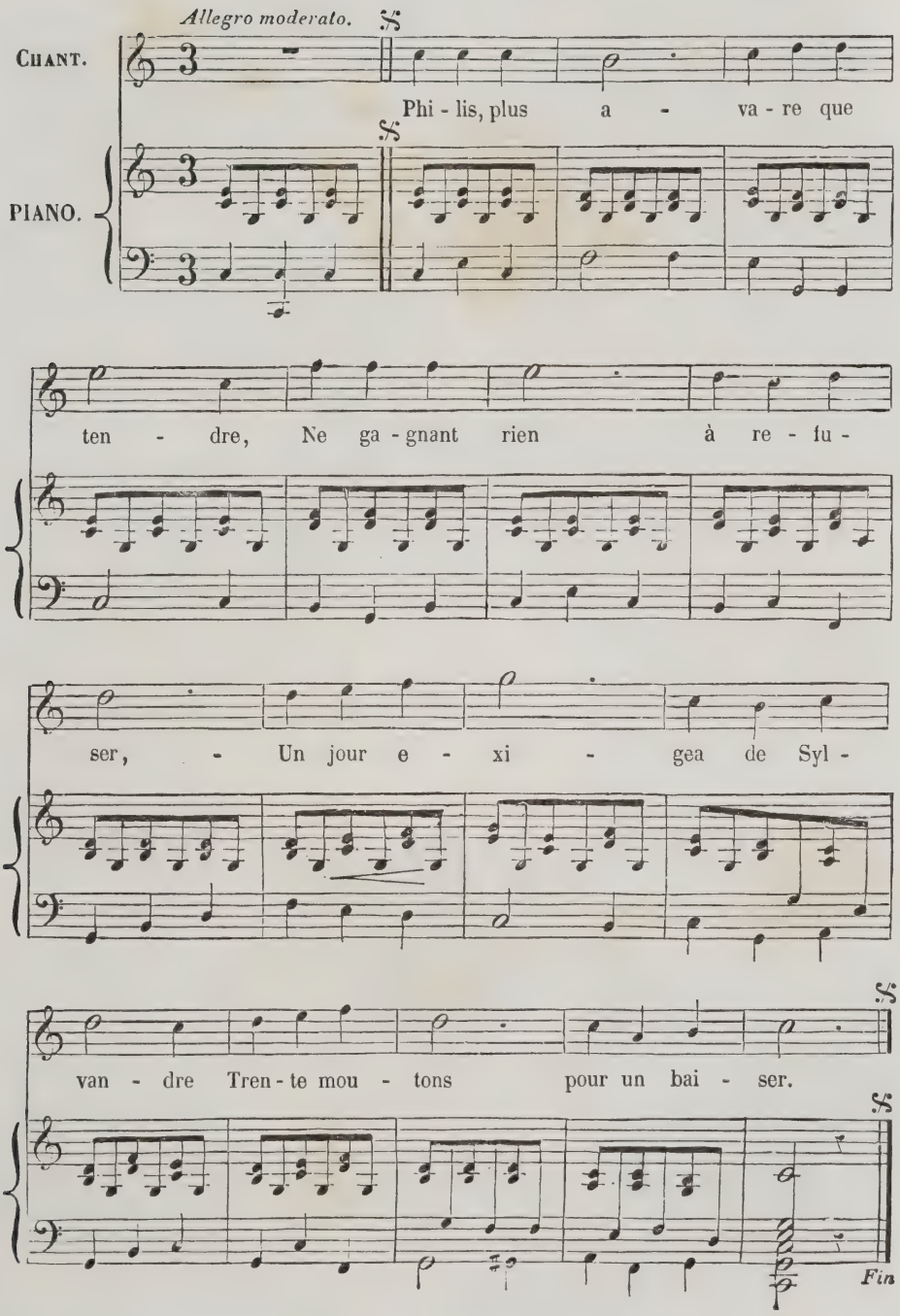
Mes chers troupeaux, gagnez la plaine,
Fuyez les bois, de peur des loups :
Je ne songe qu'à Célimène;
Je ne saurais songer à vous.

Je ne sais plus, depuis que j'aime,
Mener mes chiens ni vous guider;
Je n'ai pu me garder moi-même :
Comment pourrais-je vous garder?

L'AVARICIEUSE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



L'ARITHMÉTIQUE.

Lise par fantaisie un jour
Voulut savoir l'arithmétique;
Rien n'est étranger à l'Amour;
De savoir tout l'Amour se pique.

Il lui donna donc des leçons;
Lise, dans peu, fut très-habile :
C'était pour elle des chansons :
L'Amour sait rendre tout facile.

Voici comment il s'y prenait:
Il donnait trois baisers à Lise,
Que Lise aussitôt lui rendait
En évitant toute méprise.

De ces baisers donnés et pris,
Chacun tenait compte fidèle :
L'Amour, des calculs réunis,
Offrait le total à la belle.

S'applaudissant de ces progrès,
A son élève notre espiègle,
Méditant de nouveaux succès,
Démontra la seconde règle.

Il y passa légèrement,
L'Amour n'aime point à soustraire,
La troisième plus amplement
Fut expliquée à l'écolière.

Il voulut tant multiplier!....
Le calcul devint inutile;
De lui donner tout sans compter
La belle trouva plus facile.

MARÉCHAL.

LE CONTRAT.

Par-devant le dieu de Cythère,
Qui, pour le moins, vaut un notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promesse respective,
Moi, de vivre pour vous aimer;
Vous, de m'aimer pour que je vive?

De tout mon cœur je sacrifie
A tous les plaisirs de la vie :
Le bonheur d'être aimé de vous,
Sur quelque espoir que l'on se fonde,
Est le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaisir du monde.

DUFRESNY.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garanciere, 8.

6 fr. PAR AN.
CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

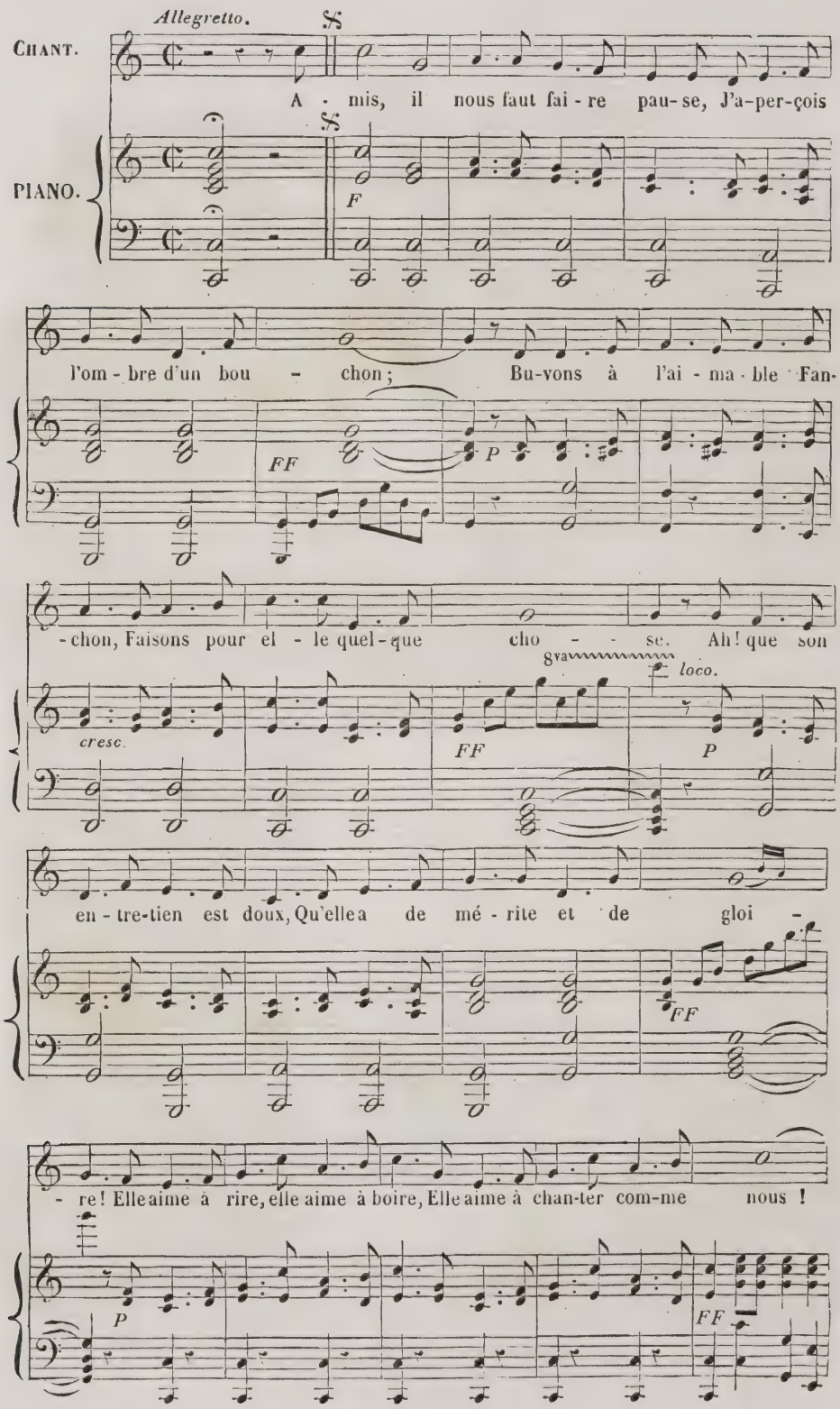
FANCHON.

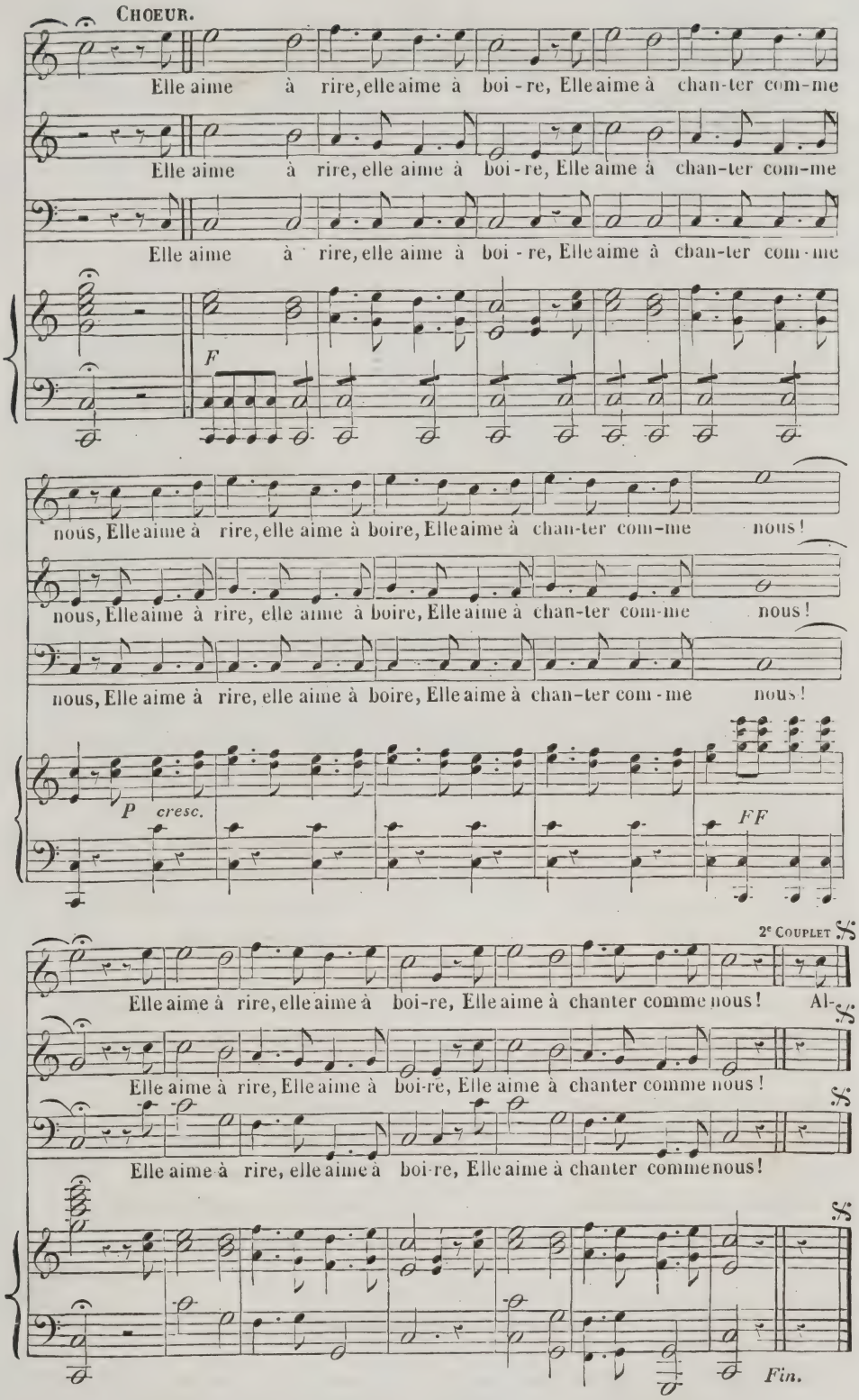
Amis, il nous faut faire pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire:
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

FANCHON

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





Cet air s'écrit aussi dans la mesure à 6/8. Les deux chants sont à peu près les mêmes, sauf quelques très-petits changements de la 11e à la 15e mesure, et le chœur qui finit à la 6e mesure dans l'air à 6/8. Le chant que nous donnons est plus usité que l'autre.

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin;
Un Allemand fut son parrain,
Une Bretonne sa marraine :
Ah! que son entretien, etc.

Elle préfère une grillade
Au repas le plus délicat;
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade :
Ah! que son entretien, etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour;
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle :
Ah! que son entretien, etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset,
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade :
Ah! que son entretien, etc.

RESTONS A TABLE.

CHANSON BACHIQUE.

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Amis, restons longtemps à table,
La nuit est le temps de la paix.
Tout dort, le juge et le procès,
Et le créancier redoutable.
Ah! la suprême volupté
Est de renouveler chopine,
En songeant à qui l'on destine
Le revenu de sa santé.

Amis, restons longtemps à table;
Il faut punir notre raison.
Tout le jour elle est de saison,
Et n'en est pas plus sècourable.
Ah! la suprême volupté
Est de renouveler chopine,
En songeant à qui l'on destine
Le revenu de la santé.

Amis, restons longtemps à table;
Le sommeil prend trop sur nos jours.
En veillant on double le cours
D'une vie, hélas! peu durable.
Ah! la suprême volupté
Est de renouveler chopine,
En songeant à qui l'on destine
Le revenu de la santé.

Amis, restons longtemps à table,
La bulle ne le défend point :
C'est peut-être dans ce seul point
Que ce décret est recevable.
Ah! la suprême volupté
Est de renouveler chopine,
En songeant à qui l'on destine
Le revenu de sa santé.

L'abbé Grécourt.

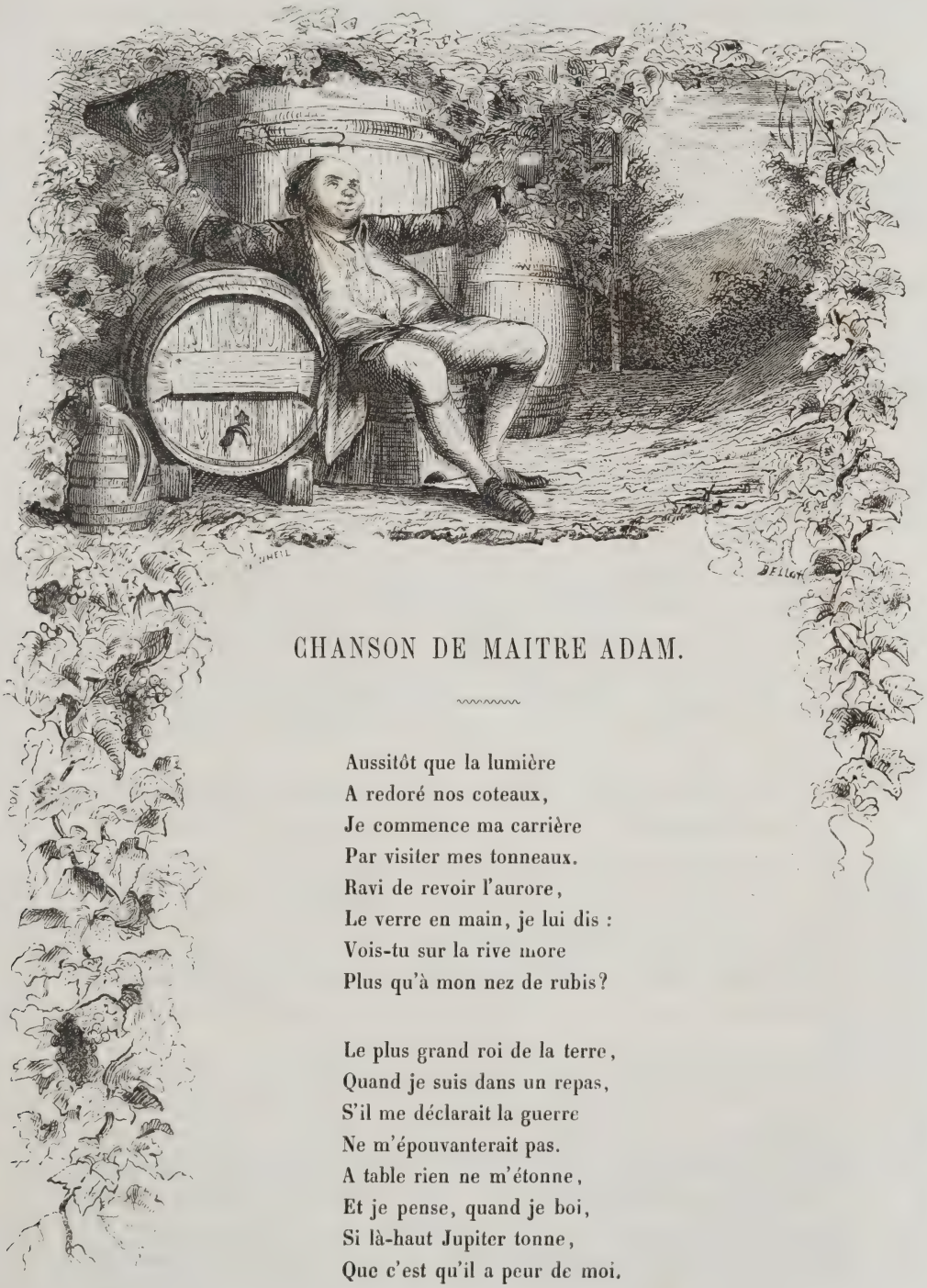
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro, pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



CHANSON DE MAITRE ADAM.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas.
Je m'en irais dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus :
J'apaiserais de Tantale
La grande altération,
Et passant l'onde infernale
Je ferais boire Ixion...

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis.
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau,
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour :
« Ci-gît le plus grand ivrogne
» Qui jamais ait vu le jour. »

LE VRAI MANGEUR.

PARODIE DE LA CHANSON DU VRAI BUVEUR.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.
A chaque mets que je touche
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaieté :
On boit quand on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise la bouche pleine
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin
Qui du fond de sa cuisine
Gouverne le genre humain.
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel.

Mais sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas;
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite d'un souper?

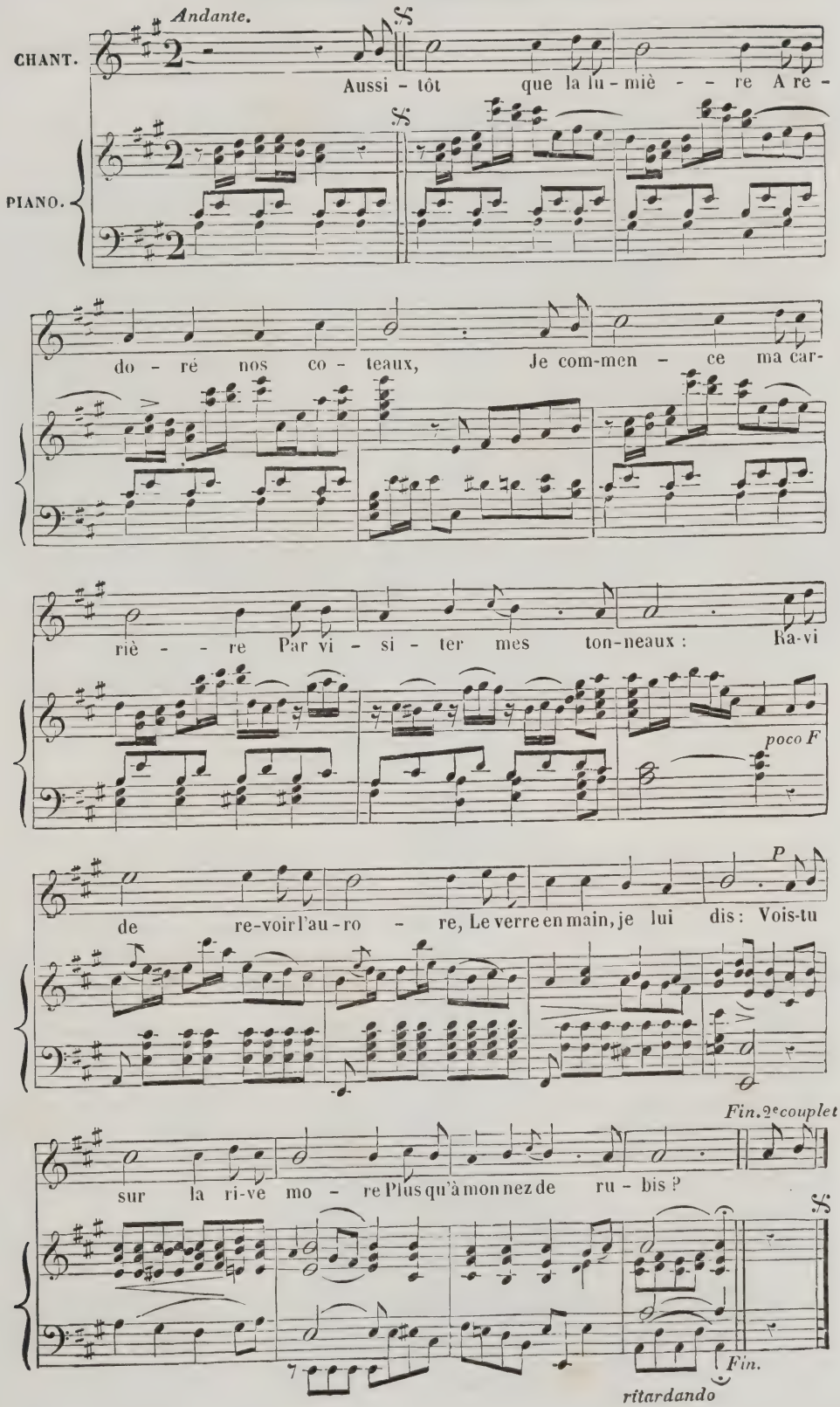
Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas;
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats,
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
« Ci-gît le premier poëte
» Mort d'une indigestion. »

DÉSAUGIERS.

AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



CHANSON MORALE.

Air *du vaudeville de la Soirée orageuse.*

Rions, chantons, aimons, buvons,
En quatre points c'est ma morale;
Rions tant que nous le pouvons,
Afin d'avoir l'humeur égale.
L'esprit sombre, que tout aigrit,
Tourmente ce qui l'environne;
Et l'homme heureux, qui toujours rit,
Ne fait jamais pleurer personne.

Souvent les plus graves leçons
Endorment tout un auditoire :
Mettons la morale en chansons
Pour la graver dans la mémoire.
A ses vœux un chanteur, dit-on,
Rendit l'enfer même docile :
Orphée a montré qu'un sermon
Ne vaut pas un bon vaudeville.

Quand Dieu noya le genre humain,
Il sauva Noé du naufrage,
Et dit en lui donnant du vin :
« Voilà ce que doit boire un sage. »
Buvons-en donc jusqu'au tombeau;
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchants sont buveurs d'eau :
C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid qui jamais n'aima,
Du ciel déshonore l'image;
Et pour aimer Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer, c'est le vrai bien,
Suivons, amis, ces lois divines;
Aimons toujours notre prochain,
En commençant par nos voisines.

Ségur aîné.

CHANSON A BOIRE.

— XVIIe SIÈCLE. —

Air *du temps.*

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à soi :
J'y vois tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Durant que le chaud nous outrage,
On ne trouve point de bocage
Agréable et frais comme elle est;
Et quand la froidure m'y mène,
Un malheureux fagot m'y plaît
Plus que tout le bois de Vincenne.

J'y trouve à souhait toutes choses,
Les chardons m'y semblent des roses,
Les cervelas des ortolans,
L'on n'y combat jamais qu'au verre :
Les cabarets et les brelans
Sont le paradis de la terre.

C'est Bacchus que nous devons suivre :
Le nectar dont il nous enivre
A je ne sais quoi de divin,
Et quiconque a cette louange
D'être homme sans boire du vin,
S'il en buvait serait un ange.

Le vin me rit, je le caresse;
C'est lui qui bannit ma tristesse,
Il réveille tous mes esprits.
Nous nous aimons de même sorte :
Je le prends, après je suis pris;
Je le porte, et puis il me porte.

Pour moi, jusqu'à ce que je meure,
Je veux que le vin blanc demeure
Avec le clairet dans mon corps,
Pourvu que la paix les assemble;
Car je les jetterai dehors,
S'ils ne s'accordent bien ensemble.

De l'Estoile (*l'historien*).

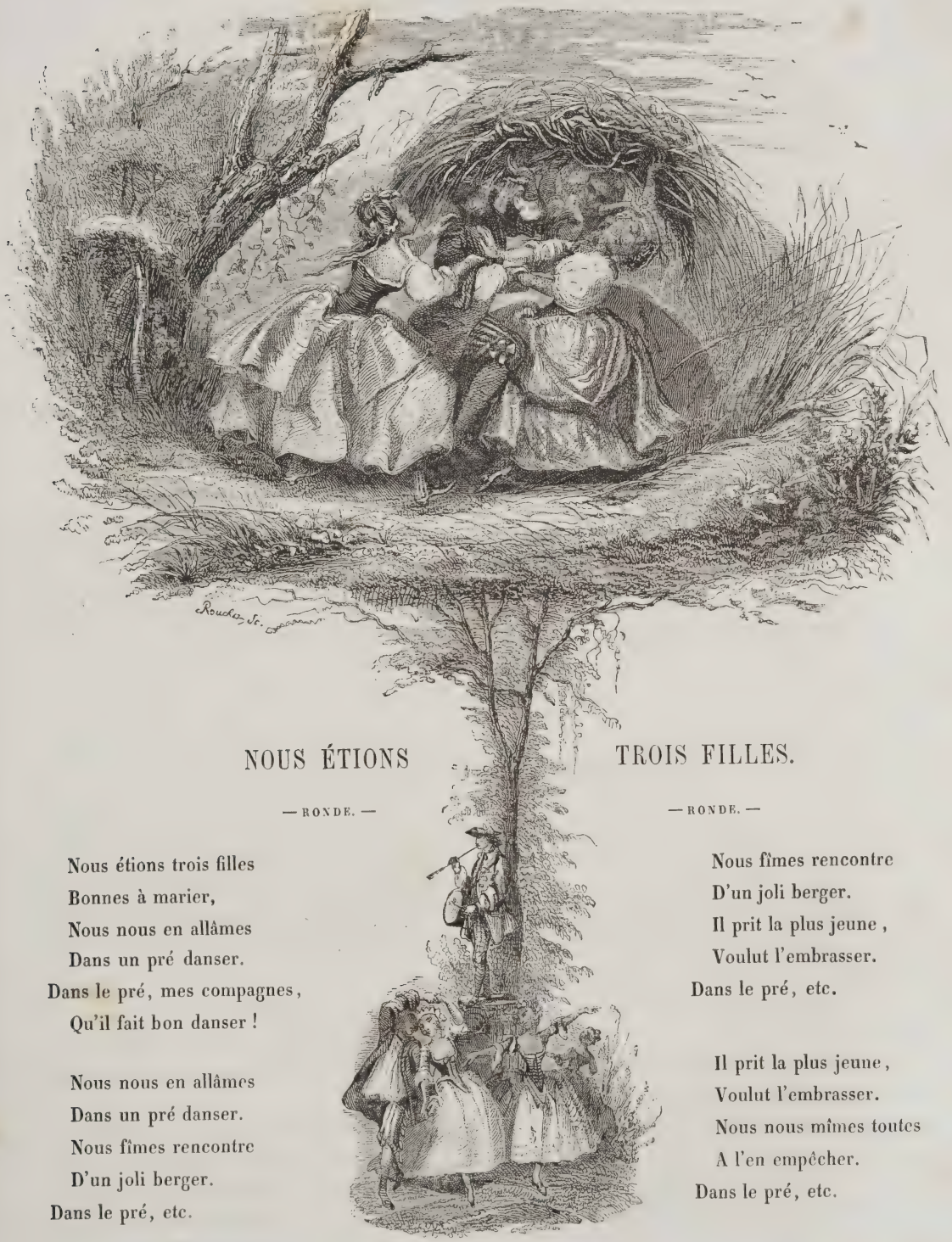
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



NOUS ÉTIONS TROIS FILLES.

— RONDE. —

Nous étions trois filles
Bonnes à marier,
Nous nous en allâmes
Dans un pré danser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !

Nous nous en allâmes
Dans un pré danser.
Nous fîmes rencontre
D'un joli berger.
Dans le pré, etc.

— RONDE. —

Nous fîmes rencontre
D'un joli berger.
Il prit la plus jeune,
Voulut l'embrasser.
Dans le pré, etc.

Il prit la plus jeune,
Voulut l'embrasser.
Nous nous mîmes toutes
A l'en empêcher.
Dans le pré, etc.

Nous nous mîmes toutes
A l'en empêcher.
Le berger timide
La laissa aller.
Dans le pré, etc.

Le berger timide
La laissa aller.
Nous nous écriâmes :
Ah! le sot berger!
Dans le pré, etc.

Nous nous écriâmes :
Ah! le sot berger!
Quand on tient l'anguille
Il faut la manger.
Dans le pré, etc.

Quand on tient l'anguille
Il faut la manger :
Quand on tient les filles
Faut les embrasser.
Dans le pré, etc.

LA FILLE A MARIER.

— RONDE. —

J'ai trente-deux filles à marier!
J'en ai rempli tout mon grenier :
Grand Dieu! je ne sais comment
Marier tous ces enfants.

Ma fille! ma fille! je parle à vous.
—Ma mère! ma mère! que dites-vous?
Je dis que, si vous êtes sage,
Vous ferez un beau mariage.

Je dis que, si vous êtes sage,
Vous ferez un beau mariage;
Que vous aurez de beaux atours.
Mais du rond faites le tour.

Puis parcourant toute la danse,
Faites trois sauts, la révérence;
Et enfin vous embrasserez
Celui que vous aimerez.

J'AIMERAI QUI M'AIME.

— RONDE. —

Mam'selle, entrez chez nous, (*bis.*)
Mam'selle, entrez, encore un coup,
Afin que l'on vous aime!
Ah! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah! j'aimerai qui m'aime.

Une amie choisissez-vous, (*bis.*)
Choisissez-la, encore un coup,
Afin que, etc.

Mettez-vous à genoux, (*bis.*)
Mettez-vous-y, encore un coup,
Afin que, etc.

Faites-nous les yeux doux, (*bis.*)
Faites-nous-les, encore un coup,
Afin que, etc.

Et puis embrassez-nous, (*bis.*)
Embrassez-nous, encore un coup,
Afin que, etc.

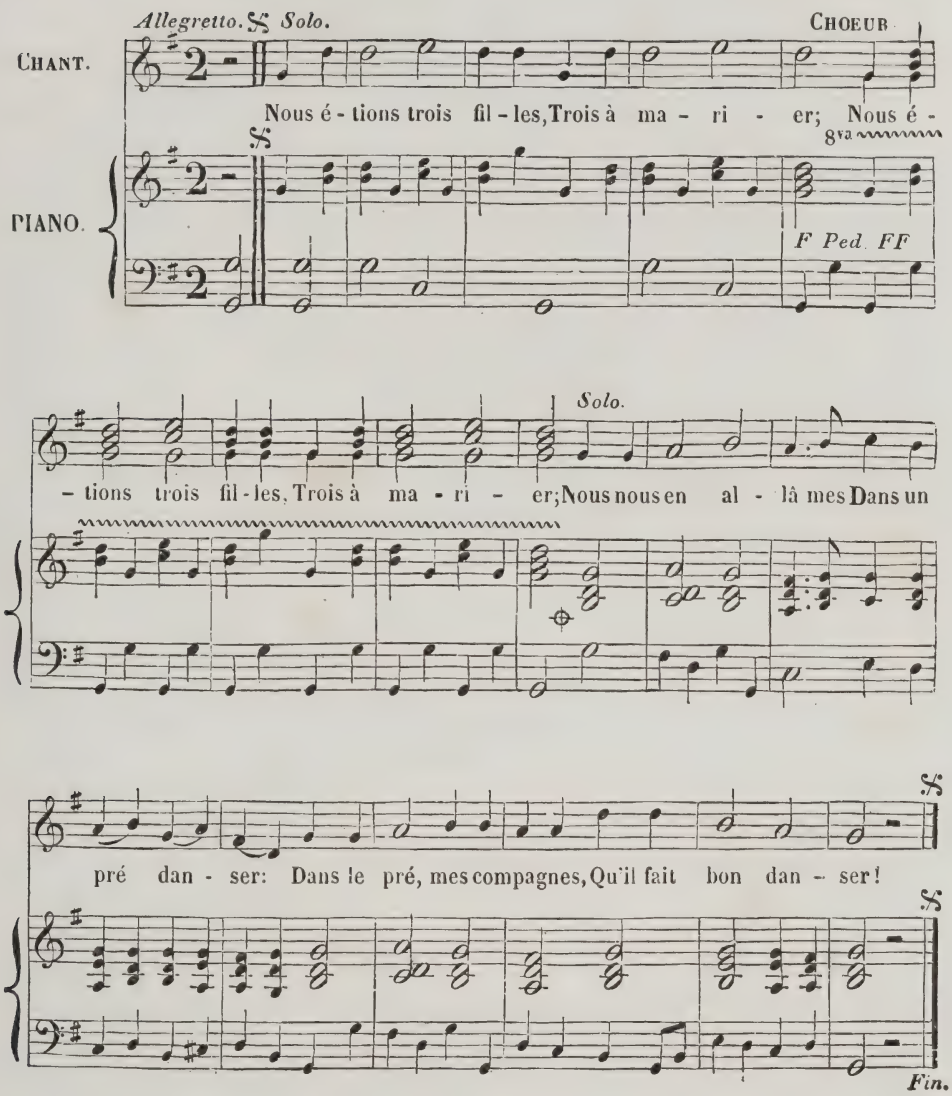
Revenez parmi nous, (*bis.*)
Revenez-y, encore un coup,
Afin que l'on vous aime!
Ah! j'aimerai, j'aimerai, j'aimerai,
Ah! j'aimerai qui m'aime.

NOUS ÉTIONS TROIS FILLES.

MUSIQUE DE LEFÈVRE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



MATHURIN.

Air connu.

Mathurin n'a pas un sou;
Mais quand il a bu son soû,
Le dimanche à la guinguette,
Turlurette, turlurette,
Sa fortune est faite.

ARMAND GOUFFÉ.

L'HEUREUX BERGER.

Musique de Dominich.

Ces bois épais ont caché ma bergère;
Ils ont souvent recueilli mes soupirs;
De notre amour ils savent le mystère :
J'y puis parler de mes plaisirs.

Ah! je le sens, dans mon âme constante,
Bonheur de plaire est un double lien.
Je suis aimé; ma flamme s'en augmente;
L'amour s'accroît de celui qu'il obtient.

Ruisseau charmant, qui coulez sous l'ombrage,
Vous qui peignez ses grâces, ses appas,
Méritiez-vous d'en recevoir l'image,
Vous qui ne la conservez pas?

ANONYME.

PAUVRE, PAUVRE QUE JE SUIS.

— RONDE. —

Pauvre, pauvre que je suis,
Qui va, qui vient dans tous pays,
Serai-je toujours pauvre?
Mam'selle sera des nôtres.

Riche, riche que je suis,
Qui va, qui vient dans tous pays,
Serai-je toujours riche?
Je marierai mes filles
Avec cinquante livres,
Et mes vilains garçons
Avec cent coups de bâton.

LA VALSE.

AIR *de valse.*

Les Allemands
Valsent depuis longtemps,
Et chez eux
Naquit ce pas amoureux.
Pas enchanteur!
Que tu plais à mon cœur!
Mais tu devais
Naître chez les Français.
La valse est fille des dieux,
Nous dit-on en tous lieux,
Et l'Amour est son père;
Pour moi, mon cœur enchanté
Dit que la Volupté
De la valse est la mère.

Vous cadencez quelques pas,
Puis enlaçant les bras,
Vous parcourez l'espace,
Vous dessinez des tableaux;
Puis, cessant à propos,
Vous faites mainte passe :
L'amant y glisse un billet doux,
Propose un rendez-vous.
Sans la valse, peut-être,
Maint époux ne serait pas
Ce qu'un époux, hélas!
A la coutume d'être.

PHILIDOR.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro, pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

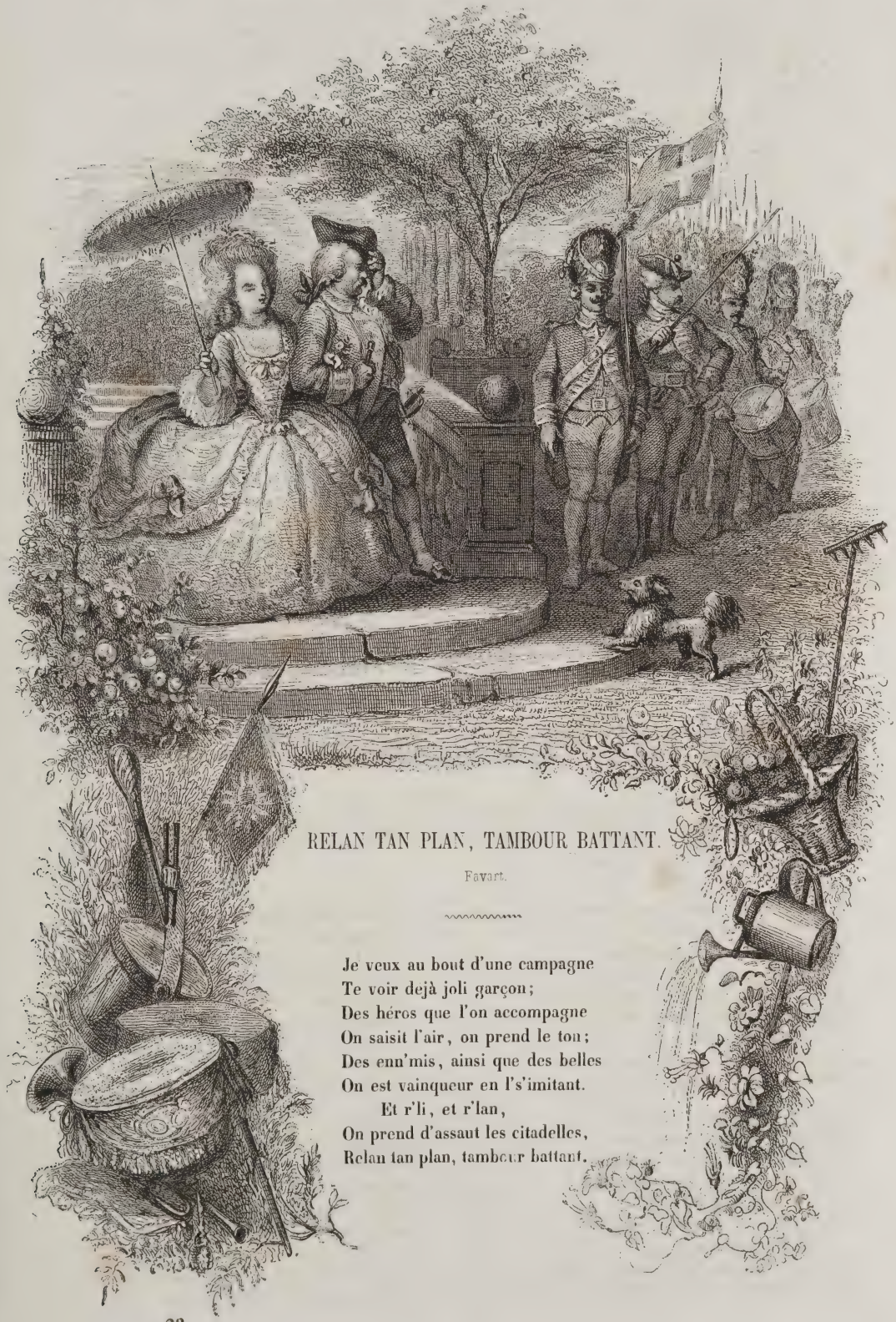
BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes. PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.



RELAN TAN PLAN, TAMBOUR BATTANT.

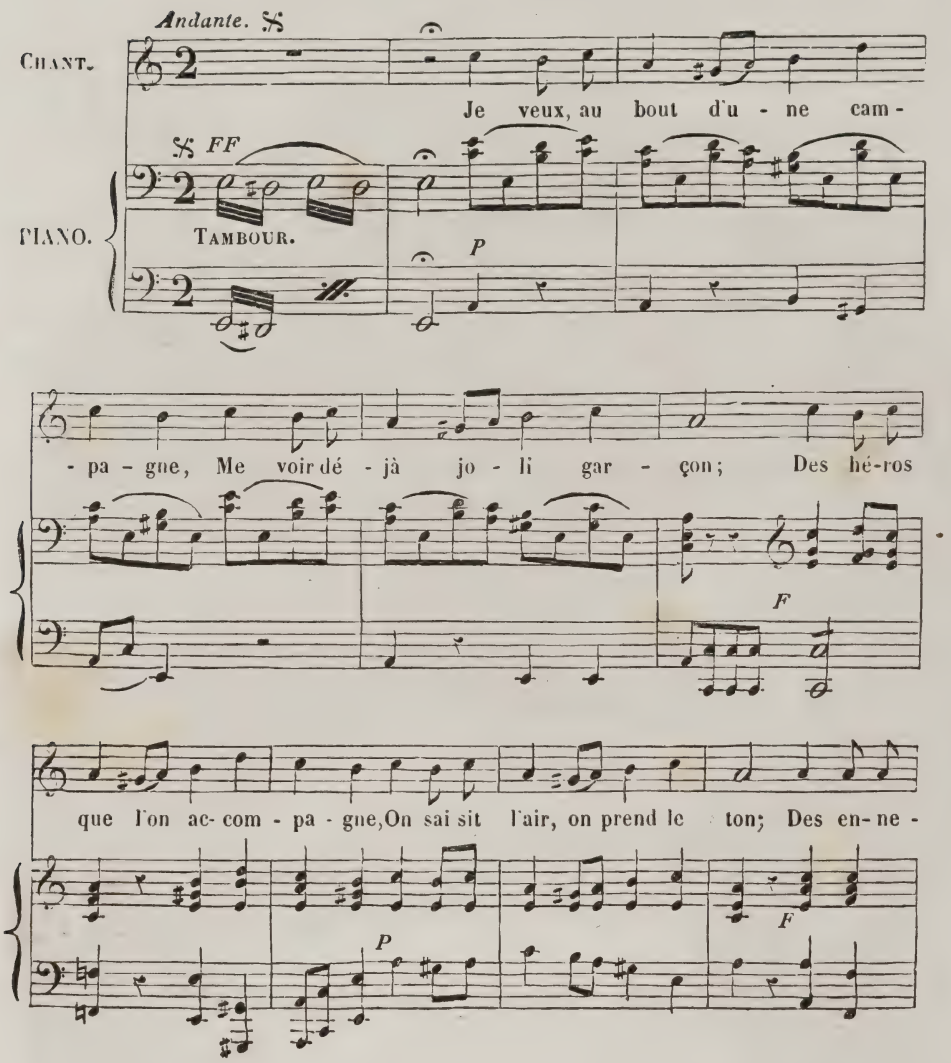
Favart.

Je veux au bout d'une campagne
Te voir dejà joli garçon;
Des héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton;
Des enn'mis, ainsi que des belles
On est vainqueur en l's'imitant.
Et r'li, et r'lan,
On prend d'assaut les citadelles,
Relan tan plan, tambour battant.

LE RELAN TAN PLAN, TAMBOUR BATTANT

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

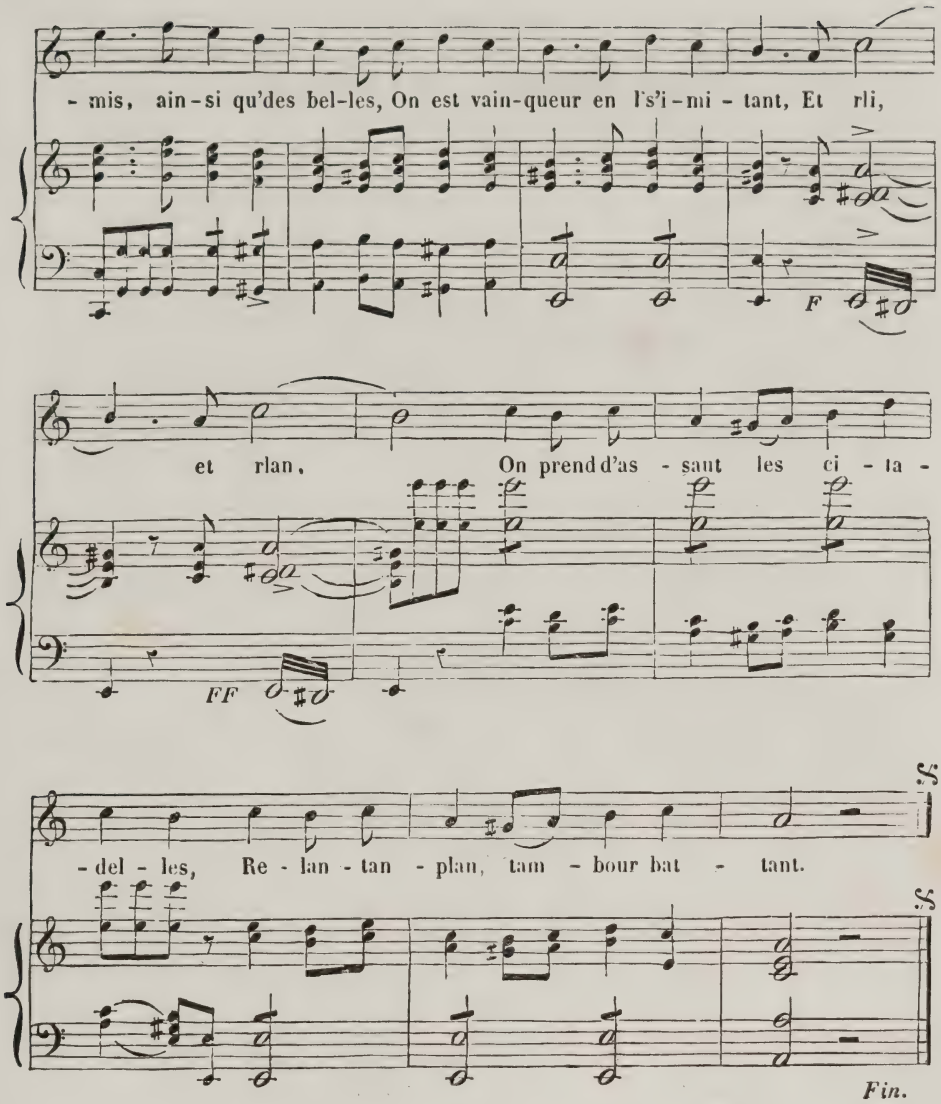


Braves garçons que l'honneur mène,
Prenez parti dans Orléans;
Not' coronel, grand capitaine,
Est le patron des bons vivants.
Dam', il fallait le voir en plaine
Où le danger était l' plus grand.
Et r'li, et r'lan,
Lui seul en vaut une douzaine,
Relan tan plan, tambour battant.

Nos officiers dans la bataille
Sont pêle-mêle avec nous tous:
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils sont aux coups.
Un général, fût-il un prince,
Des grenadiers se met au rang.
Et r'li, et r'lan,
Fond sur l's'ennemis et vous les rince;
Relan tan plan, tambour battant.

Vaillant et fier sans arrogance;
Et respecter ses ennemis;
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis;
Servir le Roi, servir les dames,
Voilà l'esprit du régiment.
Et r'li, et r'lan,
Nos grenadiers sont bonnes lames,
Et vont toujours tambour battant.

Viens vite prendre la cocarde;
Du régiment quand tu seras,
Avec respect j'veux qu'on te r'garde:
Le prince est l' chef, et j'sons les bras.
Par le courage on se ressemble;
J'ons même cœur et sentiment.
Et r'li, et r'lan,
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
Relan tan plan, tambour battant.



La jeune Agnès devint ma femme,
J'étais le maître à la maison :
Au bout d'un mois changeant de gamme,
Elle fut pire qu'un dragon.
Pauvres époux, voyez ma peine,
Si je m'échappe un seul instant.
Et r'li, et r'lan,
Relan tan plan, elle me mène,
Relan tan plan, tambour battant.

Quand un mari fait bon ménage,
Que de sa femme il est l'amant,
Frauder ses droits est un outrage
Que l'on excuse rarement.
S'il va courir la pretentaine,
Ne peut-on pas en faire autant?
Et r'li, et r'lan,
Relan tan plan, on vous le mène,
Relan tan plan, tambour battant.

Ces trois derniers couplets se trouvent dans la pièce de Favart.

UN BARBIER.

A la besogne je m'apprête,
Et mon rasoir aura le fil,
Aux ennemis j'lav'rai la tête ;
A savonner je suis subtil.
Tout aussi sûr qu'un roi de Garbe,
En arrivant au régiment,
Reli, relan,
Je veux à tous faire la barbe,
Relan tan plan, tambour battant.

UN SOLDAT.

Lorsque la guerre diminue
Le nombre des soldats d'Cypris,
A l'Opéra faites recrue,
Jeunes coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez sans peine
L'homme de robe et le traitant,
Reli, relan,
Relan tan plan, on vous les mène,
Relan tan plan, tambour battant.

Hussards d'amour, votre milice
A comme nous l'esprit grivois;
A peine est-on dans le service,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits.
Adroite et prompte à l'exercice,
Fille s'instruit en un instant,
Reli, relan;
Dès quatorze ans, la plus novice
Mène un galant tambour battant.

A UN JEUNE OFFICIER.

Air : *Relan tan plan, tambour battant.*

Un jeune et brave militaire
Soupire-t-il en Céladon?
Et des soupirs font-ils l'affaire
De nos beautés de garnison?
L'amour guerrier, auprès des belles,
Est patelin, doux et galant;
Et r'li, et r'lan;
Mais il vous traite les cruelles

(*Parlé.*) A la houzarde, là, sans quartier.

Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

Des chers tendrons de cette ville
Cent officiers font les beaux jours;
Mais les tendrons sont plus de mille :
Que de travaux pour les amours!
Il faut se partager l'ouvrage,
Et faire honneur au régiment.
Et r'li, et r'lan.

(*Parlé.*) Il ne s'agit pas ici de défiler la pastorale. Est-ce à vos camarades de faire votre service? Des soupirs! des langueurs! Fi donc! mon officier!

A dix tendrons rendez hommage,
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

En garnison, on est fidèle
Autant que dure le séjour;
Le tambour bat, la gloire appelle,
Il faut partir; adieu l'amour!
Tout le beau sexe se désole;
On pleure un jour le régiment.
Et r'li, et r'lan.

(*Parlé.*) C'est bien là le cas des soupirs; les yeux sont battus, le teint plombé. Ce ne sont que migraines, que vapeurs. On prend les grands bonnets, les baigneuses. Hélas! cher régiment, vous fuyez de mes tristes bras!

Un autre arrive, on se console.

(*Parlé.*) Adieu la migraine, les vapeurs, les baigneuses. On court au miroir, le teint s'anime, l'œil étincelle; le nouveau régiment est reçu à bras ouverts, les parties sont liées, et tout va

R'lan tan plan,
Tambour battant.

(*Parlé.*) Voilà comme on traite l'amour en garnison.

A. G. Cailly père.

LES POISSARDES

A LA CHEVALIÈRE D'ÉON.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

J'haranguons les grands guerriers,
C'est not' plaisir, not' usage;
Vous qui fait' si ben leux métiers
Vous aurez aussi not' hommage,
Comme à Pucell' de haut renom
J'vous adress'rons-t-eune chanson. (*bis*)

Drès votre jeune saison
Montrant valeur de Cantabre,
Vous avez chaussé l'éperon,
Vot' éventail était un sabre;
Et vous n'mettiez sus vot' bichon
Jamais que d'la poudre à canon.

Recherchant dans les combats
Moissons d'lauriers et d'louanges,
Vous laissiez là les falbalas,
Les pompons, l'rouge et les fontanges,
Seulement vous aimiez un peu
Le p'tit ruban couleur de feu.

Et vous l'avez obtenu
En bataillant pour la France;
Ces Prussiens qu'vous avez vaincu,
Nous diraient bien tout' vot' vaillance,
Mais qu'a-t-on besoin d' leux récits
Quand on voit c'te croix d'Saint-Louis? (*bis*)

Vantez qu'c'est-z-un beau bijou,
Surtout z'au côté d'un' dame;
Il n'est personn' qui n'en s'rait fou,
Car ça dit tout c'qu'elle a dans l'âme;
Not' grand Maurice en vous l'voyant
S'rait bentôt dev'nu vot' amant.

Si je parlions d'vot' esprit,
Ce s'rait ben une autr' histoire,
Jamais je n'en aurions tout dit,
Et jamais on n'pourrait nous croire;
Oh! ma foi d'Dieu, c'est ben certain,
Vous êtes l'Phénix féminin.

Mlle Cosson de la Cressonnière.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

PRIX : 10 centimes.

PRIX : 10 centimes.

HENRI PLON, LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS

LE RETOUR DU GUÉRNADIER.

Ma Fanchon, essui' tes larmes !
Je réviens te consoler ;
J'ai gagné beaucoup de gloire,
Et je n'ai perdu qu'un œil ;
Mais l'aut' suffit, ma belle,
Pour voir tes grâc's,
Et tes attraits si soignés.

— Guérnadier, je suis sensible
A ta rare honnêteté;
On dit qu'l'Amour est aveugle,
Tu seras mieux que l'Amour.
Aussi ça m'rassure
Et j'pens' d'avance,
Qu'ton cœur est au grand complet.

— Ma Fanchon, voilà ton linge;
Il est tant soit peu usé;
Il m'a fait un fier usage :
Aussi j'disais en l'mettant :
Oui, pour ma bonne amie
Dur'ra ma flamm'
Plus que ses ch'mis's et ses bas.

ANONYME.

LE RETOUR DU SOLDAT.

AIR *du Dîner de Madelon.*

Chère Zulmé, dont l'aimable folie
Dès mon printemps sut captiver mon cœur,
Je te revois plus belle... aussi jolie!
Mars à tes pieds me ramène vainqueur.
Remplis, Zulmé, ta coupe enchanteresse,
Verse à longs traits le bonheur au guerrier...
Enlace encore, ô ma belle maîtresse,
Le pampre au myrte et le myrte au laurier!

Pour me guider sur la machine ronde
Mars à mes yeux s'offrait, et je le crus;
J'ai fait l'amour aux quatre coins du monde,
Et j'ai goûté du vin de tous les crus;
Zulmé! pardonne une éphémère ivresse!
Trêve innocente aux travaux du guerrier...
Enlace encore, ô ma belle maîtresse,
Le pampre au myrte et le myrte au laurier!

Sultans blasés, rois libertins qu'on prône,
Plutus vous vend ce qu'Amour m'a donné;
Mais bientôt las de bâiller sur un trône,
Cupidon triche un amant couronné;
Moi, de ses dons riche dans ma détresse,
Je l'ai toujours vu sourire au guerrier...
Enlace encore, ô ma belle maîtresse,
Le pampre au myrte et le myrte au laurier!

Roi, trop souvent on dévore une injure,
Soldat, du sort on craint bien moins l'affront.
D'un diadème, ô fortune parjure,
Ta haine en vain voudrait charger mon front.
Ah! le bandeau que ma Zulmé me tresse
Coûte moins cher et sied mieux au guerrier. .
Enlace encore, ô ma belle maîtresse,
Le pampre au myrte et le myrte au laurier!

Dieu nous entend : pour briguer son suffrage,
Qu'est-il besoin d'un organe imposteur?
C'est aux genoux de son plus bel ouvrage
Que j'aime à rendre hommage au Créateur.
Sois, ma Zulmé, mon unique prêtresse,
Et sur l'autel où l'adore un guerrier,
Enlace encore, ô ma belle maîtresse,
Le pampre au myrte et le myrte au laurier!

Qu'ai-je entendu? le cri : Français, aux armes!
Sur l'autre rive a réveillé l'effroi :
Adieu, Zulmé, point d'inutiles larmes;
Contre l'Anglais Agnès arma son roi.
Pour talisman j'emporte une caresse;
Nous les battrons! crois-en ce feu guerrier...
Enlace encore, ô ma belle maîtresse,
Le pampre au myrte et le myrte au laurier!

JACINTHE LECLÈRE.

LE RETOUR DU GUÉRNADIER

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andante.

Ma Fan - chon, essui' tes lar-mes, Je re - viens te con-so - ler; Ma Fan-

PIANO.

dolce.

chon, essui' tes lar - mes, Je re - viens te con - so - ler; J'ai gagné beaucoup de

Sf

gloi - re, Et je n'ai per-du qu'un œil; Mais l'aut' suf-fit, ma bel - le, Pour voir tes grâc's

F CHOEUR à l'unisson.

Et tes at-traits si soi - gnés. J'ai ga-gné beaucoup de gloi-re, et je n'ai per-du qu'un œil; Mais l'aut' suf-

poco F

1re et 2e fois. Pour finir.

fit ma bel-le, Pour voir tes grâc's Et tes at-traits si soi-gnés. Ma Fan - chon,

Sf

Fin.

LE HOUZARD DE LA GARDE.

Air connu.

Toi qui connais les houzards de la garde,
Connais-tu pas l'trombone du régiment?
Quel air aimable quand il vous regarde!
Eh bien, ma chère, il était mon amant.

C'fut au Colisé que j'fis sa connaissance.
Qu'il était beau dessous son fourniment!
Quel air vainqueur! quelle noble prestance
En embouchant son aimable instrument!
Toi qui connais les houzards de la garde,
Connais-tu pas l'trombone du régiment?
Quel air aimable quand il vous regarde!
Eh bien, ma chère, il était mon amant.

Le premier jour qu'il me vit en personne,
J'crus qu'il allait tomber en pâmoison;
Il soupirait plus fort que son trombone;
Moi, de pitié, j'en avais le frisson.
Toi qui connais les houzards de la garde,
Connais-tu pas l'trombone du régiment?
Quel air aimable quand il vous regarde!
Eh bien, ma chère, il était mon amant.

Tu peux m'en croire, ô ma chère Julie,
C'était vraiment un amour de garçon;
Pour l'obliger j'aurais donné ma vie,
J'aurais vendu jusqu'au dernier jupon.
Toi qui connais les houzards de la garde,
Connais-tu pas l'trombone du régiment?
Quel air aimable quand il vous regarde!
Eh bien, ma chère, il était mon amant.

Il est parti; j'attends de ses nouvelles
De Lille en Flandre oùs qu'il tient garnison;
Ah! que du moins il me reste fidèle,
Ou j'suis dans l'cas de m'détruire au charbon.
Toi qui connais les houzards de la garde,
Connais-tu pas l'trombone du régiment?
Quel air aimable quand il vous regarde!
Eh bien, ma chère, il était mon amant.

ANONYME.

L'ANGLETERRE.

Air du temps.

Si, pour descendre en Angleterre,
Faisant un miracle nouveau,
Dieu, comme au beau jour de la terre,
En vin pouvait transformer l'eau;

Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
Redouteraient un grand échec;
Car bientôt, à force de boire,
Chez eux on irait à pied sec.

BRAZIER.

Extrait de la magnifique édition des *Chants et chansons populaires de la France.* 3 volumes grand in-8°. Vignettes en taille-douce et notices. Prix : 32 fr. LÉCRIVAIN et TOUBON, rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

VUE DE RHODEZ ET DE SES HABITANS DAGUERREOTIPEE LE JOUR QUE L'AFFREUSE NOUVELLE SE REPANDIT DANS LA VILLE

VÉRITABLE COMPLAINTE SUR LA MORT DE FUALDÈS.

Écoutez, peuples de France,
Du royaume de Chili,
Peuples de Russie aussi,
Du cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très-conséquent.

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rhodez,
Tu vis de sanglants forfaits
A quatre pas de l'Ambergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très-honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malédiction
De cette ville indignée ;
Car de Rhodez les habitants
Ont presque tous des sentiments.

1 BASTIDE. 2 JAUSION. 3 la BANCAL. 4 COLLARD. 5 BASH. 6 BOUSQUER. 7 MISSONNIER (limbrelle)
8 COCHON de la BANCAL. 9 BAOUET idem. 10 CHAPEAU inconnu. 11 CANNE idem.

Bastide le gigantesse,
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse,
Et Jausion l'insidieux
Sanguinaire, avaricieux.

Ils méditent la ruine
D'un magistrat très-prudent,
Leur ami, leur confident ;
Mais ne pensant pas le crime
Il ne se méfiait pas
Qu'on complotait son trépas.

Hélas ! par un sort étrange,
Pouvant vivre honnêtement,
Ayant femmes et enfants,
Jausion, l'agent de change,
Pour acquitter ses effets,
Résolut ce grand forfait.

Bastide le formidable,
Le dix-neuf mars, à Rhodez,
Chez le vieillard Fualdès
Entre avec un air aimable,
Dit. « Je dois à mon ami,
» Je fais son compte aujourd'hui. »

Ces deux beaux-frères perfides
Prennent des associés;
Bach et le porteur Bousquier,
Et Missonnier l'imbécile,
Et Colard est pour certain
Un ancien soldat du train.

Dedans la maison Bancale,
Lieu de prostitution,
Les bandits de l'Aveyron
Vont faire leur bacchanale;
Car pour un crime odieux,
Rien n'est tel qu'un mauvais lieu.

Alors le couple farouche
Saisit Fualdès au Terral;
Avec un mouchoir fatal
On lui tamponne la bouche;
On remplit son nez de son
Pour intercepter le son.

Dans cet infâme repaire
Ils le poussent malgré lui,
Lui déchirant son habit,
Jetant son chapeau par terre
Et des vielleurs insolents
Assourdissent les passants.

Sur la table de cuisine
Ils l'étendent aussitôt;
Jausion prend son couteau
Pour égorger la victime;
Mais Fualdès, d'un coup de temps,
S'y soustrait adroitement.

Sitôt l'Hercule Bastide
Le relève à bras tendu;
De Jausion éperdu
Prenant le fer homicide:
Est-ce là comme on s'y prend?
Va, tu n'es qu'un innocent.

Puisque sans raison plausible,
Vous me tuez, mes amis,
De mourir en étourdi,
Cela ne m'est pas possible.
Ah! laissez-moi dans ce lieu,
Faire ma paix avec Dieu

Ce géant épouvantable
Lui répond grossièrement:
Tu pourras dans un instant
Faire paix avec le diable,
Ensuite d'un large coup,
Il lui traverse le cou.

Voilà le sang qui s'épanche;
Mais la Bancale, aux aguets,
Le reçoit dans un baquet,
Disant: En place d'eau blanche,
Y mettant un peu de son,
Ça sera pour mon cochon.

Fualdès meurt, et Jausion fouille,
Prenant le passe-partout,
Dit: Bastide, *ramasse tout.*
Il empoigne la grenouille,
Bague, clef, argent comptant,
Montant bien à dix-sept francs.

Alors chacun à la hâte,
Colard, Benoît, Missonnier,
Et Bach, le contrebandier,
Mettant la main à la pâte,
Le malheureux maltraité
Se trouve être empaqueté.

Certain bruit frappe l'ouïe
De Bastide furieux,
Un homme s'offre à ses yeux,
Qui dit: Sauvez-moi la vie,
Car, sous ce déguisement,
Je suis Clarisse Enjalran.

Lors, d'une main téméraire,
Ce monstre licencieux,
Veut s'assurer de son mieux
A quel homme il a affaire,
Et trouvant le fait constant,
Teint son pantalon de sang.

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau,
Jausion lui dit: Nigaud,
Quelle action ridicule!
Un cadavre est onéreux,
Que feras-tu donc de deux?

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant;
On lui fait prêter serment.
Sitôt qu'elle est engagée,
Jausion, officieux,
La fait sortir de ces lieux.

Quand ils sont dedans la rue,
Jausion lui dit d'un air fier:
Par le poison ou le fer,
Si tu causes t'es perdue.
Manson rend du fond du cœur
Grâce à son tendre sauveur.

Bousquier dit avec franchise,
En contemplant cette horreur:
Je ne serai pas porteur
De pareille marchandise.
Comment, mon cher ami Bach,
Est-ce donc là ton tabac?

Mais Bousquier faisant la mine
De sortir de ce logis,
Bastide prend son fusil,
L'applique sur la poitrine
De Bousquier, disant: Butor,
Si tu bouges, tu es mort.

Bastide, ivre de carnage,
Donne l'ordre du départ.
En avant! voilà qu'il part,
Jausion doit fermer la marche,
Et les autres du brancard
Saisissent chacun un quart.

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortége sanglant;
Colard et Bancal devant,
Bousquier, Bach portaient derrière;
Missonnier, ne portant rien,
S'en va la canne à la main.

En allant à la rivière,
Jausion tombe d'effroi.
Bastide lui dit: Eh quoi!
Que crains-tu? Le cher beau-frère
Lui répond: Je n'ai pas peur,
Mais tremblait comme un voleur.

Enfin l'on arrive au terme.
Le corps, désempaqueté,
Dans l'Aveyron est jeté.
Bastide alors, d'un air ferme,
S'éloigne avec Jausion:
Chacun tourne les talons.

Par les lois de la physique,
Le corps du pauvre innocent,
Se trouvant privé de sang,
Par un miracle authentique,
Surnage, aux regards surpris,
Pour la gloire de Thémis.

L'on s'enquiert et l'on s'informe,
Les assises d'Aveyron
Prennent condamnation
Par un arrêt bien en forme,
Qui, pour quelque omission,
A subi cassation.

En vertu d'une ordonnance
La cour d'assises d'Albi,
De ce forfait inouï
En doit prendre connaissance;
Les fers aux mains et aux pieds,
Ces monstres sont transférés.

Le chef de gendarmerie
Et le maire de Rhodez
Ont inventé, tout exprès,
Une cage bien garnie,
Qui les expose aux regards,
Comme tigres et léopards.

COMPLAINTE DE FUALDÈS.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

CHANT.

E - cou - tez, peu - ple de France, Du ro - yau - me

PIANO.

de Chi - li; Peuple de Russie aus - si, Du cap de Bonne Es - pé-

- ran-ce; Le mé - morable ac - ci - dent D'un cri - me très con - sé - quent.

La procédure commence;
Bastide le rodomont
Au témoin qui le confond
Parle avec impertinence,
Quoique entouré de recors,
Il fait le drôle de corps.

Tous adoptent le système
De la dénégation;
Mais cette œuvre du démon
Se renverse d'elle-même;
Et leurs contradictions
Servent d'explications.

Pressés par leur conscience,
Bach et la Bancal, tous deux
Font des aveux précieux;
Malgré cette circonstance,
Les beaux-frères accusés
N'en sont pas déconcertés.

Qui vous a sauvé, Clarisse?
Dit l'aimable président;
Il vous faut, en ce moment,
Le nommer à la justice :
Est-ce Veynac ou Jausion?
Je ne dis ni oui ni non.

Clarisse voit l'air farouche
Que sur elle on a porté:
Non, l'*auguste vérité*
Ne peut sortir de ma bouche...
Je ne fus point chez Bancal...
Mais quoi! je me trouve mal...

On prodigue l'eau des Carmes :
Clarisse aussitôt revient;
A Bastide, qui soutient
Ne connaître cette dame,
Elle dit : Monstre enragé,
Tu as voulu m'égorger.

Si l'on en croit l'éloquence
De chacun des avocats,
De tous ces vils scélérats
Manifeste est l'innocence;
Mais malgré tous leurs rébus,
Ce sont des propos perdus.

De Clarisse l'innocence
Paraît alors dans son jour;
Elle prononce un discours
Qui commande le silence,
Et n'aurait pas plus d'éclat
Quand ce serait son état.

« Dans cet asile du crime,
» Imprudente et voilà tout,
» Pleurs, débats, *j'entendis tout*,
» Dèrniers cris de la victime :
» Me trouvant là par hasard,
» Et pour un moment d'écart. »

A la fin tout débat cesse
Par la condamnation
De Bastide et de Jausion;
Colard, Bach et la tigresse,
Par un légitime sort,
Subissent l'arrêt de mort.

De la clémence royale,
Pour ses révélations,
Bach est l'objet. Pour raisons
On conserve la Bancale;
Jausion, Bastide et Colard
Doivent périr sans retard.

A trois heures et demie,
Le troisième jour de juin,
Cette bande d'assassins
De la prison est sortie;
Pour subir leur châtiment,
Aux termes du jugement.

Bastide vêtu de même,
Et Colard comme aux débats;
Jausion ne l'était pas,
A sa famille qu'il aime
Envoie une paire de bas
En signe de son trépas.

Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs,
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence,
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

(Dernières paroles de Jausion à sa femme.)

Épouse sensible et chère,
Qui, par mon ordre inhumain,
M'as si bien prêté la main
Pour forcer le secrétaire,
Élève nos chers enfants
Dans tes nobles sentiments.

Lorsque nous donnons une complainte fabriquée à plaisir, nous croyons devoir en donner une faite de bonne foi par un chansonnier populaire qui, malheureusement, a gardé l'anonyme. Elle est du mois de février 1819, et relative à l'assassinat de deux femmes par le nommé Foulard. On peut remarquer le singulier effet des rimes masculines et féminines transposées dans le dernier couplet.

AIR *de la Soirée orageuse.*

Cœurs sensibles et vertueux,
Frémissez au nom d'un barbare.
Au tigre le plus furieux
Avec raison l'on me compare.
Les femmes VIGNOT, CHAMPOUDRY,
De ma fureur furent victimes.
On crie au voleur! Je suis pris.
Un enfant découvre mon crime.

Devant le maire de Châtillon,
Je suis interrogé de suite.
Je prends la dénégation,
Pour éviter toute poursuite.
J'ai rêvé, dit-il, cette nuit.
Je me suis livré à la sourdine,
Et je prends mon sabre, et je dis :
Je tue tout dans la cassine.

Mais quel noir démon m'inspira?
Quel serpent me souffla sa rage?
Dans mon cœur d'avance il entra,
Et mon crime fut son ouvrage.
Oui, le frein du libertinage
Nous conduit à l'échafaud.
Jeunesse, soyez toujours sage,
Les méchants n'ont point de repos.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANT DU BARDE.

Femme sensible, entends-tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux?
Ils font redire à l'écho du rivage :
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.

FEMME SENSIBLE.

MUSIQUE DE MÉHUL.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andante poco allegretto. Un BARDE.

CHANT.

PIANO ou HARPE.

PP

Fem - me sensible entends-tu le ra - ma - ge De ces oi-seaux qui cé - lè - brent leurs feux ?

Ils font re-dire à l'é-cho du ri - va - ge : Le printemps fuit hâ-ons - nous d'être heu - reux. Le printemps fuit, hâtons-nous d'être heureux.

rall.

f

Fin

Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux zéphyre
Va caressant de son souffle amoureux?
En se fanant, elles semblent te dire :
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.

Moment charmant d'amour et de tendresse,
Comme un éclair vous fuyez à nos yeux;
Et tous les jours perdus dans la tristesse
Nous sont comptés comme des jours heureux.

HOFFMANN.

ADÈLE.

AIR : *Femme sensible, entends-tu le ramage?*

La connaissez, ma gente pastourelle;
D'un doux regard elle a su me charmer.
Savez le prix des doux regards d'Adèle;
Évitez-les, vous qui craignez d'aimer...

La gaieté brille en son joli sourire;
L'Amour pétrit son minois enchanteur;
La volupté sur ses lèvres respire;
Sa bouche appelle et promet le bonheur.

Qui croit jouir, dit-on, rêve et sommeille.
Rêver toujours, voilà mon seul désir.
Rêvant si bien, malheur à qui s'éveille!
Heureux qui dort bercé par le plaisir!

Raison se perd près d'Adèle jolie,
Tendre délire est toujours de saison;
Mais je préfère Adèle et sa folie
Au triste honneur de garder ma raison.

Et si son cœur devenait infidèle,
Dans mon chagrin je bénirais l'Amour :
Fut trop heureux qui fut aimé d'Adèle,
Quand son bonheur n'aurait duré qu'un jour.

M.-J. CHÉNIER.

LA BERGÈRE CONSTANTE.

Même air.

Tristes regrets, sortez de ma pensée,
Tout me l'apprend, j'ai perdu mon ami.
Colin m'aimait, Colin m'a délaissée;
Raison me dit de l'oublier aussi.
Raison, je cède à ta voix courroucée...
Mais qui jamais me plaira comme lui?

Tous nos bergers, empressés à me plaire,
S'offrent sans cesse à calmer mon ennui;
Je puis ravir Lycidas à Glycère,
Le beau Cléon pour moi s'est attendri :
Contre un ingrat tout aigrit ma colère,
Mais qui jamais me plaira comme lui?

Le grave Orgon, l'oracle du village,
De mes parents a mendié l'appui :
Le fier Hylas, si riche et si volage,
Semble pour moi se fixer aujourd'hui;
L'ingrat Colin n'est ni riche, ni sage,
Mais qui jamais me plaira comme lui?

Parmi les pleurs, l'espoir et les alarmes,
Mon faible cœur, lassé d'avoir langui,
Pour le combattre essaya d'autres armes,
Dont en secret ce cœur même a rougi;
Du changement j'ai consulté les charmes,
Mais nul jamais ne m'a plu comme lui.

LAPLACE.

REGRETS DE L'ABSENCE.

Même air.

Toi que l'amour a fixé sur ces rives,
Pour le bonheur du plus fidèle amant,
Dis-moi pourquoi les heures fugitives,
Loin de tes yeux, coulent si lentement.

Si je ne puis te parler et t'entendre,
Rempli du moins de ton doux souvenir,
Au sein des bois, mon luth fidèle et tendre
De tes beautés saura m'entretenir.

A ces vallons, à ce roc solitaire,
Aux déités qui peuplent ces coteaux,
De mon amour je dirai le mystère,
Et j'apprendrai ton nom à ces échos.

Mais viens plutôt, ah! viens dans ces lieux sombres
Payer mon cœur du plus juste retour.
Ce doux zéphyr, ce silence, ces ombres,
Ces verts gazons, tout parle ici d'amour.

M. C***.

PÉTRARQUE.

Du rivage de Vaucluse,
L'amant de Laure en ces mots,
En s'éloignant de sa muse,
Fit retentir les échos :
O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher qu'attendrit ma lyre,
Redis encor mes accents.

En répondant à mes plaintes,
Échos, vous avez appris,
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris;
N'oubliez pas ce langage,
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés;
Dites-lui que de mes larmes
Toujours mes yeux sont trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon souvenir ne sera
Qu'un miroir pur et fidèle
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil;
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse écouter
Les sons que sa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les Grâces
Viendraient pour me consoler,
Que les Amours sur mes traces
Sans cesse auraient beau voler;
A leur troupe enchanteresse
Je dirais, dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout, loin d'elle
Rien ne flatte mes désirs :
Je me croirais infidèle
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'espoir;
Puisse la Parque apaisée,
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Élysée
Les ombrages de ce bord.

MARMONTEL.

HENRI PLON, — LÉCRIVAIN ET TOUBON, ÉDITEURS.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

VIVE HENRI QUATRE.

Vive Henri quatre,
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

Chantons l'antienne
Qu'on chant'ra dans mille ans,
Que Dieu maintienne
En paix ses descendants,
Jusqu'à ce qu'on prenne
La lune avec les dents.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin,
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l' ligueux plus humain
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

VIVE HENRI QUATRE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,
PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegretto.

CHANT.

Vive Hen-ri qua-tre, Vi-ve ce roi vail-

PIANO.

F

-- lant, Vive Hen-ri qua-tre, Vi-ve ce roi vail-

— — lant! Ce diable à qua-tre A le tri-ple ta-

P

-lent De boire et de bat-tre, Et d'être un vert-ga-lant!

Fin.

LE BON HENRI.

Air connu.

Vive le roi ! vive Henri Quatre !
Vive le brave Béarnais,
Qui sut aimer, boire et combattre,
Et rendre heureux tous ses sujets ;
Ce cri d'abord par l'espérance
Se répétait de bonne foi,
Et plus tard la reconnaissance ;
Criait : Vive le roi !

Toujours galant près d'une belle,
Le bon Henri la captivait ;
Amant heureux de Gabrielle,
De tout son cœur il l'adorait.
En secret il savait aux femmes
Inspirer le plus doux émoi :
Voilà pourquoi toutes les dames
Criaient : Vive le roi !

Du raisin le jus salutaire
Pour lui n'était pas sans attrait ;
On sait même qu'au fond du verre
Il trouva plus d'un bon couplet.
Aussi tous les fils de Grégoire,
Tous les lurons de bon aloi,
En chantant leur chanson à boire,
Criaient : Vive le roi !

Avec honneur, talents et gloire,
Ce diable à quatre se battait :
Il commandait à la victoire,
Et la victoire le suivait.
Ce bon roi, l'orgueil de la France,
Aux ennemis faisait la loi,
Et ses soldats, pleins de vaillance,
Criaient : Vive le roi !

Il fit une pénible absence,
Et, dans leur douleur, les Français
Redemandaient avec instance
Le bon Henri Quatre et la paix.
On revit enfin sa bannière,
Dès lors plus de maux, plus d'effroi,
Et chacun retrouvant un père,
Criait : Vive le roi !

Belle aîné.

LE PRINCE EN GOGUETTE.

Air *de Noël : Les pastoureaux ont des chapels.*

Çà, petit page, verse à moi !
D'eau tant seulement sois avare.
Sais-tu point que devient le roi,
Le roi de France et de Navarre ?
Ventre-saint-gris ! ce n'est point moi !
Je tiens un royaume plus digne,
Et vais régnant dessus la vigne.
Voici que je bois
De mon vieil arbois !
Chantons, Messieurs, à perdre haleine :
Hosanna, Bacchus et Silène !

Çà, petit page, verse à moi !
Le vin soit ma chère maîtresse !
Sa senteur me jette en émoi,
Et sa couleur n'est pas traîtresse.
Mais prenez-y part avec moi :
Toute maîtresse est infidèle,
Et point ne suis jaloux d'icelle.
Voici que je bois, etc.

Çà, petit page, verse à moi !
Je me recorde que naguère
Gabrielle a faussé sa foi
Et fit à mes amours la guerre.
Las ! il vous faut boire avec moi,
Et foin des mauvaises pensées !
A l'oubli des noises passées !
Voici que je bois, etc.

Çà, petit page, verse à moi !
Si le sceptre est chose pesante,
Mon verre, plus léger de soi,
Jamais vide ne se présente.
Ce vin n'est chrétien comme moi :
Néanmoins pas un ne blasphème,
Pour ce qu'il n'eut onc le baptême.
Voici que je bois, etc.

Çà, petit page, verse à moi !
Fais qu'à pleins godets je m'abreuve !
La mort m'est de petit effroi,
Si la fausse à table me treuve.
Adonc un long temps après moi,
Au fleuve Léthé, ce me semble,
Je vous convie à boire ensemble.
Voici que je bois
De mon vieil arbois !
Chantons, Messieurs, à perdre haleine :
Hosanna, Bacchus et Silène.

Henri Quatre.

LA CHANSON DU BON HENRI.

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Amis, chantons aujourd'hui
En sujet fidèle,
La chanson du bon Henri ;
C'était, je crois, celle-ci :
Vive Gabrielle, ô gué !
Vive Gabrielle !

Un bon roi, c'est là mon saint,
C'est là mon modèle :
Comme lui soyons humain,
Et chantons ce doux refrain :
J'aime Gabrielle, ô gué !
J'aime Gabrielle !

Que la valeur de Henri
Soit notre modèle.
Moi, j'imiterai de lui
Ce refrain doux et joli :
Vive Gabrielle, ô gué !
Vive Gabrielle !

Sous la Victoire il marcha
Couvert de son aile ;
L'Amour qui l'en arracha,
Sous la sienne le plaça
Près de Gabrielle, ô gué !
Près de Gabrielle !

Le trône plein de soucis,
N'est qu'une escabelle ;
Le trône du bon Henri
Était un gazon fleuri
Près de Gabrielle, ô gué !
Près de Gabrielle !

Il ne faudra point ici
D'effort de cervelle
Pour voir que je brigue aussi
Le trône du roi Henri
Près de Gabrielle, ô gué !
Près de Gabrielle.

Anonyme.

CHANSON TIRÉE D'UN MANUSCRIT

AYANT APPARTENU AU DUC DE BUCKINGHAM.

Ores que l'ai sous ma loy,
Plus je regne aymant que roy.
C'est fortune qui guerdonne
De sceptre, empire ou couronne :
Mais le cueur d'elle est le trone
Où veut s'asseoir mon amour.
Adieu, visages de cour :
Pour cueurs faux, sont les faux biens,
En elle sont tous les miens.
Ores que l'ai sous ma loy,
Plus je regne aymant que roy.

François Ier.

Tiengne soi d'amer qui pourra
Plus ne m'en pourraije tenir :
Amoureux me fault devenir.
Je ne sçay qui m'en avendra,
Combien que j'ai oy de pieça,
Qu'en amours fault maints maux souffrir.
Tiengne soi d'amer qui pourra
Plus ne m'en pourraije tenir
Mon cueur devant hier accointa,
Beauté qui tant la scet cherir
Que d'elle ne peut departir,
C'est fait, il est sien et sera.

Tiengne soi d'amer qui pourra
Plus ne m'en pourraije tenir.

Charles duc d'Orléans,
père de Louis XII.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

6 fr. PAR AN.
CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

PLAISIR D'AMOUR.

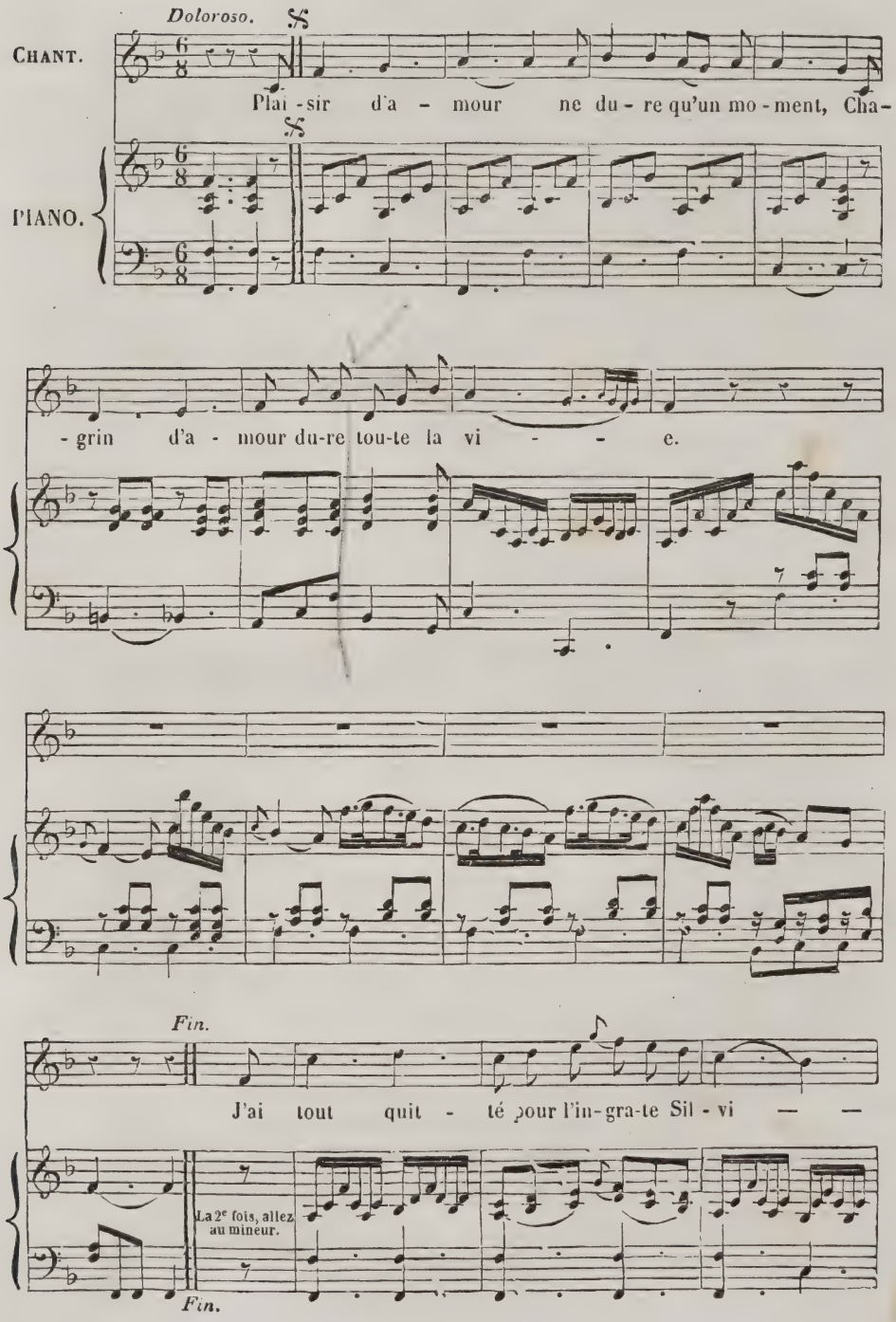
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie :
Elle me fuit, et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.

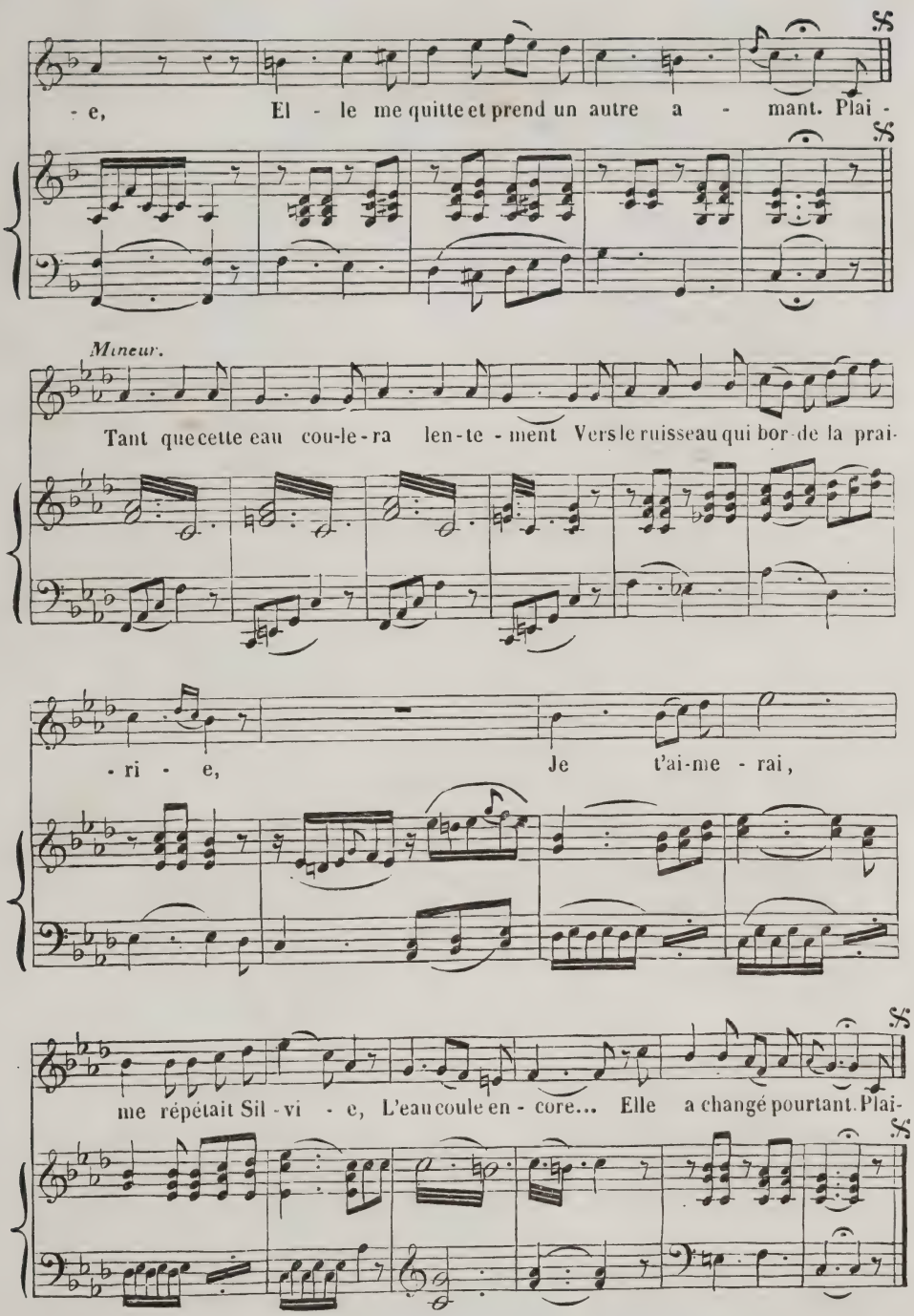
PLAISIR D'AMOUR NE DURE QU'UN MOMENT.

MUSIQUE DE MARTINI.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie :
L'eau coule encore, elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.

FLORIAN.

LA FUITE INUTILE.

L'autre jour j'aperçus Lisette,
Triste et déjà loin du hameau,
Avec panetière et houlette,
Mais sans son chien et son troupeau.
Je lui dis : Où vas-tu, la belle,
Avec l'air de te désoler?
Je fuis l'Amour, me répond-elle,
Et si loin qu'il n'y puisse aller.

Ton erreur, lui dis-je, est extrême.
Un vain dépit te fait la loi.
Ton cœur te suit: si ton cœur aime,
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos pastourelles.
Si tu n'as pas d'autre secours,
Le dieu que tu fuis a des ailes:
Il te rattraperait toujours.

DORAT.

LE RUISSEAU.

L'amour charmait ma vie :
L'amour fait mon malheur.
Je plaisais à Sylvie,
Et j'ai perdu son cœur.
Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

Voyez cette eau si belle,
Couler sous ce berceau :
Autrefois l'infidèle
Venait à ce ruisseau.
Félicité, etc.

C'était dans ce lieu sombre,
Le soir des jours d'été,
Qu'Amour allait dans l'ombre
Attendre la Beauté.
Félicité, etc.

Ses pas dans le bocage,
Quand le vent se taisait,
Agitaient le feuillage,
Et mon cœur palpitait.
Félicité, etc.

Quelle douce harmonie
Forment les flots légers,
La voix de ma Sylvie
Et le bruit des baisers!
Félicité, etc.

Vers ce lieu que j'adore
Portant toujours mes pas,
J'y viens l'attendre encore,
Mais elle n'y vient pas.
Félicité, etc.

Ruisseau, si dans ta course
Tu peux la rencontrer,
Dis que près de ta source
Tu m'as vu la pleurer.
Félicité, etc.

DE LA HARPE.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

FANFAN LA TULIPE.

Paroles d'Émile Debraux.

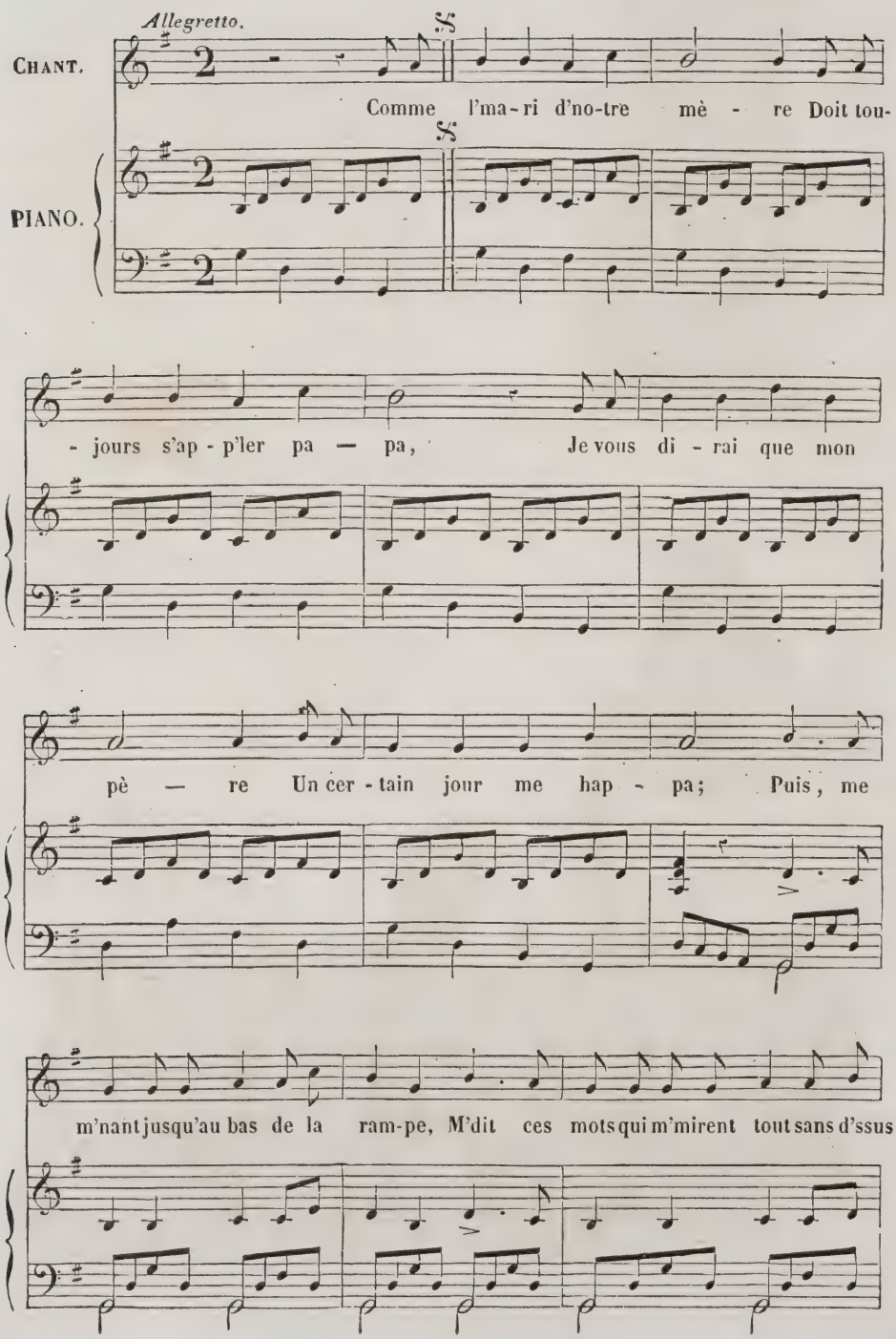
Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa,
Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sens d'ssus d'ssous:
J'te dirai, ma foi,
Qui gnia plus pour toi
Rien chez nous,
V'là cinq sous
Et décampe!
En avant,
Fanfan la Tulipe,
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant!

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange,
Mais l'lend'main
Je mourais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa,
Qui me proposa...
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange!
En avant, etc.

FANFAN LA TULIPE

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



d'ssous: J'te di - rai, ma foi, Qui gnia plus pour toi Rien chez nous, V'là cinq

F *crescendo.*

sous Et dé - cam - pe. En a - vant, Fan - fan la Tu -

F

- li - pe, Oui, mill' noms d'un' pipe, En a - vant!

8va

Ped. FF

2e COUPLET.

Puisqu'il

loco.

Fin.

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettai mes foyers!
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers:
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu! me dis-je alors tout bas.
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles!
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu :
Quoi! mill' ventrebleu!
Devant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore!
En avant, etc.

Vingt ans soldat vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ d'bataille
J'nai jamais connu d'enn'mis.
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours
Voler à leur secours.
P't-êtr' c'que je fais pour eux,
Les malheureux
L' f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère!
En avant, etc.

A plus d'un' gentill' friponne
Mainte fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne,
C'est vraiment l'chemin l'plus court;
Et j'disais quand un' fille un peu fière
Sur l'honneur se mettait à dada :
N'tremblons pas pour ça!
Ces vertus-là,
Tôt ou tard,
Finiss'nt par
S'laisser faire!
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d' la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parents doit toujours être l'appui.
Si j'n'avais eu qu'lui,
J's'rais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin,
C'est mon père!
En avant, etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille;
Si le roi m'app'lait dans les combats,
De nos jeun's soldats
Guidant les pas,
J'm'écrîrais :
J'suis Français,
Qui touch' mouille!
En avant,
Fanfan la Tulipe,
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant!

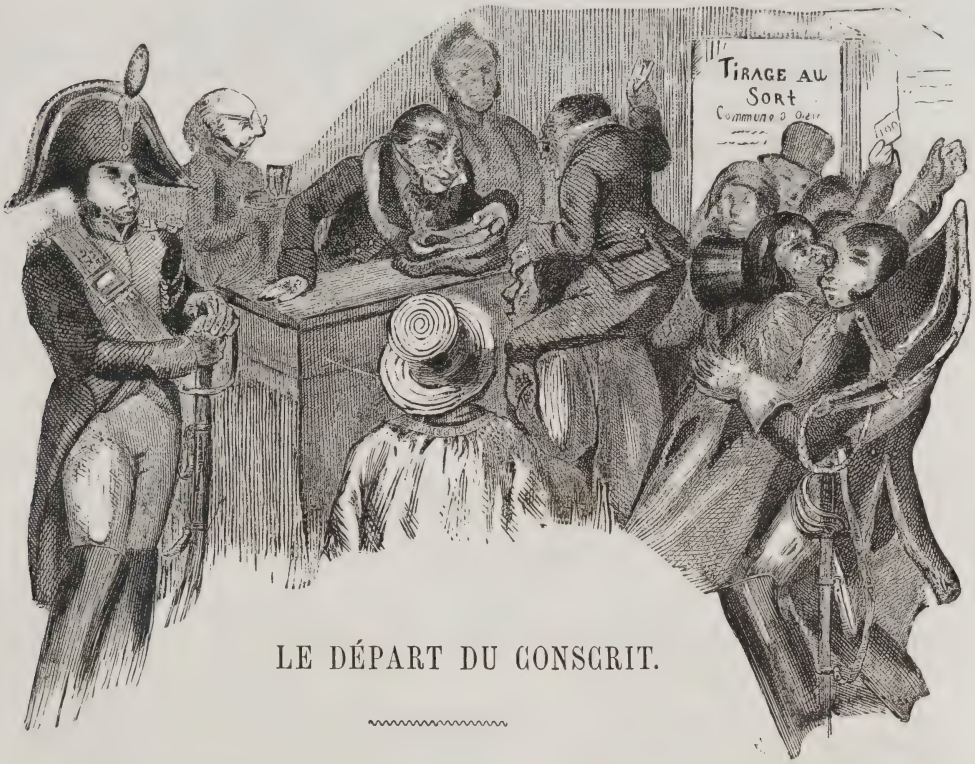
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, a Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE DÉPART DU CONSCRIT.

Je suis t'un pauvre conscrit
De l'an mille huit cent dit; (*bis.*)
Faut quitter le Languedo,
Le Languedo, le Languedo,
Oh!
Faut quitter le Languedo
Avec le sac sur le dos.

L'maire, et aussi le préfet,
N'en sont deux jolis cadets; (*bis.*)
Ils nous font tiré z'au sort,
Tiré z'au sort, tiré z'au sort,
Ort;
Ils nous font tiré z'au sort
Pour nous conduir' z'à la mort:

Adieu donc, mes chers parents,
N'oubliés pas votre enfant; (*bis.*)
Crivés li de temps en temps,
De temps en temps, de temps en temps,
En :
Crivés li de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.

Adieu donc, chères beautés,
Dont nos cœurs son' z'enchantés; (*bis.*)
Ne pleurés point not' départ,
Not' départ, not' départ,
Art;
Ne pleurés point not' départ,
Nous reviendrons tô' z'ou tard.

Adieu donc, mon tendre cœur,
Vous consolerés ma sœur; (*bis.*)
Vous y dirés que Fanfan,
Que Fanfan, que Fanfan,
An :
Vous y dirés que Fanfan
Il est mort z'en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons : (*bis.*)
Ils étiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah!
Ils étiont faiseux de bas,
Et à c't'heure ils sont soldats.

LE CONSCRIT DE CORBEIL.

Même musique.

C'était un conscrit d'Corbeil :
Il n'y avait pas son pareil. (*bis.*)
Avant d'être au régiment,
Au régiment, ent, ent, au régiment,
Avant d'être au régiment
Il avait z'un attach'ment.

S'en va diré à sa maman :
Je pars insensiblement. (*bis.*)
Dit's à ma tant' que son n'veu,
Que son neveu, eu, eu, que son neveu,
Dit's à ma tant' que son n'veu
A éu l'liméro deux.

Si Charlott' vient me d'mander,
Dit's-l'y que j'suis occupé; (*bis.*)
Qu'elle me gard' son cœur, sa foi,
Son cœur, sa foi, a, a, son cœur, sa foi,
Qu'elle me gard' son cœur, sa foi,
Si ça se peut quelquefois.

Dit's à tous mes compagnons
Que le fileur de coton (*bis.*)
Qu'a filé bonnets et bas,
Bonnets et bas, a, a, bonnets et bas,
Qu'a filé bonnets et bas,
D'vant l'enn'mi y n'fil'ra pas.

UN CONSCRIT DE L'AN VIII.

Air *de la Pipe de tabac.*

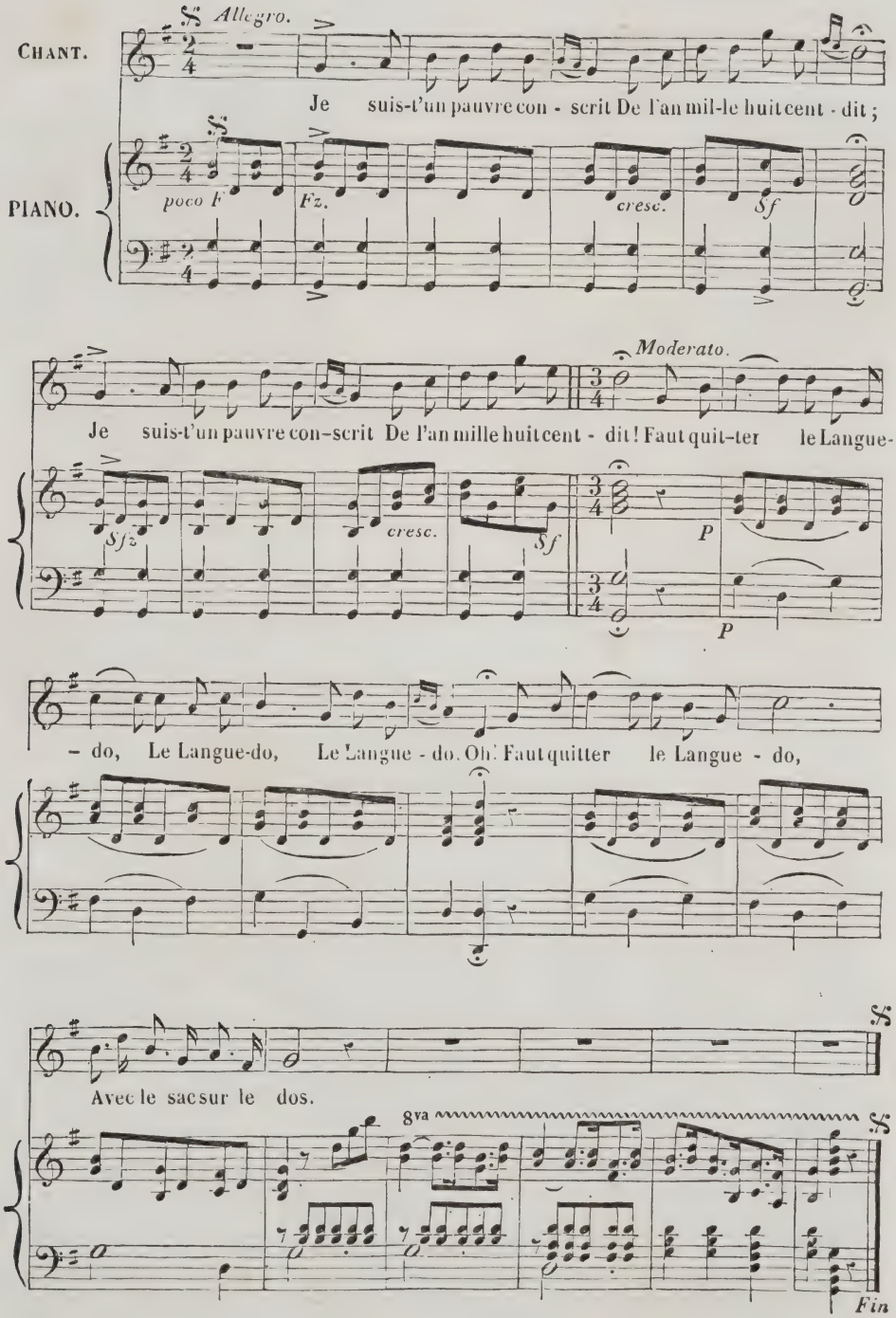
Je ne puis aller à la guerre ;
La myopie est un défaut,
Et du ministre, je l'espère,
J'obtiendrai mon congé bientôt.

J'ai le désir le plus sincère
De concourir à nos succès;
Mais il faudrait, dans une affaire,
Voir les ennemis de trop près!

LE DÉPART DU CONSCRIT

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE



LE SOLDAT.

Air *de Plantade.*

Ah! l'bel état
Qu'l'état d'soldat!
Battre, aimer, fumer et boire,
Voilà toute notre histoire...
Et, corbleu! c't état-là vaut bien
Celui d'tant d'gens qui n'font rien. (*bis.*)

Entrons-nous vainqueurs dans un' ville,
L's'autorités et l's'habitants
Nous vienn'nt d'un' façon fort civile
Ouvrir les port's à deux battants.
C'est tout au plus s'ils sont contents;
Mais c'est tout d'même :
Faut qu'on nous aime,
Rataplan;
Ou bien qu'on en fasse semblant.
Et puis, quand vient le clair de lune,
Chaqu' soldat choisit sa chacune,
En qualité de conquérant;
Et prend, rataplan,
Et prend, rataplan,
Le chemin du régiment.
Ah! l'bel état, etc.

Au bout d'queuqu' temps, lorsqu'on maraude,
Nous sommes las de fair' l'amour,
On va, l'sabre à la main, en fraude,
Fair' la chasse à la basse-cour :
Il faut qu'chaqu' victime ait son tour;
Poul's innocentes,
Intéressantes!
Sans retour,
Hélas! v'là vot' dernier jour :
Cot, cot, cot, cot, en sentinelle,
Cot, cot, cot, cot, on les appelle;
Ell's pass'nt la tête en caquetant,
Et v'lan, en avant,
Et v'lan, en avant,
A la broche du régiment.
Ah! l'bel état, etc.

Mais c'est quand nous quittons la ville
Qu'il faut voir l'effet des adieux...
Et toutes les femm's à la file
Se lamenter à qui mieux mieux.
C'est un' rivière que leurs yeux :
« R'viens donc bien vite...
— Oui-da, ma p'tite. »
Le plus souvent!
J'ai soupé pour le sentiment.
Et puis, à not' retour en France,
Chaqu' village, en goguette et danse,
Nous r'çoit cœur et tambour battant,
Et plan, rataplan,
Et plan, rataplan,
En l'honneur du régiment.

Ah! l'bel état, etc.
Qu'l'état d'soldat!
Battre, aimer, fumer et boire,
Voilà toute notre histoire...
Et, corbleu! c't état-là vaut bien
Celui d'tant d'gens qui n'font rien. (*bis.*)

Désaugiers.

LE TOURLOUROU.

Qui dans un régiment
A le plus d'agrément,
Et sans avoir un sou
S'amuse comme un fou? (*bis.*)
C'est le tourlourou, (*ter.*)
C'est le tourloutoutou,
C'est le tourlourou. (*bis.*)

Qui sait d'un jeune objet
Triompher en secret,
Sans lui donner un sou
Ni d'meubl's en acajou? (*bis.*)
C'est le tourlourou, (*ter.*)
C'est le tourloutoutou,
C'est le tourlourou. (*bis.*)

Qui voyageant enfin
En guêtre, en escarpin,
S'en revient du Pérou
Sans avoir un bambou? (*bis.*)
C'est le tourlourou, (*ter.*)
C'est le tourloutoutou,
C'est le tourlourou. (*bis.*)

Anonyme.

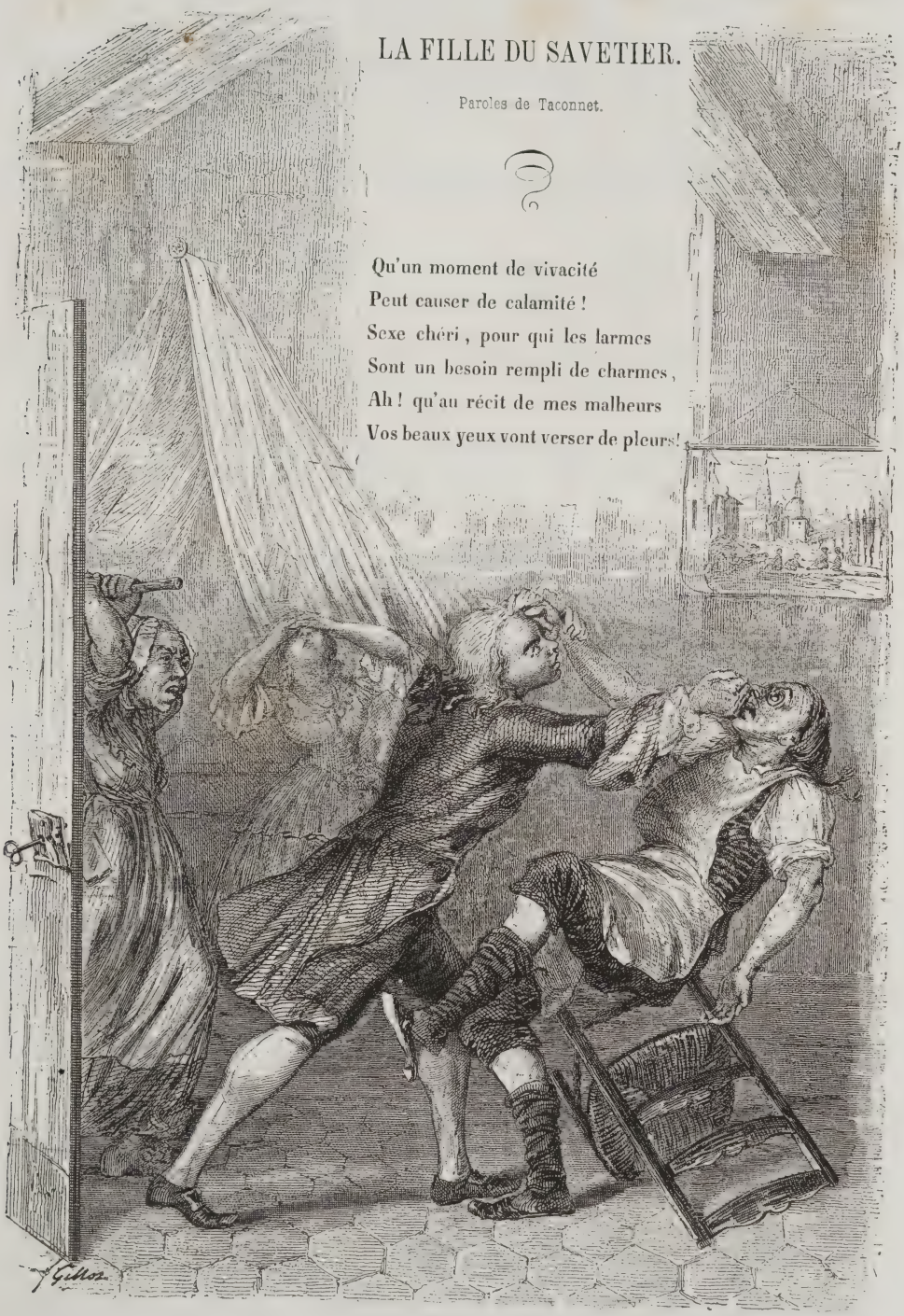
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LA FILLE DU SAVETIER.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET.

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andantino.

CHANT.

Qu'un moment de vi - vaci - té Peut causer de ca-la - mi-

PIANO.

Dolce.

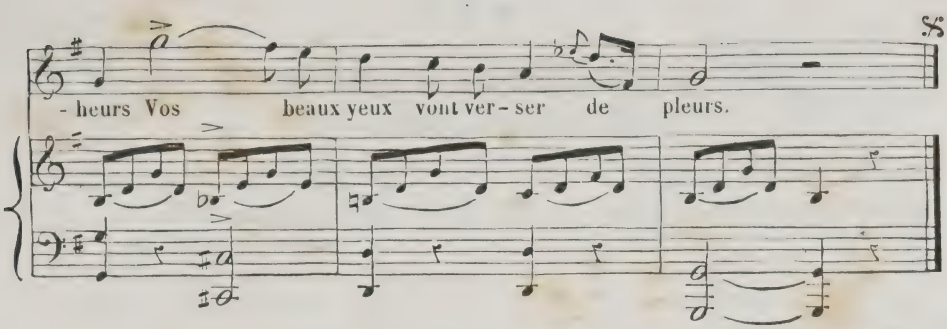
- té! Se-xe ché-ri, pour qui les lar-mes Sont un be-soin rem - pli de

char-mes, Ah! qu'au ré - cit de mes mal - heurs Vos beaux

yeux vont ver-ser de pleurs! Ah! qu'au ré - cit de mes mal -heurs Vos beaux

Dolce.

yeux vont ver - ser de pleurs! Ah! qu'au ré - cit de mes mal -



Mon père était un savetier
Fort estimé dans son métier,
Et ma mère était blanchisseuse ;
Moi, déjà j'étais ravaudeuse,
Gagnant jusqu'à dix sous par jour.
Mais qu'est l'or sans un peu d'amour ?

Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux ;
Soit que j'entre ou bien que je sorte,
Toujours il était sur la porte ;
A chaque heure il suivait mes pas ;
Mais mes parents ne l'aimaient pas.

Un jour, j'étais innocemment
Dans la chambre de mon amant :
Mon père vient, frappe à la porte ;
Grands dieux! que le diable l'emporte!
Hélas! ne pourrons-nous jamais
De nos amours jaser en paix ?

Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux ;
Mon amant, quoique doux et tendre,
Contraint enfin de se défendre,
D'un coup de poing sur le museau
Jette papa sur le carreau.

Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère, avec un gros bâton,
Arrive comme la tempête,
Frappe mon amant sur la tête.
Ah! pour moi quel funeste sort!
Mon amant tombe roide mort.

Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mère en prison ;
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la Salpêtrière...
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité !

CONSEIL AU SEXE.

Air : *Ne vous lassez jamais d'aimer.*

Que faites-vous, jeune beauté ?
Cachez vos charmes à ma vue.
Apprenez que la Vérité
Craint même de paraître nue.

Soyez fidèle à la Vertu ;
Quand la Pudeur quitte une belle,
L'Amour s'envole, il a tout vu ;
Le Vice seul reste auprès d'elle.

Sexe, à nos yeux n'offrez jamais,
Pour votre intérêt et le nôtre,
Que la moitié de vos attraits,
Et laissez-nous désirer l'autre.

Guinet d'Orbeil.

L'APPRENTI SAVETIER.

Air *du Prolétaire* (*de Festeau*).

Manique, ô nature rebelle!
Tu n'es pas plus bottier en vieux
Qu'un talon n'est une semelle;
Faut pas pour ça cligner les yeux.
Tu ne fais que de la savate,
C'est toujours la même chanson;
Prends garde qu'un beau jour j'éclate,
Et que je te casse une patte.
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Est-ce en travaillant de la sorte,
Que j'ai pu devenir portier,
Et conquérir avec ma porte
La clientèle du quartier?
Vois si jamais tu te conformes
A goûter ma moindre leçon,
Voilà des *becquets* tout difformes,
Voyons, est-ce fait dans les formes?
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Courbe tes reins avec souplesse,
Donne à ta bouche un air riant,
Prends ta semelle avec adresse,
Perce-la d'un fer triomphant;
Que tes bras ployés avec grâce
Tirent le fil à l'unisson...
Tu dis être las, à voix basse,
Que cette giffle te délasse.
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Sur mon tendre cœur tu te fies;
Je suis faible, tu le sais bien;
Et sottement tu sacrifies
Un avenir comme le tien.
Cordonnier, concierge, ah! Manique,
Lorsque, plus heureux qu'un poisson,
Tu pouvais avoir ma boutique
Et l'admiration publique,
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Lorsqu'hier encore à ces bottes
Tu ne pus mettre de tirants,
Je t'administrai des calottes,
Et tu crias : Guerre aux tyrans!!!
Puis, sur mon sein, à la sourdine,
Tu lanças ta poix, polisson.
Ah! tout homme bien ne devine
Quel *poids* oppressa ma poitrine.
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Il faut beaucoup d'art et de peine,
Vois-tu, quand on veut parvenir;
C'est un travail de *longue haleine*,
Que d'apprendre à coudre du cuir.
Ah! puisque devant la science
Tu restes froid comme un glaçon,
Va, va, coloquinte en démence,
Croupis, croupis dans l'ignorance:
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Tu pleureras toute ta vie
Des jours follement employés,
Et toi qui chausses ta patrie,
Tu ne seras qu'un va-nu-pieds;
Je te vois traîner, au vieil âge,
Un vieux sabot, un vieux chausson,
Et sur un vieil échafaudage,
Barbouiller un vieux replâtrage :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Ingrat, puisque tu me suggères
Tracas et chagrins par milliers,
Je vais dans les cours étrangères
Raccommoder de vieux souliers.
Je vais mettre au delà des mondes,
Des bouts de plus d'une façon,
Et chausser de mes mains fécondes
Les cuisinières des deux mondes.
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

MOINAUX.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

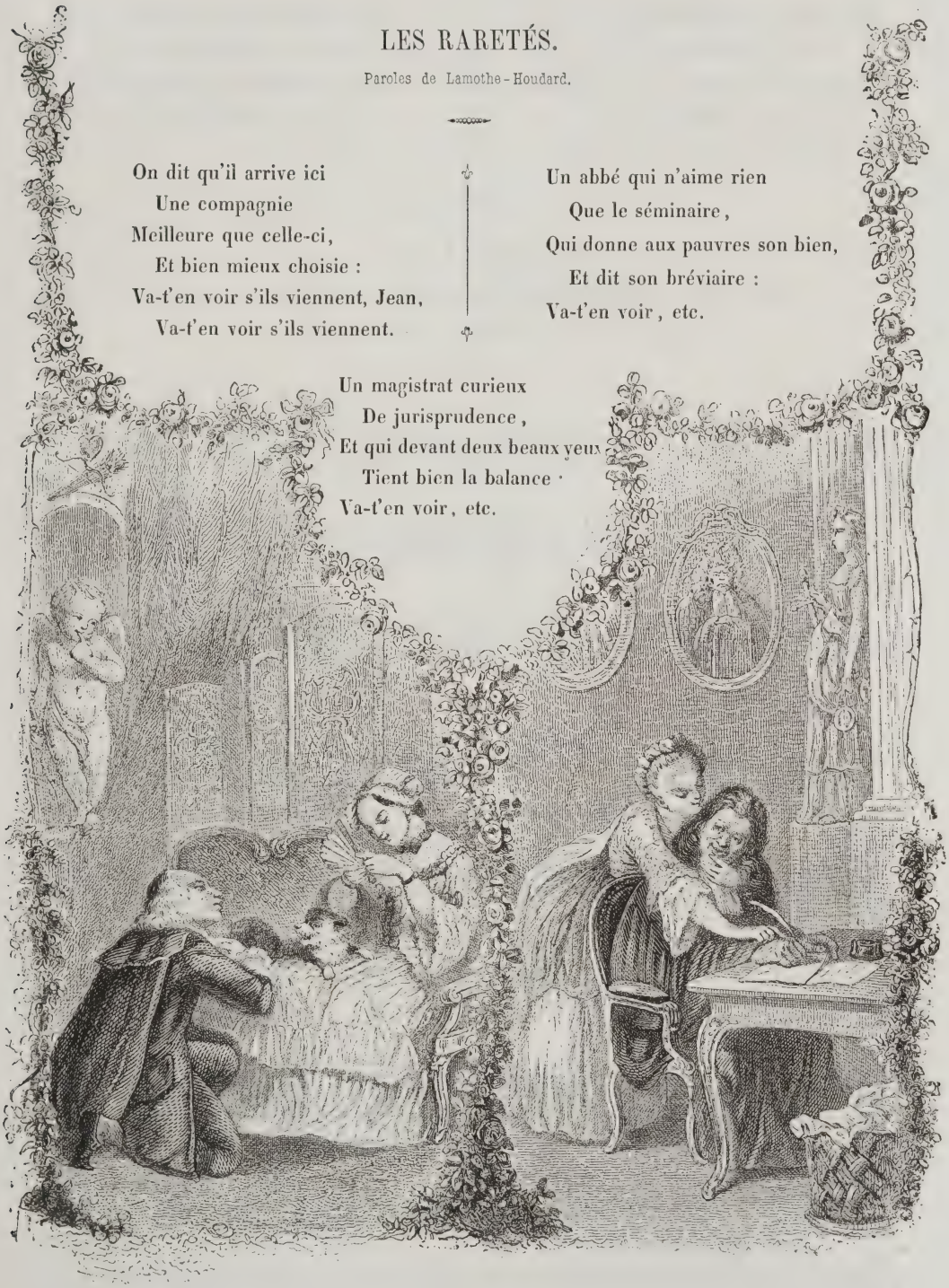
LES RARETÉS.

Paroles de Lamothe-Houdard.

On dit qu'il arrive ici
Une compagnie
Meilleure que celle-ci,
Et bien mieux choisie :
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire :
Va-t'en voir, etc.

Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux
Tient bien la balance :
Va-t'en voir, etc.



Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfants
Se font par l'oreille :
Va-t'en voir, etc.

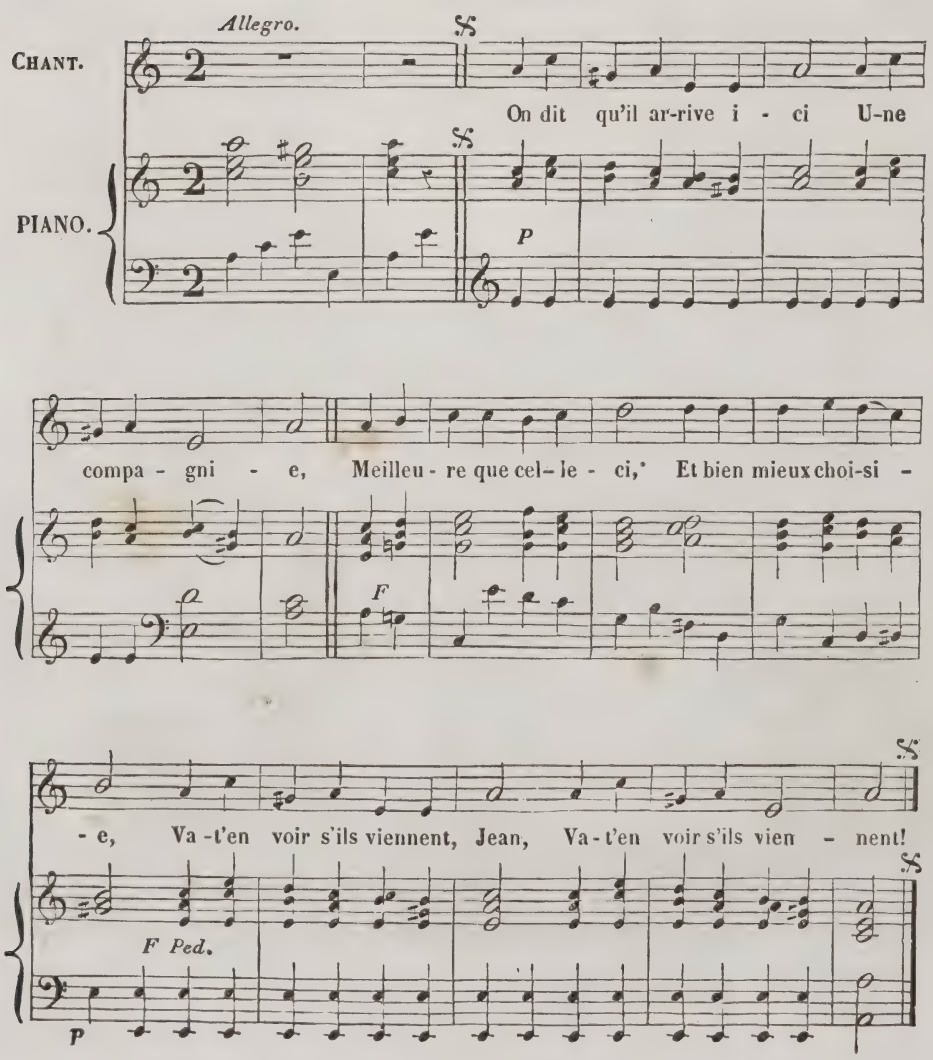
Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle :
Va-t'en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité;
Un musicien sobre :
Va-t'en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point;
Un Gascon tout bête;
Un Normand franc de tout point;
Un Picard sans tête :
Va-t'en voir, etc.

LES RARETÉS.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,
PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



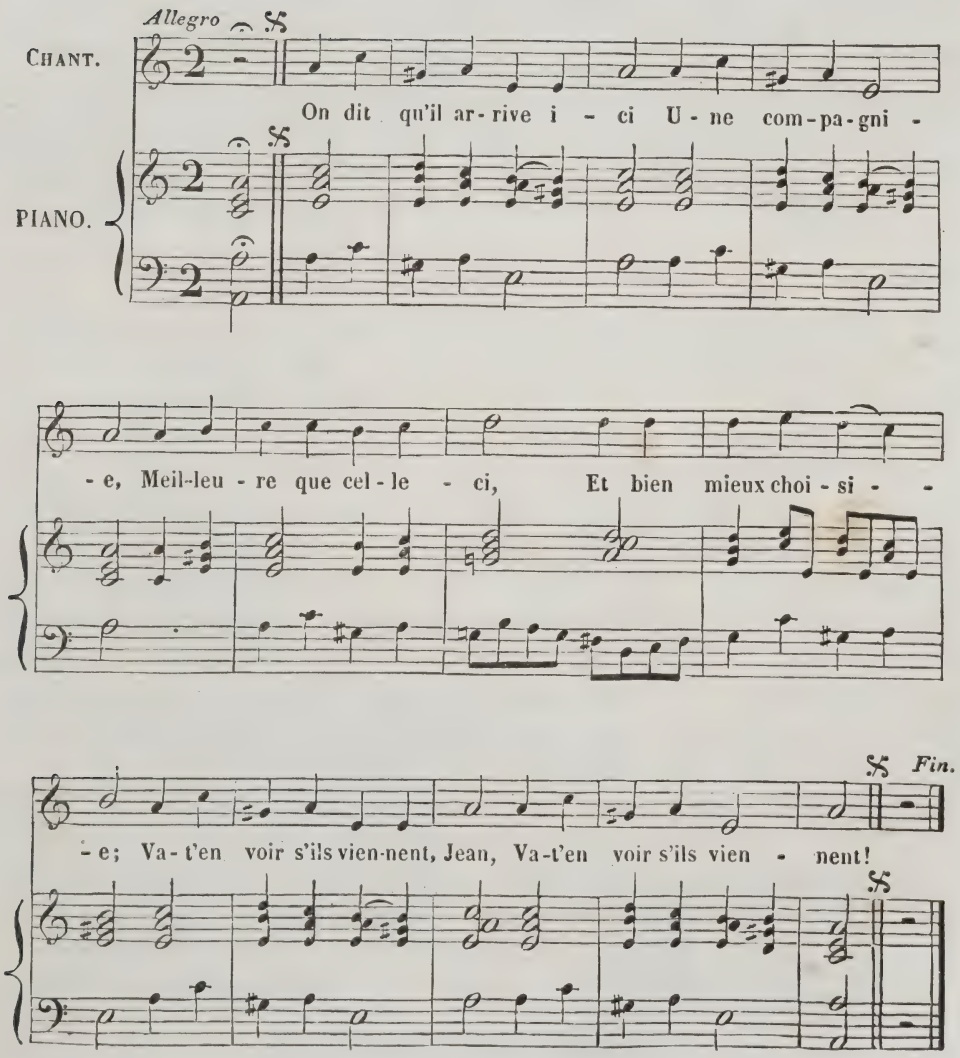
Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissants
Sans aucune envie :
Va-t'en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidèle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle :
Va-t'en voir, etc.

Un savant prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur
Et craint qu'on le loue :
Va-t'en voir, etc.

Une nonne de Longchamps
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloîtrée :
Va-t'en voir, etc.

AUTRE ACCOMPAGNEMENT.



Un médecin sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux
Et guérit lui-même :
Va-t'en voir, etc.

Et, pour bénédiction,
Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
Comme saint Antoine :
Va-t'en voir, etc.

LES NOUVEAUX VA-T'EN VOIR.

— 1816 —

Même air.

Grâce aux modernes censeurs,
La raison s'avance;
Les usages et les mœurs
Vont changer en France :
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Écrivains de bonne foi
Croyant aux mystères;
Ils auront de notre roi
Les vertus austères :
Va-t'en voir, etc.

De l'église les servants
Fuiront la mollesse;
Les catins, les mécréants
Iront à confesse :
Va-t'en voir, etc.

Comme on trouve quelquefois
Des beautés novices,
On trouvera des emplois
Pour prix des services :
Va-t'en voir, etc.

Nul intrigant n'entrera
A l'Académie :
Pour en être, il suffira
D'avoir du génie :
Va-t-en voir, etc.

Du sort les nouveaux élus,
Gens de bonne sorte,
A d'impudents parvenus
Fermeront leur porte :
Va-t'en voir, etc.

Il me semble déjà voir
Beaux esprits modestes;
Pour se saisir du pouvoir,
Courtisans moins lestes :
Va-t'en voir, etc.

Flatteurs qui, se respectant,
Font, dans leur carrière,
Après un pas en avant
Un pas en arrière :
Va-t'en voir, etc.

Critiques dont les arrêts
Inspirent l'estime,
Qui, pour nuire, n'ont jamais
Gardé l'anonyme :
Va-t'en voir, etc.

Femme que livre à l'ennui
Son époux volage,
Qui, pour se venger de lui,
Attend son veuvage :
Va-t'en voir, etc.

Fille qui sincèrement
Se fâche et murmure
Du désordre qu'un amant
Cause à sa parure :
Va-t'en voir, etc.

Enfants chéris de *Momus* *,
Que le sort ballotte,
Échangeant pour des écus
Leur chère marotte :
Va-t'en voir, etc.

Moi, je reverrai ces jours
Chers pour un cœur tendre,
Où je servais les amours
Sans les faire attendre :
Va-t'en voir, etc.

* Lablée était des *Soirées de Momus*, société rivale des *Soupers de Momus*.

Le chevalier Lablée.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro, pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE REFRAIN DU CHASSEUR.

1770

Mes amis, partons pour la chasse;
Du cor j'entends le joyeux son,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Jamais ce plaisir ne nous lasse,
Il est bon en toute saison,
Tonton,
Tontaine, tonton.

A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un gibier mignon,
Tonton,
Tontaine, tonton.

TONTAINE, TONTON.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro moderato.

CHANT.

PIANO.

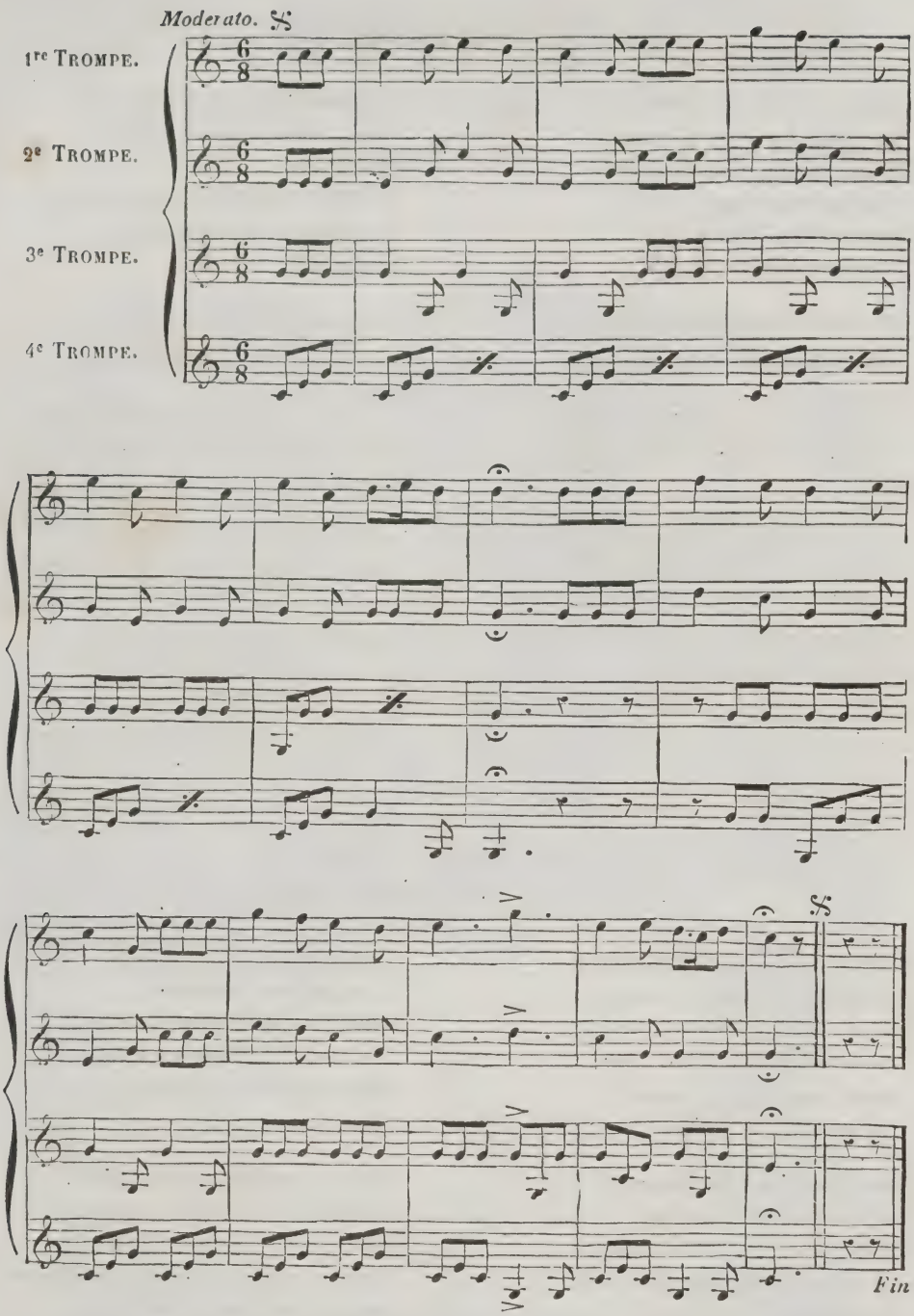
Mes a-mis, par-tons pour la chas-se, Du cor j'en-tends le joyeux son. Ton ton, ton ton, ton-tai-ne, ton ton. Jamais ce plai-sir ne nous las-se, Il est bon en tou-te sai-son, Ton ton, ton tai-ne, ton ton.

Fin.

Pour suivre le chevreuil qui passe,
Il parcourt les bois, le vallon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Et jamais, en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long,
Tonton,
Tontaine, tonton.

A l'affût le chasseur se place,
Guettant le lièvre ou l'oisillon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Mais si jeune fillette passe
Il la prend; pour lui, tout est bon;
Tonton,
Tontaine, tonton.

AUTRE ACCOMPAGNEMENT.



Le vrai chasseur est plein d'audace,
Il est gai, joyeux et luron,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Mais quelque fanfare qu'il fasse
Le chasseur n'est pas fanfaron,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quand un bois de cerf l'embarrasse,
Chez sa voisine, sans façon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton,
Bien discrètement il le place
Sur la tête d'un compagnon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quand on a terminé la chasse,
Le chasseur se rend au grand rond,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Et chacun boit à pleine tasse
Au grand saint Hubert son patron,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Marion du Mersan.

LA CHASSE.

Chacun de nous a sa folie :
Moi, la chasse est ma passion,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
C'est un plaisir que je varie,
Suivant le lieu, l'occasion,
Tonton, tontaine, tonton.

Tantôt les perdrix dans la plaine
Tombent sous mes coups à foison,
Tonton, etc.
Tantôt la trompe au bois m'entraîne :
Tout gibier me plaît, s'il est bon,
Tonton, etc.

Dans les vignes du vieux Silène,
La chasse est de toute saison,
Tonton, etc.
Et le plaisir passe la peine,
Car on y laisse sa raison,
Tonton, etc.

Quelquefois, je vais au Parnasse.
Mais, hélas! depuis qu'Apollon,
Tonton, etc.
N'a plus le goût pour garde-chasse,
Son domaine est à l'abandon :
Tonton, etc.

Sur les terres de la fortune,
Le chasser n'est plus aussi bon,
Tonton, etc.
La chasse au vol est trop commune,
Depuis dix ans, dans ce canton :
Tonton, etc.

J'aime à braconner à Cythère :
Mais du cor j'adoucis le son,
Tonton, etc.
Les Grâces ne se prennent guère
Dans les filets du fanfaron,
Tonton, tontaine, tonton.

PHILIPPON LA MADELEINE.

LES BOUTONS.

AIR : *Tonton, tonton, tontaine, tonton.*

Enfin j'ai dîné comme un chantre
Qu'excitent l'anchois et le thon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton!
Comme Gargantua, mon ventre
Recèle veau, bœuf et mouton;
Je puis ôter *un bouton.*

Que vois-je! le traiteur apporte
Le plus succulent caneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton!
Du dévouement! faisons en sorte
De jouer encor du menton;
Otons un *second bouton.*

Quelle traîtrise! on nous présente
Un appétissant brocheton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton!
Que faire? le poisson me tente :
Fêtons cet enfant de Triton,
Otons *encore un bouton.*

Ciel! que vois-je! tu lui succèdes,
Du Mans tendre et beau rejeton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton!
Dans les grands maux, les grands remèdes!
Dussé-je souper chez Pluton,
Otons *mon dernier bouton.*

JUSTIN CABASSOL.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

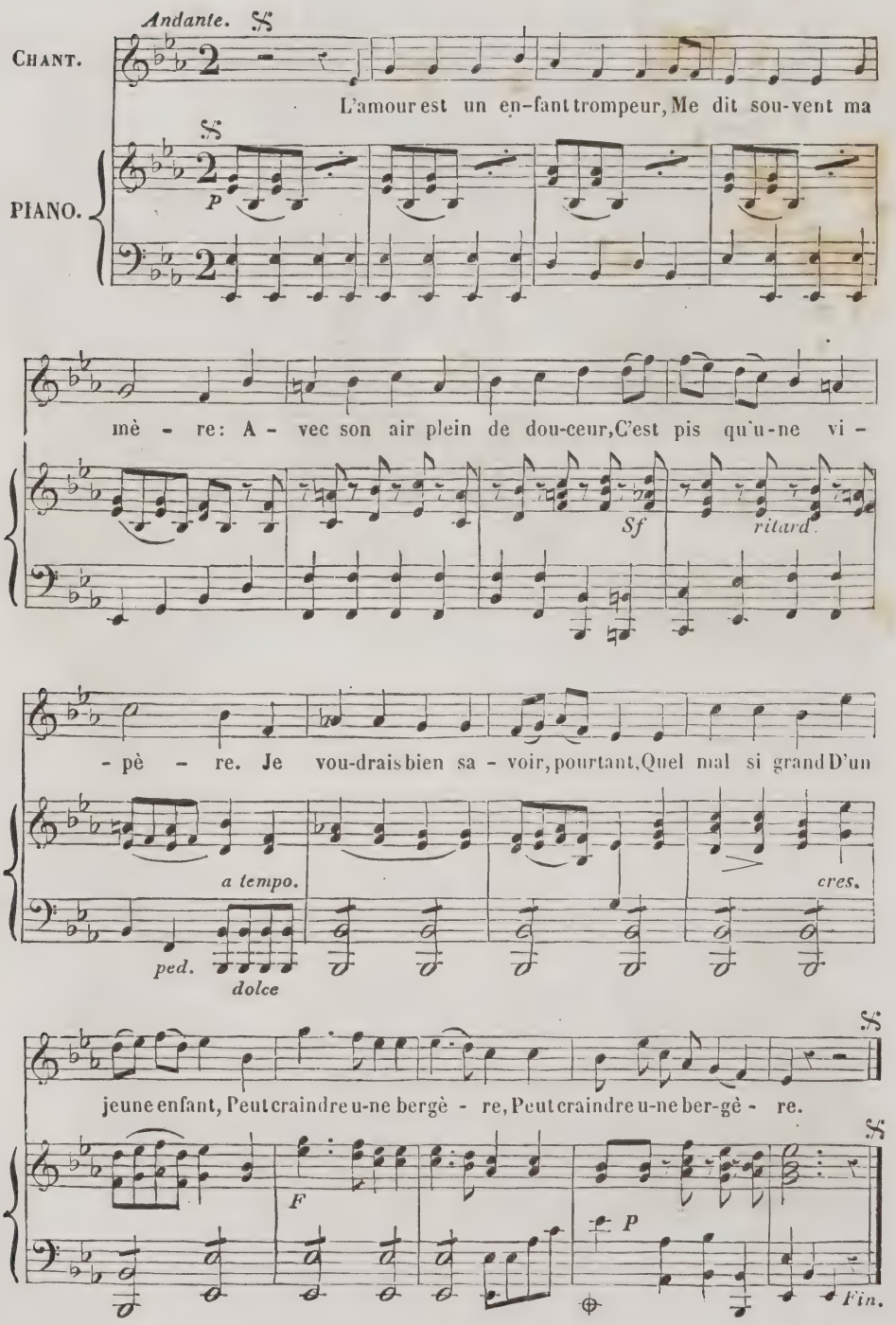
LA CURIEUSE.

L'Amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère :
Avec son air plein de douceur,
C'est pis qu'une vipère.
Je voudrais bien savoir, pourtant,
Quel mal si grand d'un jeune enfant
Peut craindre une bergère.

L'AMOUR EST UN ENFANT TROMPEUR.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Je vis hier le beau Lucas
Assis près de Glycère :
Il lui parlait tout près, tout bas;
Et, d'un air bien sincère,
Il lui vantait un dieu charmant :
Ce dieu, c'était précisément
L'enfant que craint ma mère.

Pour sortir de cet embarras,
Et savoir le mystère,
Cherchons l'Amour avec Colas,
Sans rien dire à ma mère;
Et, supposé qu'il soit méchant,
Nous serons deux contre un enfant :
Quel mal peut-il nous faire?

Les recueils de Chansons ne donnent ordinairement que trois couplets de l'Amour est un enfant trompeur. Nous en avons trouvé un quatrième peu connu, qui nous semble compléter la Chanson, et que nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici.

Lise a vu, dit-on, cet enfant
Que redoutait sa mère;
L'a-t-elle trouvé fort méchant?
Elle en fait un mystère;
Mais on sait bien qu'avec Colas
Lise, en rougissant, dit tout bas :
Je ne crois plus ma mère.

LE SONGE TROMPEUR.

— XVIIIe SIÈCLE. —

La bonne foi n'est que chimère :
N'ai-je donc chéri qu'une erreur?
O dieux! laissez moi mon bonheur;
Je ne veux point que l'on m'éclaire.
S'il faut que *l'amour soit trompeur*,
Que l'amitié soit un mensonge,
Faites encor durer le songe,
Et laissez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je? hélas! brisons des chaînes
Qui peuvent coûter des soupirs,
Et défendons-nous des plaisirs,
Quelquefois si voisins des peines.
Mais pourquoi veux-je me sauver
D'une erreur qui m'est aussi chère?
Rendors-toi, rendors-toi, Glycère.
Pour être heureux il faut rêver.

C^sse Fanny de Beauharnais.

CHANSON DE THIBAULT

COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE.

Las! si j'avais pouvoir d'oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder,
Finirais mon martyre.

Mais las! mon cœur je n'en puis ôter,
Et grand affolage m'est d'espérer :
Mais tel servage donne courage
A tout endurer.

Et puis comment, comment oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder?
Mieux aime mon martyre.

LE SOMMEIL DE L'AMOUR.

— 1731. —

Dans un lieu solitaire et sombre
Je me promenais l'autre jour :
Un enfant y dormait à l'ombre,
C'était le redoutable Amour.

J'approche, sa beauté me flatte ;
Mais j'aurais dû m'en défier.
J'y vis tous les traits d'une ingrate,
Que j'avais juré d'oublier.

Il avait la bouche vermeille,
Le teint aussi beau que le sien.
Un soupir m'échappe, il s'éveille
L'Amour se réveille de rien.

Aussitôt déployant ses ailes,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flèches cruelles,
En partant il me blesse au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Sylvie,
De nouveau languir et brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

HOUDARD DE LAMOTHE.

LES AMANTS TIMIDES.

Soir et matin sur la fougère,
L'an passé, je filais mon lin;
Mathurin, qui voulait me plaire,
Venait m'y voir soir et matin.
Il faisait un pas, moi de d'même, (*bis.*)
C'était à qui s'approcherait;
Il fallait dire : *Je vous aime;*
C'était à qui commencerait.

Par un beau jour, c'était ma fête,
Il vint m'apporter un bouquet;
Je l'acceptai d'un air honnête,
Et je le mis à mon corset.
Il voulait parler, moi de d'même, (*bis.*)
C'était à qui s'enhardirait;
Il fallait dire : *Je vous aime;*
C'était à qui commencerait.

Une autre fois, c'était dimanche,
Le voilà qui court après moi;
Puis, en me tirant par la manche,
Il me dit : Mon cœur est à toi.
Je lui répondis : Moi de d'même, (*bis.*)
Et v'là que d'puis ce beau jour-là,
Il me dit, je lui dis : *Je t'aime;*
Et c'est à qui se le dira.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

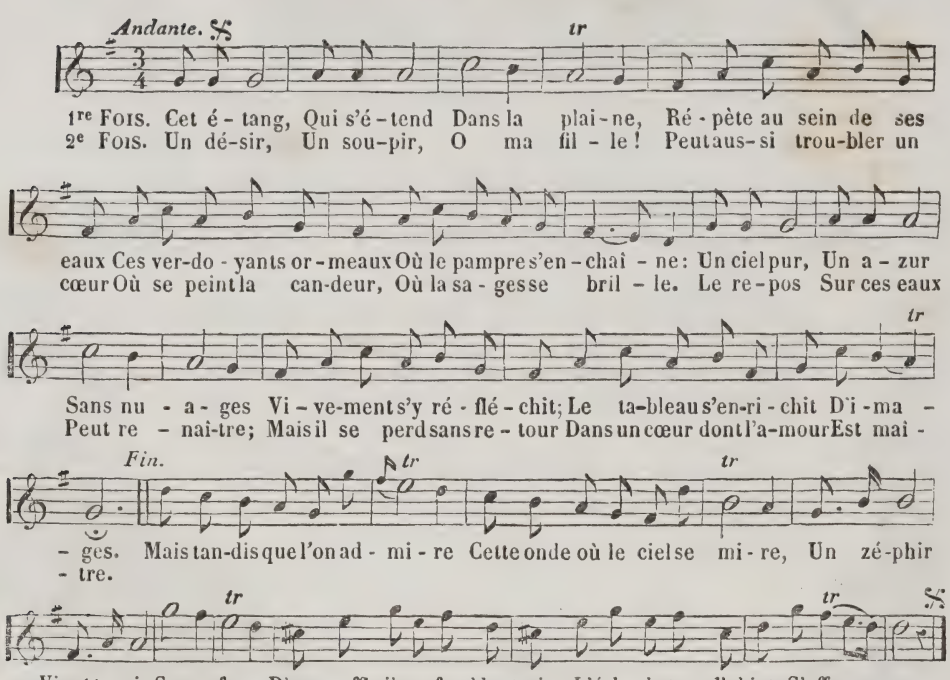
Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LEÇONS D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Cet étang,
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyants ormeaux
Où le pampre s'enchaîne :
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit ;
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphir
Vient ternir
Sa surface.
D'un souffle il confond les traits,
L'éclat de tant d'objets
S'efface.



Un désir,
Un soupir,
O ma fille!
Peut ainsi troubler un cœur,
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille:

Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

CONSEILS AUX CRITIQUES.

Même air.

Sans humeur,
Sans aigreur,
La critique
Sait relever les défauts;
Le sel de ses bons mots
Réveille sans qu'il pique.
L'enjouement,
L'agrément
Est son style.
Corrigez en amusant,
Et soyez moins plaisant
Qu'utile.

Que le trait de l'épigramme
Frappe l'esprit, jamais l'âme.
Épargnez,
Éloignez
La satire.

Zoïle, vain et moqueur,
En dégradant son cœur,
Fait rire.

Un censeur
Sans noirceur
Encourage,
S'intéresse à nos progrès,
Ne critique jamais
Que pour notre avantage.
Son secours
Est toujours
Nécessaire;
Et l'éclat de son flambeau,
Loin d'offusquer le beau,
L'éclaire.

FAVART.

CONSEILS A TOUS.

Même air

Bien penser,
S'énoncer
D'un air libre,
Mais sans trop de liberté,
Et de l'égalité
Conserver l'équilibre ;
Obliger
Sans songer
Qu'on oblige ;
Immoler sa volonté,
Quand la société
L'exige.

Se prêter, quand on raisonne,
Aux raisons que l'on nous donne,
Faisant voir
Leur pouvoir
Sur les nôtres :
On a de l'esprit, on plaît,
Dès que l'on satisfait
Les autres.

Possédant
Le talent
D'être aimable,
Joindre aux petites gaietés
Les grandes qualités
Qui rendent estimable ;
Amuser,
Sans user
D'épigramme :
Tel qui rit d'un trait lancé,
En est toujours blessé
Dans l'âme.

VADÉ.

L'AMOUR MIS EN CAGE.

Même air.

Point de bruit!
Ce réduit
Solitaire
Est propre à tendre mes rets :
Guettons dans ces bosquets
Les oiseaux de Cythère.
J'en aurai,
Je saurai
Leur cachette ;
Mes filets sont sous des fleurs,
Un des oiseaux voleurs
S'y jette.

Je saute dessus ma prise,
En cage elle est bientôt mise.
Quel oiseau!
Qu'il est beau!
Quel plumage!
Je le siffle, il vient chanter
Qu'il ne veut plus quitter
Sa cage.

Il me dit
Qu'il chérit
L'esclavage,
Mon prisonnier me fait peur ;
C'est l'Amour, ce trompeur,
Qui dit en son langage :
Oui, Lison,
Qu'en prison
L'on me tienne ;
Je ne veux ma liberté
Qu'après t'avoir ôté
La tienne.

LAUJON.

LE SOUVERAIN BIEN.

Même air.

Les grandeurs,
Les honneurs,
La fortune,
Tout cela me tente peu,
Je vous en fais l'aveu;
Trop de bien importune.
Etre aimé
Et charmé
D'une belle,
C'est là le souverain bien :
Tout le reste n'est rien
Sans elle.

Tenez, dans notre village,
On n'en veut pas davantage.
Un objet
Qui nous plaît
Peut suffire :
Joyeux, on nous voit sauter,
Courir, danser, chanter
Et rire.

Quelquefois
Vos bourgeois
Qu'on envie,
Au sein même des plaisirs
Poussent de gros soupirs;
Quelle mélancolie!
A la cour,
Ce séjour
Où tout brille,
On rit d'un ris emprunté,
Quand chez nous la gaieté
Petille.

L'abbé de l'Attaignant

PROPHÉTIE A Mme DE ***.

Même air.

Vous vivrez,
Vous plairez
A tout âge;
En vous tout charme et ravit.
Ah, Thémire! l'esprit
Sied si bien au visage!
Nos beaux jours
Sont bien courts :
Beauté passe;
Mais il est d'autres attraits,
Et que le temps jamais
N'efface.

La douceur du caractère,
Un cœur sensible et sincère
Et d'un goût
Juste en tout
La finesse,
Thémire, est ce qui fera
Qu'on vous adorera
Sans cesse.

Des amis
Bien choisis
Et durables,
A d'infidèles amants,
Volages, inconstants,
Sont toujours préférables
Les attraits
De Cérès
Chassent Flore;
Et d'un beau soleil couchant
L'éclat vaut bien souvent
L'aurore.

De Saint-Urbain.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
15 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes!...
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, marchons!
Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

LA MARSEILLAISE.

MUSIQUE DE ROUGET DE LISLE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. J. NARGEOT,

CHEF D'ORCHESTRE AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Maestoso.

CHANT.

PIANO.

Al-lons, en-fants de la pa - tri - - e, Le jour de gloire est ar-ri - vé. Contre nous de la tyran-ni - e L'étendard sanglant est le - vé, L'étendard sanglant est le - vé; En tendez-vous, dans les cam - pa-gnes, Mu - - gir ces fé-ro - ces sol-dats? Ils vien-nent jusques dans vos bras E-gor - ger vos fils, vos com - pa - gnes. Aux

F *P* *sf* *P* *P*

8va

ar - mes! ci-toy-ens, for-mez vos batail-lons, Marchons, mar-

- chons, qu'un sang im-pur a-breu - ve nos sil-lons.

CHOEUR.

Aux ar - mes! ci-toy-ens, for-mez vos ba-tail-lons, Mar-

Aux ar - mes! ci-toy-ens, for-mez vos ba-tail-lons, Mar-

Aux ar - mes! ci-toy-ens, for-mez vos ba-tail-lons, Mar-

FF

FF

- chons, mar-chons, qu'un sang im-pur a-breu - ve nos sil-lons!

- chons, mar-chons, qu'un sang im-pur a-breu - ve nos sil-lons!

- chons, mar-chons, qu'un sang im-pur a-breu - ve nos sil-lons!

8ve

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés? (*bis.*)
Français, pour nous, ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!...
Aux armes, citoyens! etc.

Quoi! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers?
Quoi! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers? (*bis.*)
Grand Dieu! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient!
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!...
Aux armes, citoyens! etc.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix. (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre;
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!...
Aux armes, citoyens! etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous; (*bis.*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leurs mères!...
Aux armes, citoyens! etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus! (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre!...
Aux armes, citoyens! etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, citoyens! etc.

ROUGET DE LISLE.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 F. PAR AN
10 CENT. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE CARNAVAL.

V'LA C' QUE C'EST QUE L' CARNAVAL.

Air : *V'là c' que c'est q' d'aller au bois.*

Momus agite ses grelots,
Comus allume ses fourneaux,
Bacchus s'enivre sur sa tonne,
Pallas déraisonne,
Apollon détonne;
Trouble divin, bruit infernal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Au lever du soleil on dort,
Au lever de la lune on sort;
L'époux, bien calme et bien fidèle,
Laisse aller sa belle
Où l'amour l'appelle :
L'un est au lit, l'autre est au bal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Carrosses pleins vont par milliers,
Regorgeant dans tous les quartiers;
Dedans, dessus, devant, derrière,
Jusqu'à la portière,
Quelle fourmilière!
Des fous on croit voir l'hôpital...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Un char, pompeusement orné,
Présente à notre œil étonné
Quinze poissardes, qu'avec peine
Une rosse traîne.
Jupiter les mène;
Un cul-de-jatte est à cheval...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Arlequin courtise Junon,
Colombine poursuit Pluton,
Mars madame Angot, qu'il embrasse,
Crispin une Grâce,
Vénus un paillasse :
Ciel, terre, enfers, tout est égal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Mercure veut rosser Jeannot;
On crie à la garde aussitôt,
Et chacun voit, de l'aventure,
Le pauvre Mercure
A la préfecture
Couché... sur un procès-verbal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Profitant aussi des jours gras,
Le traiteur déguise ses plats,
Nous offre vinaigre en bouteille,
Ragoût de la veille,
Daube encor plus vieille.
Nous payons bien, nous soupons mal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Un bœuf, à la mort condamné,
Dans tout Paris est promené :
Fleurs et rubans parent sa tête :
On chante, on le fête,
Et, la ronde faite,
On tue, on mange l'animal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

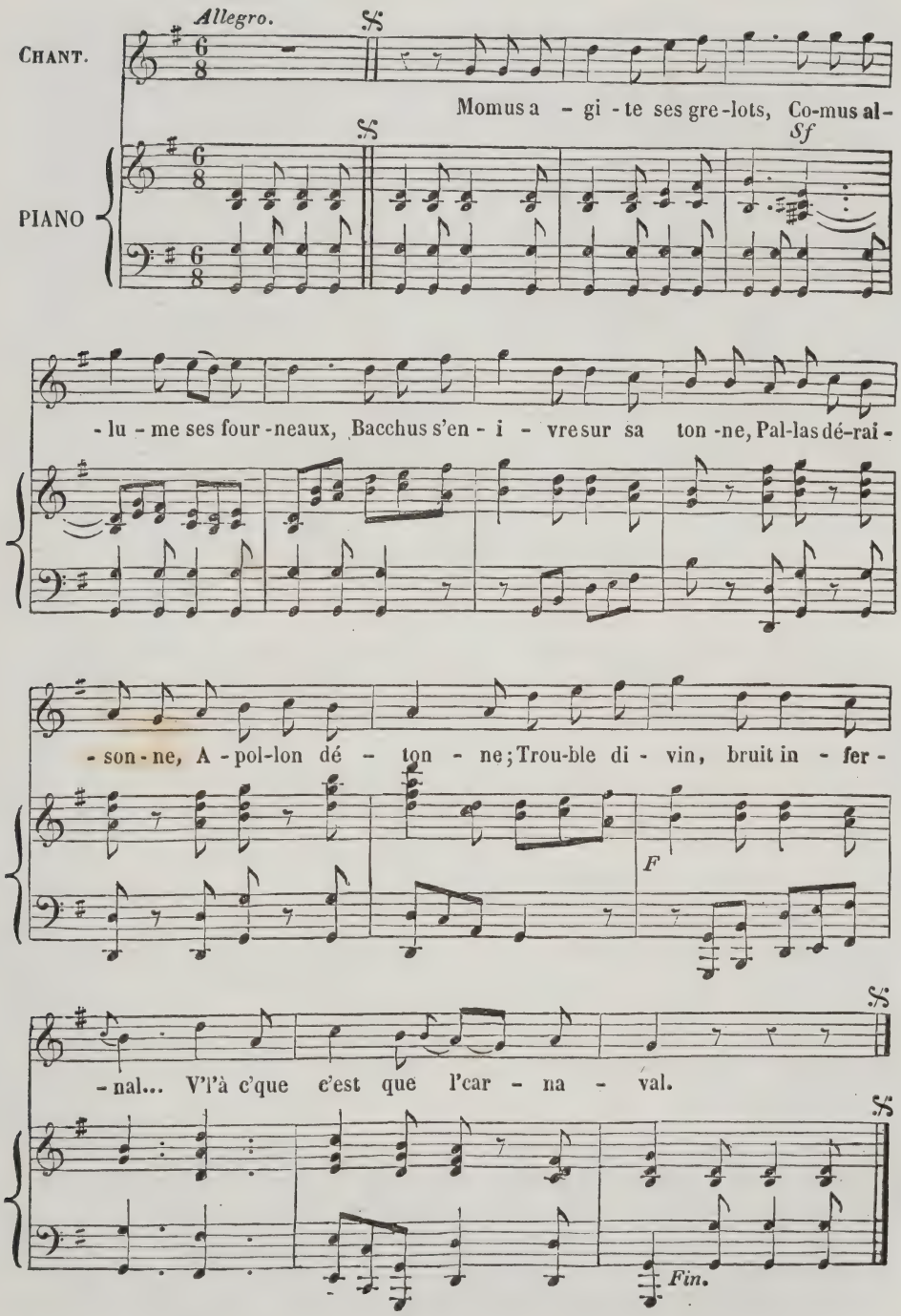
Quand on a bien ri, bien couru,
Bien chanté, bien mangé, bien bu,
Mars d'un fripier reprend l'enseigne,
Pluton son empeigne,
Jupiter son peigne;
Tout rentre en place, et bien ou mal...
V'là c' que c'est que l' carnaval.

Désaugiers.

LE CARNAVAL

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



LE CARNAVAL.

Air *du ballet des Pierrots.*

Joyeux enfant de Terpsichore,
Entendez-vous le tambourin?
Du galoubet l'éclat sonore
Répond déjà dans le lointain.
Cet accord heureux vous invite
A bien profiter du moment;
Plus le carnaval passe vite,
Plus on doit le passer gaîment.

Nos bons aïeux aimaient la danse,
Mais sans y mettre tant de soins :
Si depuis quelque temps en France,
Nous dansons mieux, nous dansons moins :
A calculer une attitude
On perd le temps qu'il faut saisir;
Et ce qui devient une étude
Cesse bientôt d'être un plaisir.

Laissons le penseur trop sévère
Déraisonner en raisonnant;
L'homme dont la tête est légère
A toujours le cœur excellent.
Adoptons la philosophie
D'Épicure et d'Anacréon :
Amis, une heure de folie
Vaut mieux qu'un siècle de raison.

Sur cette machine qui tourne,
Nous tournons tous quelques instants;
Et, pour voir ce dont il retourne,
Nous nous retournons en tous sens.
Quand la mort vient, on s'en retourne;
Mais comment vouloir ici-bas,
Lorsque tout tourne, tourne, tourne,
Que la tête ne tourne pas?

Fidèle image de la vie,
Au bal chacun est déguisé;
Le masque heureux de la folie
Est le masque le moins usé.
De plaisirs, d'ennui, de fatigues,
C'est un assemblage piquant :
On y commence vingt intrigues;
Mais... on en finit bien autant.

Sur les traces de Polymnie,
Aux bals poursuivons les amours :
Amis, qu'aucun de vous n'oublie
Que ces nuits sont nos plus beaux jours.
Le temps perdu dans la tristesse
Ne pare point le coup fatal...
Pour éterniser notre ivresse,
Éternisons le carnaval.

MOREAU.

CHANSON DE CARNAVAL.

Air *des Deux sœurs.*

Le sage rit quand dans son goût fantasque
Un peuple fou prend un habit banal;
En badinant il lève chaque masque,
Et montre à nu l'enfant du carnaval.

Déjà paraît une fraîche bergère,
Houlette en main, le front ceint de rubans;
Le masque bas, ce n'est qu'une douairière
Au front ridé chargé de cheveux blancs.
Le sage rit, etc.

Mince commis, sous un épais volume,
Comme un milord au bal prend son élan :
Pour s'affubler d'un aussi plat costume,
Il mit pourtant hier sa montre en plan.
Le sage rit, etc.

Sans redouter le trait du ridicule,
Un beau chanteur, au gosier délicat,
Près de Phryné prend les formes d'Hercule :
Vient-on au fait, ce n'est plus qu'un c.....
Le sage rit, etc.

Lorgnon au doigt, quel est ce beau jeune homme?
Sur cent beautés son œil est indécis;
Reviens, Vénus, pour te donner la pomme,
Potier paraît sous les traits de Pâris.
Le sage rit, etc.

Un cordonnier prend la toge romaine;
Pour l'escarpin, Paul quitte ses sabots;
Une Toinon prend l'habit d'une reine,
Un perruquier se déguise en héros.
Le sage rit, etc.

Voici Vesta!... qu'elle paraît novice!
Ciel! que de feux la belle allumera!
Mais cette nuit, changeant de sacrifice,
Pour un peu d'or sa pudeur s'enfuira.
Le sage rit, etc.

Un Espagnol se déguise en Cosaque,
Armé d'un knout il prêche liberté;
D'un pauvre Grec un Turc prend la casaque,
Et pal en main il parle humanité.
Le sage rit, etc.

De Fénelon, Tartufe à la simarre,
Pour les honneurs il abjure l'honneur;
Dans un fauteuil un immortel se carre,
A ses côtés pend le fer d'un censeur.
Le sage rit, etc.

Le sage rit quand dans son goût fantasque
Un peuple fou prend un habit banal;
En badinant il lève chaque masque,
Et montre à nu l'enfant du carnaval.
Le sage rit, etc.

ANONYME.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA VIEILLE.

A Paris, dans une ronde,
Composée de jeunes gens,
Il se trouva une vieille
Agée de quatre-vingts ans!
Ah! la vieille, la vieille, la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans.

Il se trouva une vieille,
Agée de quatre-vingts ans,
Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant.
Ah! la vieille, etc.

Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant :
Va-t'en, va-t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent.
Ah! la vieille, etc.

Va-t'en, va-t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent.
Si vous saviez c' qu'a la vieille,
Vous n'en diriez pas autant.
Ah! la vieille, etc.

Si vous saviez c' qu'a la vieille,
Vous n'en diriez pas autant.
Dis-nous donc ce qu'a la vieille?
Elle a dix tonneaux d'argent.
Ah! la vieille, etc.

Dis-nous donc ce qu'a la vieille?
Elle a dix tonneaux d'argent.
Reviens, reviens, bonne vieille,
Marions-nous promptement.
Ah! la vieille, etc.

Reviens, reviens, bonne vieille,
Marions-nous promptement.
On la conduit au notaire :
Mariez-moi cette enfant.
Ah! la vieille, etc.

On la conduit au notaire;
Mariez-moi cette enfant.
Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans.
Ah! la vieille, etc.

Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans.
Aujourd'hui le mariage,
Et demain l'enterrement.
Ah! la vieille, etc.

Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement.
On fit tant sauter la vieille,
Qu'elle est morte en sautillant.
Ah! la vieille, etc.

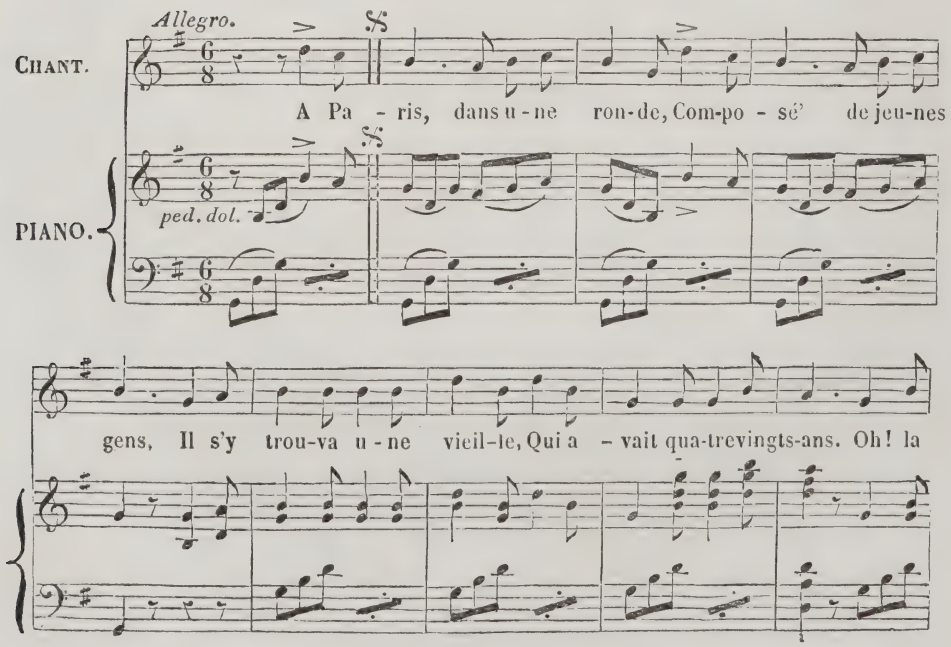
On fit tant sauter la vieille,
Qu'elle est morte en sautillant.
On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents.
Ah! la vieille, etc.

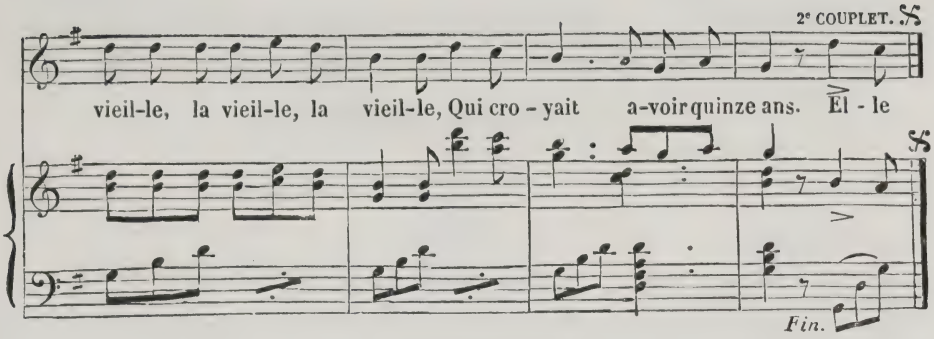
On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents,
Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
Ah! la vieille, etc.

Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
On regarde dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
Ah! la vieille, etc.

On regarde dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
Ah! la vieille, la vieille, la vieille,
Avait trompé le galant.

LA VIEILLE.





BIQUETTE ET LE LOUP.

— RONDE. —

Biquette ne veut pas
Sortir du chou;
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le chien pour manger biquette;
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le loup pour manger le chien;
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le bœuf pour manger le loup:
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le bâton pour battre le bœuf;
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher le feu pour brûler le bâton;
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

On va chercher l'eau pour éteindre le feu;
L'eau ne veut pas éteindre le feu,
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

L'eau veut bien éteindre le feu,
Le feu veut bien brûler le bâton,
Le bâton veut bien battre le bœuf,
Le bœuf veut bien manger le loup,
Le loup veut bien manger le chien,
Le chien veut bien manger biquette,
Biquette veut bien sortir du chou.
Ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! tu sortiras
De ce chou-là.

LE PETIT MARI.

— RONDE. —

Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

D'une feuille on fit son habit,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
D'une feuille on fit son habit;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Le chat l'a pris pour un' souris,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Le chat l'a pris pour un' souris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Au chat! au chat! c'est mon mari,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Au chat! au chat! c'est mon mari,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Je le couchai dedans mon lit,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Je le couchai dedans mon lit,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

De mon lacet je le couvris,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
De mon lacet je le couvris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Le feu à la paillasse a pris,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Le feu à la paillasse a pris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Mon petit mari fut rôti,
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Mon petit mari fut rôti,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

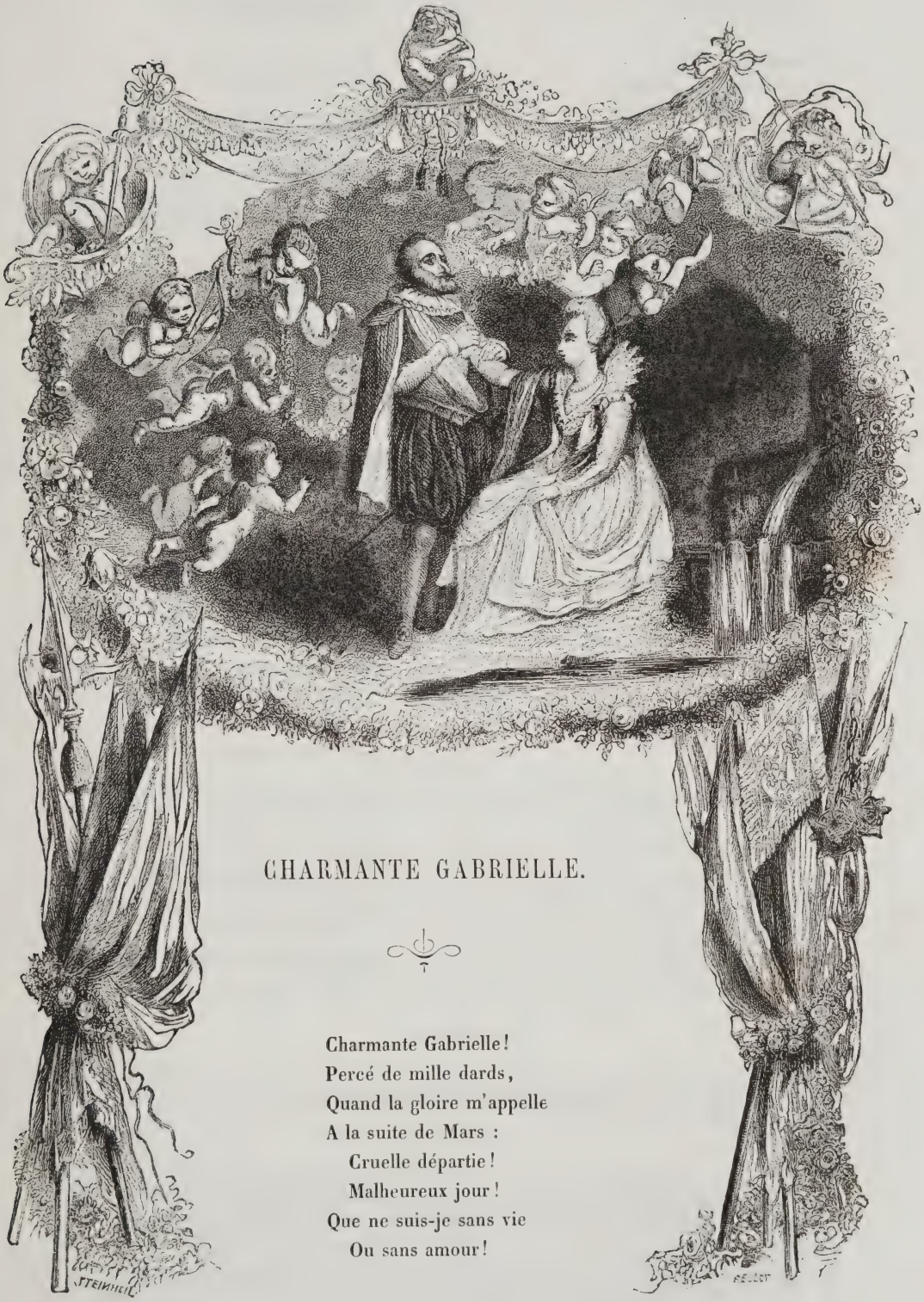
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.



CHARMANTE GABRIELLE.

Charmante Gabrielle!
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars :
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

L'amour, sans nulle peine,
M'a par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendards :
Cruelle départie! etc.

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au delà de l'Èbre
L'Espagne me craindrait :
Cruelle départie! etc.

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner :
Cruelle départie! etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur :
Cruelle départie! etc.

Bel astre que je quitte!
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir ou mourir!
Cruelle départie! etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous moments répètent
Ces doux et tristes mots :
Cruelle départie! etc.

(Les deux premiers couplets sont de Henri IV.)

RÉPONSE ATTRIBUÉE A GABRIELLE D'ESTRÉES.

Même air.

Héros dont la présence
Fait mes plus doux plaisirs,
Que ta cruelle absence
Me coûte de soupirs!
Que ne puis-je te suivre
Dans les hasards,
Ou bien cesser de vivre
Lorsque tu pars!

Quoi! toujours aux alarmes
Tu veux livrer mon cœur!
Le moindre bruit des armes
Le glace de frayeur.
Il n'est point de remède
A mon tourment,
Si le guerrier ne cède
Au tendre amant.

Quand la fière Bellone
Expose tes beaux jours,
Mon tendre cœur frissonne
Des dangers que tu cours :
Que ne puis-je te suivre
Dans les hasards,
Ou bien cesser de vivre
Lorsque tu pars!

Alors que la victoire
Te rend à mon ardeur,
J'ai de la peine à croire
L'excès de mon bonheur :
Quand l'amour nous engage
D'un nœud si fort,
On craint encor l'orage
Étant au port.

AUX MANES DE HENRI IV.

Même air.

D'un morceau qui rappelle
Ton souvenir si cher,
Tu fis pour Gabrielle
Les paroles et l'air*.

Ah! si quelqu'un t'en blâme,
Roi troubadour,
Celui-là n'a point d'âme
Ou point d'amour.

Piis.

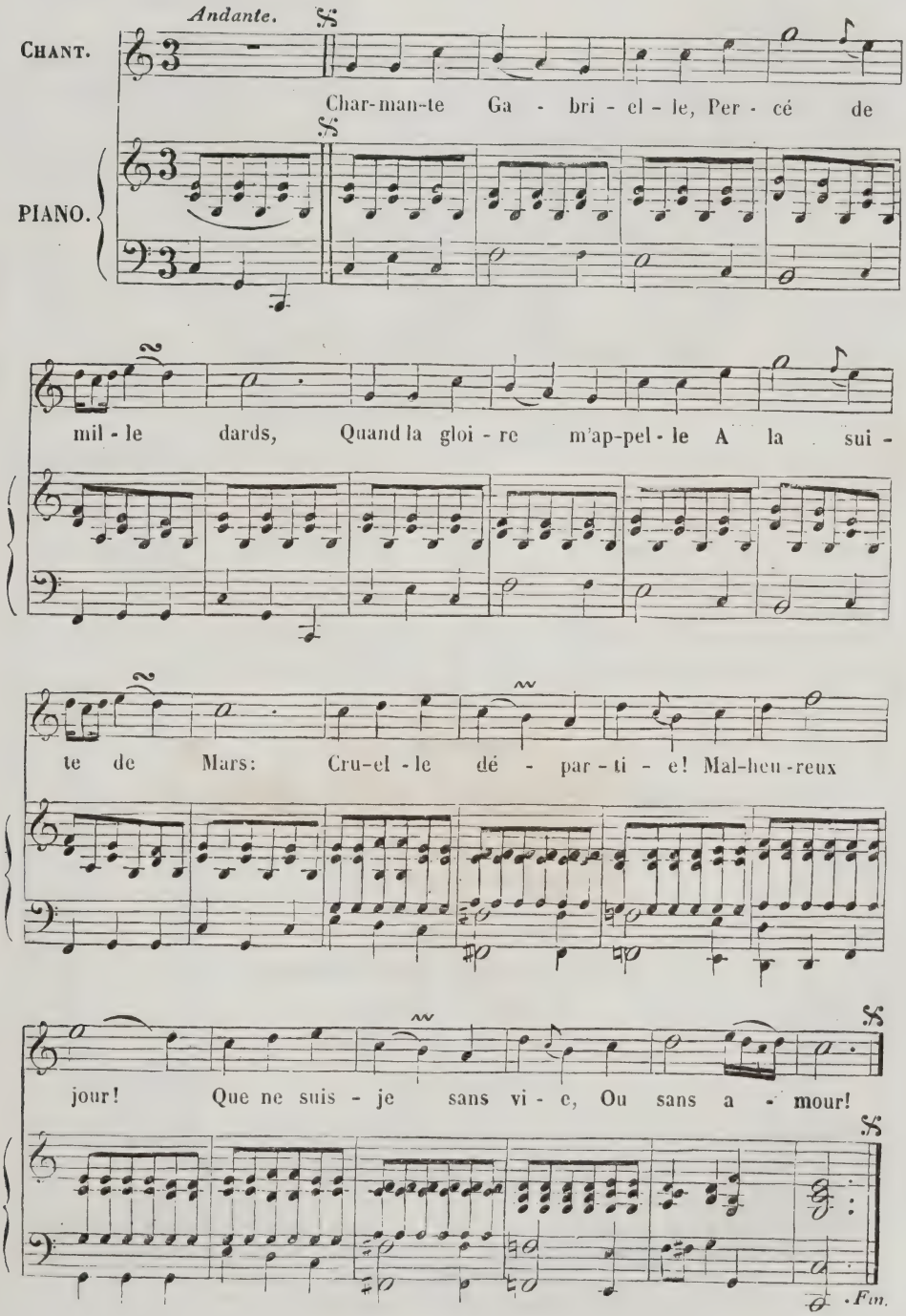
* Piis se trompait, l'air a été composé par un maître de chapelle nommé Ducaurroy.

CHARMANTE GABRIELLE.

MUSIQUE DE DUCAURROY.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



L'OMBRE DE GABRIELLE.

Air connu.

Charmante Gabrielle,
Toi si chère à nos cœurs,
Que ton ombre fidèle
Se couronne de fleurs :
Paris te rend hommage
En ce moment ;
Il applaudit l'image
De ton amant.

Adorable maîtresse
Du plus grand des *Henris*,
Que j'aime ta faiblesse !
Combien je te chéris !
C'est trop peu qu'une belle
Puisse charmer !
Pour se rendre immortelle,
Il faut aimer.

Nos rives retentissent
Du nom de ton héros ;
Ses palmes refleurissent
Sous de riants pinceaux* ;
Ils semblent nous le rendre :
Chez les Français
Un roi gai, brave et tendre,
Ne meurt jamais.

DORAT.

* Allusion à la PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, comédie de Collé qu'on représentait alors.

HENRI IV A GABRIELLE.

AIR *de Garat.*

Digne objet des plus nobles vœux,
Je te rapporte la bannière
Où ton chiffre en traits amoureux
S'unit avec mon cri de guerre.
Au panache de ton soldat
Si la victoire fut fidèle,
C'est que j'invoquais au combat
L'honneur, l'amour, et *Gabrielle!*
Les compagnons de mes exploits,
Qu'à mes côtés on vit combattre,
Rosny, Crillon, tous d'une voix
M'ont surnommé le Diable-à-Quatre.
J'ai triomphé du fier ligueur,
Des rois armés pour la querelle ;
Mais je reconnais un vainqueur,
Et je l'aime dans *Gabrielle.*

COUPIGNY.

COUPLET CHANTÉ PAR HENRI IV,

EN SOUPANT CHEZ LA DUCHESSE DE SULLY.

Je bois à toi, Sulli,
Mais j'ai failli ;
Je devais dire à vous, adorable duchesse ;
Pour boire à vos appas,
Faut mettre chapeau bas.

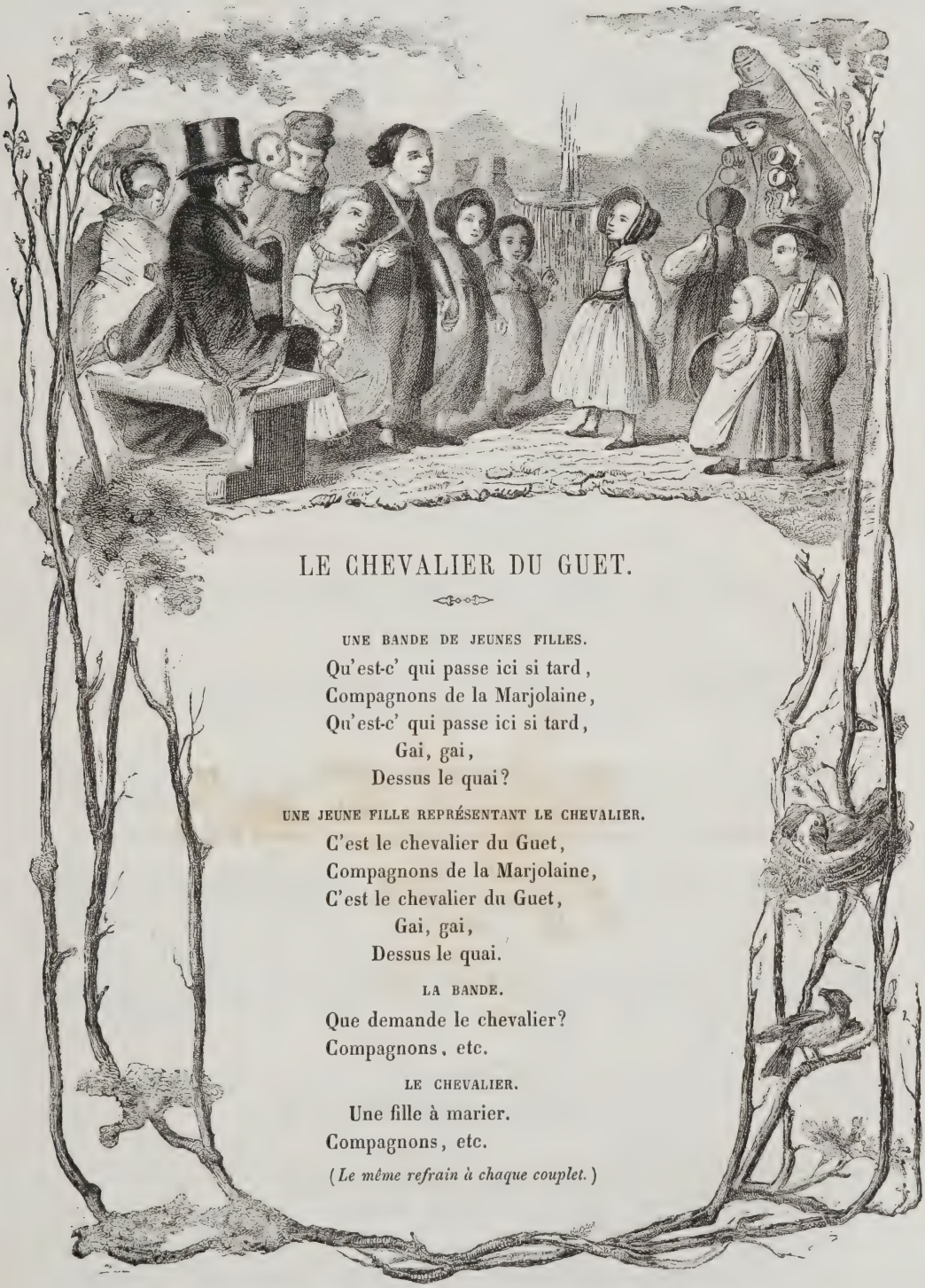
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 f. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



LE CHEVALIER DU GUET.

UNE BANDE DE JEUNES FILLES.

Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Gai, gai,
Dessus le quai?

UNE JEUNE FILLE REPRÉSENTANT LE CHEVALIER.

C'est le chevalier du Guet,
Compagnons de la Marjolaine,
C'est le chevalier du Guet,
Gai, gai,
Dessus le quai.

LA BANDE.

Que demande le chevalier?
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Une fille à marier.
Compagnons, etc.

(*Le même refrain à chaque couplet.*)

LA BANDE.

N'y a pas d' fille à marier.

LE CHEVALIER.

On m'a dit qu' vous en aviez.

LA BANDE.

Ceux qui l'ont dit s' sont trompés.

LE CHEVALIER.

Je veux que vous m'en donniez.

LA BANDE.

Sur les une heur' repassez.

LE CHEVALIER.

Les une heur' sont bien passées.

LA BANDE.

Sur les deux heur's repassez.

(*On augmente à volonté le nombre des heures.*)

LE CHEVALIER.

J'ai bien assez repassé.

LA BANDE.

En ce cas-là, choisissez.

Pour *le Chevalier du Guet,* une bande de jeunes filles se tenant par la main va en avant et en arrière. Celle qui fait le personnage du *Chevalier* passe en dansant devant la bande qui l'interroge, et elle répond : *C'est le Chevalier du Guet,* etc. Quand on lui a dit : *En ce cas-là, choisissez,* les jeunes filles élèvent les bras, le Chevalier passe dessous, tantôt devant, tantôt derrière, en examinant les danseuses; il tire par la robe celle qu'il veut choisir et s'enfuit avec elle.

LE CHEVALIER DU GUET.

Allegro.

CHANT.

Qu'est-c' qui passe i - ci si tard, Com-pa-gnons de la Mar-jo-

PIANO.

(*)

2e COUPLET.

- lai - ne, Qu'est-c' qui passe i - ci si tard, Gai! gai! Dessus le quai? C'est le

Fin.

(*) VARIANTE.

tard, Des- sus le quai?

On finit souvent cette Ronde comme dans cette *Variante.*

SUR LE PONT D'AVIGNON.

— RONDE. —

Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse, danse;
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.

Les beaux messieurs font comme ça :
Sur le pont d'Avignon
Tout le monde y danse, danse;
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.

Et les capucins font comme ça :
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse, danse;
Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y danse en rond.

LE FURET DU BOIS JOLI.

Il court, il court, le furet,
Le furet du bois, mesdames;
Il court, il court, le furet,
Le furet du bois joli.

Il a passé par ici,
Le furet du bois, mesdames;
Il a passé par ici,
Le furet du bois joli.

Il court, il court, le furet,
Le furet du bois, mesdames;
Il court, il court, le furet,
Le furet du bois joli.

AH! MON BEAU CHATEAU.

— RONDE. —

Ah! mon beau château,
Ma tant', tire, lire, lire,
Ah! mon beau château,
Ma tant', tire, lire, lo.

Le nôtre est plus beau,
Ma tant', etc.
Le nôtre est plus beau,
Ma tant', etc.

Nous le détruirons,
Ma tant', etc.
Nous le détruirons,
Ma tant', etc.

Laquell' prendrez-vous?
Ma tant', etc.
Laquell' prendrez-vous?
Ma tant', etc.

Celle que voici,
Ma tant', etc.
Celle que voici,
Ma tant', etc.

Qu' lui donnerez-vous?
Ma tant', etc.
Qu' lui donnerez-vous?
Ma tant', etc.

De jolis bijoux,
Ma tant', etc.
De jolis bijoux,
Ma tant', etc.

Nous en voulons bien,
Ma tant', etc.
Nous en voulons bien,
Ma tant', etc.

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS.

TOUS.

Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas.

LA BICHE.

Loup, loup, y es-tu?

LE LOUP.

Non.

TOUS.

Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas.

LA BICHE.

Loup, loup, y es-tu?

LE LOUP.

Oui.

LA BICHE.

Sauvons-nous.

LE LOUP.

Je te mangerai.

LA BICHE.

Je me défendrai.

LE BEAU LAURIER DE FRANCE.

— RONDE. —

J'ai un beau laurier de France;
Mon joli laurier danse;
Mon joli laurier.

Mademoiselle entrez en danse;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Faites-nous trois révérences;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Maint'nant le tour de la danse;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

Embrassez vot' ressemblance;
Mon joli laurier danse,
Mon joli laurier.

LA BOULANGÈRE.

— RONDE. —

La Boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère,
La Boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère,
Oui, elle en a, je les ai vus
J'ai vu la Boulangère.
J'ai vu la Boulangère, etc.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LES BŒUFS.

Pierre Dupont.

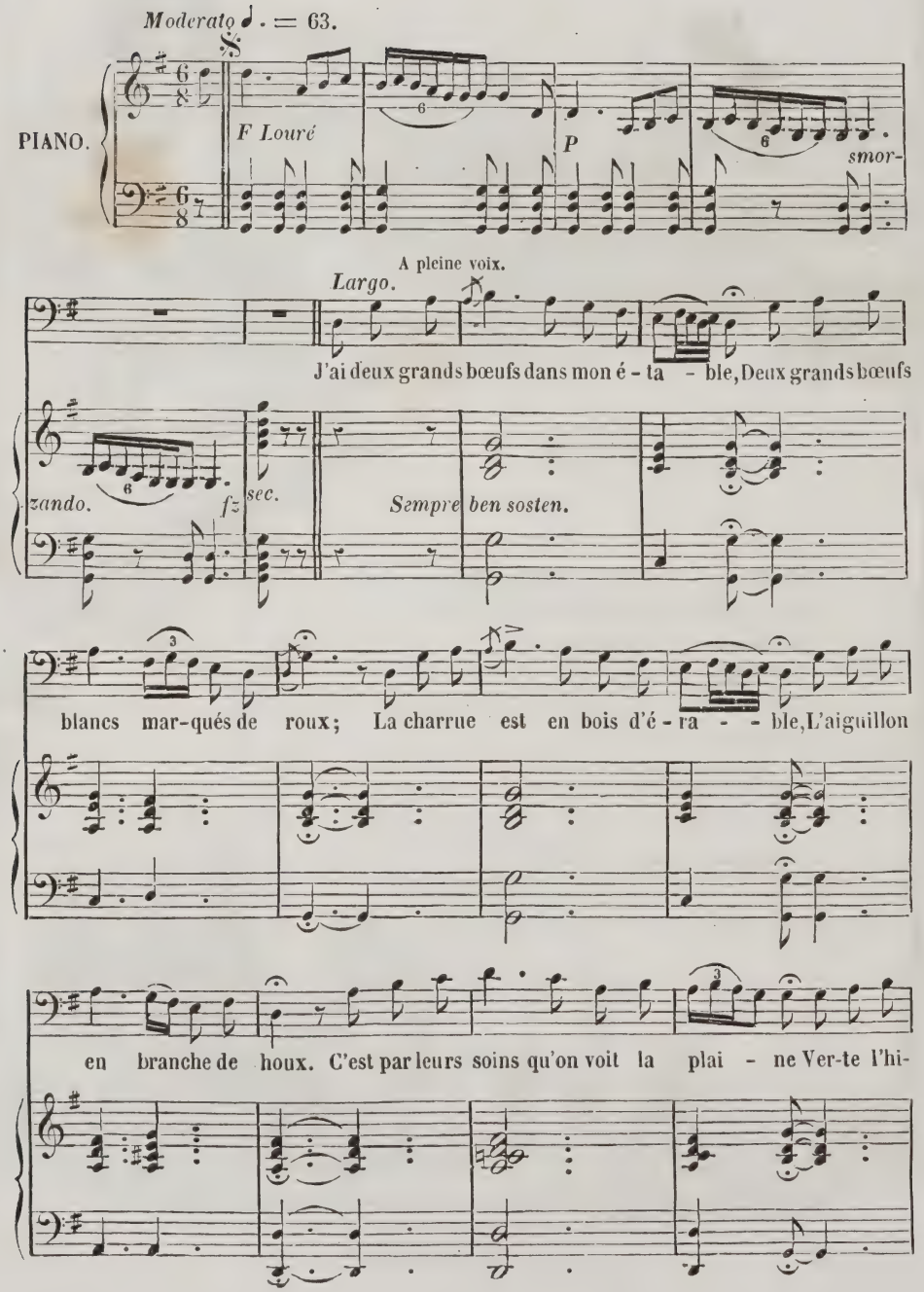
1845

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

LES BOEUFS.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT,

ARRANGÉE POUR LE PIANO, PAR VICTOR PARIZOT.



- ver, jau - ne l'é - té, Ils gagnent dans u - ne se - mai - ne Plus d'ar - gent

rit. *Accelerando.*

qu'ils n'en ont coû - té. S'il me fal-lait les ven - dre, J'ai-

Louré.

dolce.

merais mieux me pen - dre; J'ai-me Jean-ne ma fem - me, Eh bien! j'aimerais

P *cres - - - cen-*

F *P*

mieux la voir mou-rir Que voir mou - rir mes bœufs.

- - - do *P* *Suivez*

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,

Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au Mardi-Gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries:
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre Régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

LE REPOS DU SOIR.

Quand le soleil se couche horizontal,
De longs rayons noyant la plaine immense,
Comme un blé mûr le ciel occidental,
De pourpre vive et d'or pur se nuance;
L'ombre est plus grande et la clarté s'éteint,
Sur le versant des pentes opposées;
Enfin le ciel par degrés se déteint,
Le jour s'efface en de brumes rosées.
Reposons-nous,
Le repos est si doux!
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

Dans le sillon, la charrue au repos
Attend l'aurore et la terre mouillée;
Bergers, comptez et parquez les troupeaux,
L'oiseau s'endort dans l'épaisse feuillée.
Gaules en main, bergères aux doux yeux
A l'eau des gués mènent leurs bêtes boire;
Les laboureurs vont délier les bœufs,
Et les chevaux soufflent dans la mangeoire.
Reposons-nous,
Le repos est si doux!
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

Tous les fuseaux s'arrêtent dans les doigts:
La lampe brille, une blanche fumée
Dans l'air du soir monte de tous les toits;
C'est du repas l'annonce accoutumée:
Les ouvriers, si las, quand vient la nuit,
Peuvent partir, enfin la cloche sonne;
Ils vont gagner leur modeste réduit,
Où sur le feu la marmite bouillonne.
Reposons-nous,
Le repos est si doux!
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

La ménagère et les enfants sont là,
Du chef de l'âtre attendant la présence,
Dès qu'il paraît, un grand cri: « Le voilà! »
S'élève au ciel, comme en réjouissance;
De bons baisers, la soupe, un doigt de vin,
Rendent la joie à sa figure blême;
Il peut dormir, ses enfants ont du pain,
Et n'a-t-il pas une femme qui l'aime?
Reposons-nous,
Le repos est si doux!
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

Tous les foyers s'éteignent lentement,
Dans le lointain, une usine qui fume
Pousse de terre un sourd mugissement,
Les lourds marteaux expirent sur l'enclume:
Ah! détournons nos âmes du vain bruit
Et nos regards du faux éclat des villes;
Endormons-nous sous l'aile de la nuit,
Qui mène en rond ses étoiles tranquilles!
Reposons-nous,
Le repos est si doux!
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille!

P. DUPONT.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 f. PAR AN.

10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.

VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. CHARLES LECORBEILLER.

Andantino.

CHANT.

PIANO.

F

Veil-

- lons au sa- lut de l'em - pi - - re, Veil- lons au maintien de nos droits; Si

le des-po-tisme con - spi - re, Conspirons la per-te des rois! Liber -té! Liber-

P

cres - - - cen - - do

- té! Que tout mor-tel te rende hom-ma - ge! Tremblez, ty - rans, vous al-

cres - - - cen - - do

mf

- lez ex - pi - er vos for - faits ! Plutôt la mort que l'escla-va-ge ! C'est la de - vi - se des Fran-

mf

F

D. C.

- çais ! Plutôt la mort que l'es-cla - vage ! C'est la de - vi - se des Fran-çais !

D. C.

F

sf

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté! (*bis*) que tout mortel te rende hommage!
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras.
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté! (*bis*) que ce nom sacré nous rallie.
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie :
Les hommes libres sont Français.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers;
Jurons une guerre mortelle
A tous les rois de l'univers.
Liberté! (*bis*) que ce nom sacré nous rallie!
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits
On ne voit plus qu'une patrie
Quand on a l'âme d'un Français.

Ad. S. Boy.

LA FRANCE DÉLIVRÉE!

OU

LA LYONNAISE.

PAROLES DE M. D'A. R. C. DE SAINT-ALBIN.

CHANT NATIONAL (1814).

Ciel ennemi! Ciel! rends-nous la lumière!
Disait Ajax, et combats contre nous!
Seul contre tous, malgré le ciel jaloux,
De notre Ajax voici la voix guerrière :
Que les cités s'unissent aux soldats!
Rallions tout pour les derniers combats! (*bis.*)
Français! la paix est aux champs de la gloire;
La douce paix, fille de la victoire!
Français! la paix est aux champs de la gloire;
La douce paix, fille de la victoire! (*bis.*)

Non, dans son sein, notre belle patrie
Ne verra plus leurs cruels bataillons!
Plutôt leur sang nourrira les sillons
De cette terre en proie à leur furie!
Que les cités s'unissent aux soldats!
Rallions tout pour les derniers combats! (*bis.*)
Français! la paix n'est qu'aux champs de la gloire!
La douce paix, fille de la victoire!
Français! la paix n'est qu'aux champs de la gloire!
La douce paix, fille de la victoire! (*bis.*)

Il a parlé, le monarque et le père!
Qui serait sourd à sa puissante voix ?
Patrie! honneur! c'est pour vos saintes lois!
Nous marchons tous sous la même bannière!
Rallions-nous, citoyens et soldats!
Rallions tout pour les derniers combats! (*bis.*)
Français! la paix n'est qu'aux champs de la gloire!
La douce paix, fille de la victoire!
Français! la paix n'est qu'aux champs de la gloire!
La douce paix, fille de la victoire! (*bis*)

Ils sont levés, les enfants de la terre!
Ceux dont le monde admira les exploits!
Sol des guerriers, pour la dernière fois
L'audace aura profané ta frontière!
Elle a sonné l'heure de leur trépas!
S'ils se montraient la mort est sur leurs pas! (*bis.*)
Français! la paix n'est qu'aux champs de la gloire!
La douce paix, fille de la victoire!
Français! la paix n'est qu'aux champs de la gloire!
La douce paix, fille de la victoire! (*bis.*)

Napoléon! roi d'un peuple fidèle,
Tu veux borner la course de ton char!
Tu nous fis voir Alexandre et César!
Et nous verrons Trajan et Marc-Aurèle!
Nous sommes tous tes enfants, tes soldats!
Nous volons tous à ces derniers combats! (*bis.*)
Elle est conquise aux nobles champs de gloire,
La douce paix, fille de la victoire!
Elle est conquise aux nobles champs de gloire,
La douce paix, fille de la victoire! (*bis.*)

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

6 fr. PAR AN.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

10 cent. LE NUMÉRO.

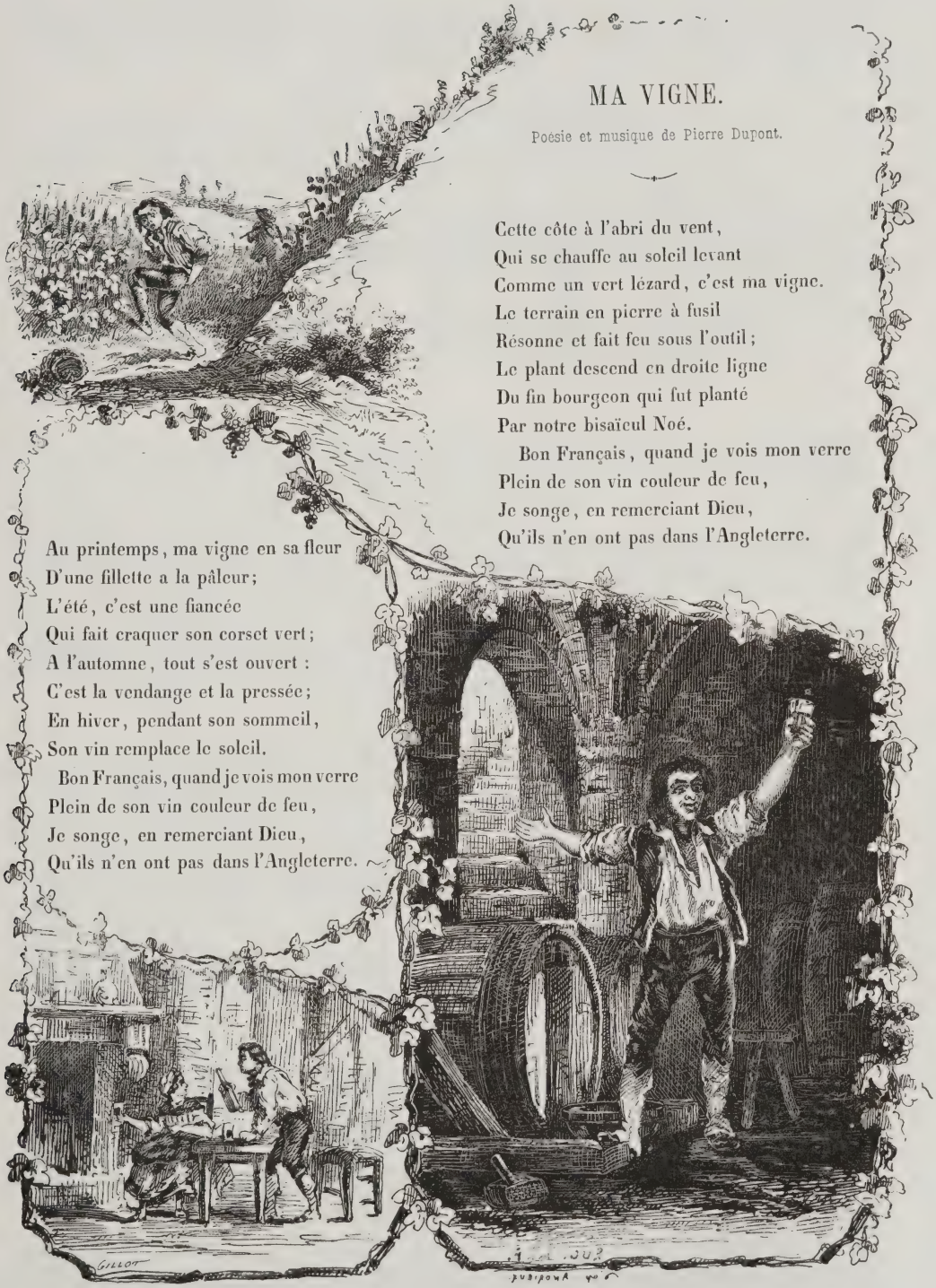
JOURNAL ILLUSTRÉ.

MA VIGNE.

Poésie et musique de Pierre Dupont.

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard, c'est ma vigne.
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé.
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Au printemps, ma vigne en sa fleur
D'une fillette a la pâleur;
L'été, c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert;
A l'automne, tout s'est ouvert :
C'est la vendange et la pressée;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

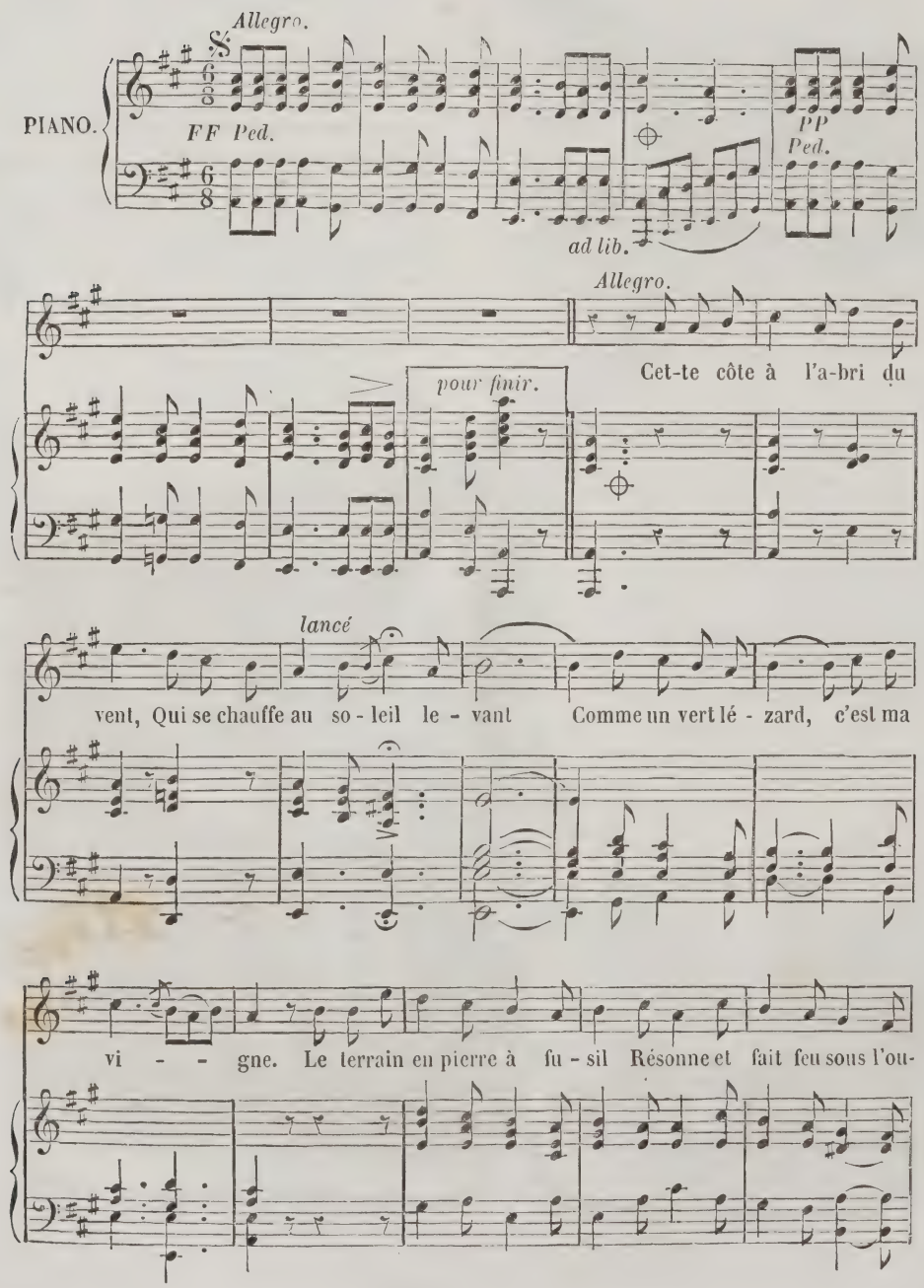


J'aime ma vigne en vieux jaloux :
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle !
Mon sel pince le maraudeur,
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle ;

Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau.
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

MA VIGNE.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.



- til; Le plant descend en droi-te li - - gne Du fin bourgeon qui fut plan-

Animato. *F*

- té Par no-tre bis - aï - eul No - é... Bon Fran - çais, quand je vois mon

Ped. *F*

P

vér - re Plein de ce vin cou-leur de feu, Je songe, en

lancé

re-mer-ci - ant Dieu, Qu'ils n'en ont pas, qu'ils n'en ont pas dans l'An-gle-ter - -

P

cresc.

- re, Qu'ils n'en ont pas, qu'ils n'en ont pas dans l'An-gle - ter - - - re! 𝄋

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église.
Quand j'y descends je marche droit;
De mon vieux vin je bois un doigt,
Un doigt, deux doigts... et je me grise.
A moi le mur et le pilier,
Je ne trouve plus l'escalier!
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

La vigne est un arbre divin;
La vigne est la mère du vin :
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans,
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à teter dans un verre.
La vigne est mère des amours,
O ma Jeanne, buvons toujours!...
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

LE VIN DE LA PLANÈTE.

1847

Tout l'été sur la colline,
En visitant mes raisins,
Rien qu'à voir leur bonne mine
Je prédisais de bons vins;
Et la nuit levant la tête
Vers les cieux tout grands ouverts,
J'appelais une comète
Pour dorer mes pampres verts.
J'appelais une comète,
La planète vient au pas
Faire oublier la comète,
Dont le vin ne valait pas
Le vin de la planète.

Une influence bénigne,
Comme je l'avais rêvé,
De loin réchauffait la vigne;
Les savants l'ont bien prouvé.
Amis, la vendange est belle;
Ce n'est jamais sans raison
Qu'une planète nouvelle
Met le nez à l'horizon.
J'appelais une comète, etc.

On dit qu'à notre équilibre
Manquait ce monde nouveau;
Là-dessus chacun est libre
De tourmenter son cerveau.
Depuis que sur ma vendange
A soufflé l'astre clément,
Ma tête varie et change
D'équilibre à tout moment.
J'appelais une comète, etc.

Les tonneaux et les bouteilles,
Les pressoirs et les celliers,
Laissent la vendange aux treilles;
Le bois manque aux tonneliers.
Qu'il est lampant et limpide
Ce vin terrible et naissant!
C'est comme un soleil liquide
Qui s'allume en votre sang.
J'appelais une comète, etc.

Dieu n'est pas un méchant juge,
Tout en frappant, il sourit;
Le lendemain du déluge
Le cep de Noé fleurit.
La pluie a noyé les terres;
Le soleil a cuit les blés,
Mais la vigne emplit nos verres,
Buvons à coups redoublés.
J'appelais une comète, etc.

Oh! la bienheureuse année!
En dépit de nos revers,
Ma Lisette enluminée
Met sa coiffe de travers.
Au lit conjugal fidèle,
Le rusé marchand du coin
Souffle à minuit sa chandelle,
Et laisse dormir son vin.
J'appelais une comète, etc.

Le vin de notre planète
Dans mille ans sera cité;
Voyez, la vapeur en tête,
Cheminer l'humanité;
C'est une ère qui commence
L'âge fleuri de l'amour;
Qu'on cisèle un verre immense
Où chacun boive à son tour.
J'appelais une comète, etc.

PIERRE DUPONT.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA MARMOTTE EN VIE.

Paroles de Ducray-Duminil.

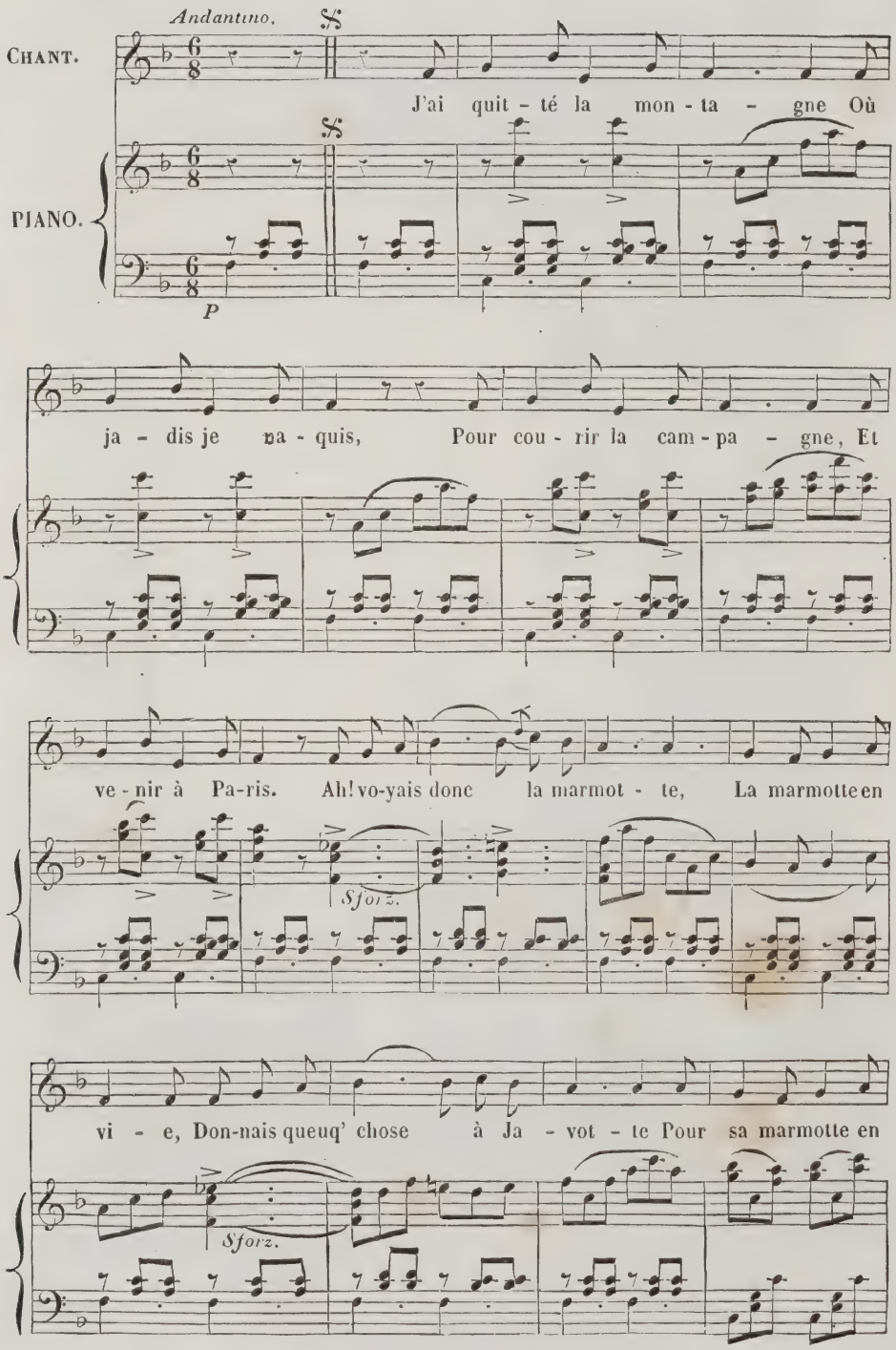
J'ai quittai la montagne
Où jadis je naquis,
Pour courir la campagne
Et venir à Paris.
Ah! voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour la marmotte en vie;
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie:
Ah! donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

LA MARMOTTE EN VIE.

MUSIQUE DE DUCRAY-DUMINIL.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



vi - e; Ah! vou-lais vous voir, la mar - mot - te, La marmotte en

vi - e, Ah! donnais queuq'chose à Ja - vot - te Pour sa marmotte en

vi - e, Pour sa marmotte en vi - e, Pour sa marmotte en

F

vi - e.

P

Fin.

De village en village
Je m'en allai tout droé,
Portant petit bagage,
Criant dans chaque endroé :
Ah! voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour la marmotte en vie;
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie?
Ah! donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

Quand fus à la barrière,
Un commis m'arrêta,
M'disant : — Jeune étrangère,
Que portez-vous donc là ?
Ah! monsieur, c'est la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour la marmotte en vie?
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie :
Ah! donnais queuqu'chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie,

— Passais, la jeune fille,
Avec ce petit bien;
Quand on est si gentille,
Au Roé l'on ne doit rien.
Allais criai la marmotte,
La marmotte en vie;
D'mandais queuqu'chos' pour Javotte,
Pour sa marmotte en vie.
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie?
Ah! donnais queuqu'chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

Un beau monsieur me r'garde,
Puis s'arrête tout doux :
— La belle Savoyarde,
Montre-moi tes bijoux ?
Ah! voyons donc c'te marmotte,
C'te marmotte en vie;
J'donnerai queuqu'chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! montre-moi donc ta marmotte,
Ta marmotte en vie.
Oui, j'donn'rai queuqu'chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.

Moi, sans plus de mystère,
Soudain le satisfis;
Il ouvr' son aumônière,
Puis, comptant des louis :
— Ah! prête-moi ta marmotte,
Ta marmotte en vie;
J'donn'rai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! prête-moi donc ta marmotte,
Ta marmotte en vie.
Oui, j'donn'rai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie.

Que faire, pauvre fille!
En voyant tant d'argent...
D'aise mon cœur petille,
J'accepte le présent...
Prenais, prenais la marmotte,
La marmotte en vie!...
Donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! caressais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.

Mais ce bien que regrette,
Il me l'prit pour son or;
N'ai plus que la coffrette
Où gardais ce trésor.
Ah! j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie :
C'en est fait, pauvre Javotte,
De la marmotte en vie.
Ah! oui, j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie :
Ah! c'en est fait, pauvre Javotte,
De la marmotte en vie.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.

LES HIRONDELLES.

Florian.

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre, tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles;
Fuyons la neige et les autans;
Point d'hiver pour les cœurs fidèles;
Ils sont toujours dans le printemps.

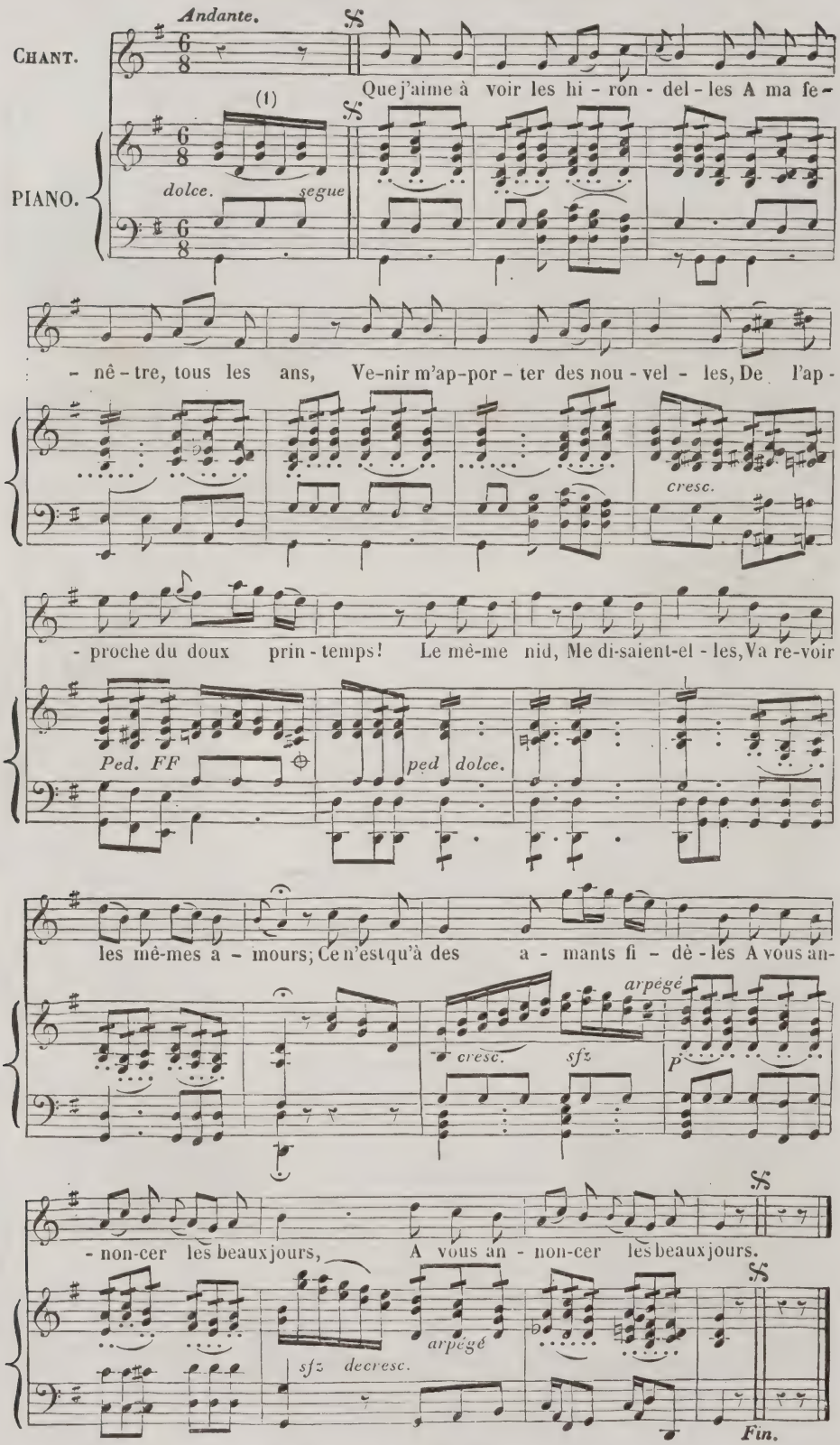
Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

QUE J'AIME A VOIR LES HIRONDELLES.

MUSIQUE DE DEVIENNE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



(1) Continuez les arpéges à la main droite jusqu'à la septième mesure

L'HIRONDELLE.

Air : *Le bon vin, la franche gaieté.*

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Des beaux jours tendre messagère,
En ta course errante et légère,
Tu folâtres dès le matin,
Le bec chargé d'un modeste butin;
Riche alors du bien que tu portes,
Gazouillant au front de nos portes,
Tu voles près de tes petits,
De leur nid babillard calmer les appétits.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

T'exilant lorsque la froidure
Envahit la pâle verdure,
Tu parcours de lointains climats;
Mais tu reviens au départ des frimas.
Chaque fois, diligente et vive,
Ton logis bientôt se ravive;
Et le même asile toujours
Abrite au même endroit de semblables amours.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Aux abords de la cheminée,
En ton gîte ainsi ramenée,
Tu parais, et l'homme des champs
Te rend l'objet des soins les plus touchants.
Tu détruis l'insecte nuisible;
Un orage encore invisible,
Tu le peins en rasant le sol,
Et le beau temps renaît quand s'élève ton vol.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Cher oiseau qui, sur d'autres plages,
Trouveras de nouveaux feuillages,
Si tu vois de nobles proscrits,
Malgré l'honneur, par le destin flétris,
Rappelant la rive natale,
Adoucis leur peine fatale;
A ce magique souvenir,
Ranime en eux l'espoir d'un meilleur avenir.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Sois propice à la bien-aimée
Dont la main, d'espoir animée,
Entrelace près de ton cœur
L'heureux ruban de son heureux vainqueur.
Il en sait le discret usage;
Porte-lui ce joyeux message,
Et sur le chaume de retour
Parle de ces amants aux échos d'alentour.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Nous aussi, par reconnaissance,
Le foyer de notre naissance
En notre âme reste vivant;
Et nous aimons à le chanter souvent.
En tous lieux, oui, de la patrie
Nous gardons l'image chérie :
Après une absence, à nos yeux,
Nos pénates encor semblent plus précieux.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Du plaisir agile argonaute,
Que chacun veut avoir pour hôte,
Quand tu fuis, adieu la gaieté;
A ton aspect, que de félicité!
Comme toi, gentille courrière,
En notre inégale carrière,
Sachons, dans la joie ou les pleurs,
Aux ronces de la vie entremêler des fleurs.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Albert-Montémont.

ARIETTE DE L'OBLIGEANT MALADROIT.

D'une plaintive tourterelle,
Loin de son ami qu'elle appelle,
Que j'aime les sons gémissants!
Comme elle triste et languissante,
Je vis dans l'inutile attente
D'un calme perdu pour mes sens. (*bis.*)

Ainsi chantait la jeune Adèle;
De la plaintive tourterelle
Les accents étaient dans son cœur.
Mais, quel moment rempli de charmes
Son ami vient sécher ses larmes,
Et la fait renaître au bonheur. (*bis.*)

L'HOMME-HIRONDELLE.

Air : *Hélas! maman, c'est bien dommage.*

Comme une hirondelle au printemps,
Mon berger revient tous les ans
Me jurer un amour fidèle,

Mais hélas! ses serments sont faux
Dès qu'on vendange nos coteaux,
Il fuit ainsi que l'hirondelle.

JE T'AIMERAI.

Air connu.

Je t'aimerai tant qu'on verra l'Aurore
Du dieu du jour amener la clarté;
Je t'aimerai tant que les dons de Flore
Embelliront le sein de la beauté.

Je t'aimerai tant que les hirondelles
Feront leurs nids au retour du printemps;
Je t'aimerai tant que des tourterelles
On entendra les doux gémissements.

Je t'aimerai tant que cette onde pure
Réfléchira la lumière des cieux;
Je t'aimerai tant que de la nature
Nous recevrons les bienfaits précieux.

Je t'aimerai tant que le chien fidèle
Sera l'espoir de l'amoureux berger;
Je t'aimerai tant que la fleur nouvelle
Attirera le papillon léger.

Je t'aimerai tant que l'herbe fleurie
Du tendre agneau flattera le désir :
Je t'aimerai, chère âme de ma vie,
Tant que la rose aimera le Zéphir.

Je t'aimerai tant qu'un souffle de flamme
S'élèvera du flambeau de l'Amour,
C'est pour aimer que nous avons une âme :
Je t'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

LA FILLE-OISEAU.

Air connu.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui servit de berceau.
Sa gaieté, son badinage,
Ses caresses, son ramage,

Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeste, on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

Sedaine.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

6 fr. PAR AN.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.

PLAINTES D'UNE AMANTE ABANDONNEE.

(Chanson attribuée à Vadé.)

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux;
Mais de la colonelle
C'est le plus scélérat;
Pour une péronnelle
Le gueux m'a planté là.

Il avait la semaine
Deux fois du linge blanc,
Et comme un capitaine
La toquante d'argent,
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

E

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs tout inondée
J'ai rempli mon baquet :
Je suis abandonnée,
Mais ce n'est pas le pis;
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au berniquet :
Il retournait mes poches,
Sans me laisser un sou;
Ce n'est pas par reproches,
Mais il m'a mangé tout.

La nuit quand je sommeille,
Je pense à mon coquin;
Mais le plaisir m'éveille
Tenant mon traversin :
La chance est bien tournée;
A présent c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.

De ton épée tranchante
Perce mon tendre cœur;
Fais périr ton amante,
Ou rends-lui son bonheur.
Le passé n'est qu'un songe,
Une fichaise, un rien;
J'y passerai l'éponge;
Viens, rentre dans ton bien.

Cette Chanson est connue et ordinairement imprimée en six couplets; mais dans le Recueil même où elle avait paru, les éditeurs l'ont donnée plus tard en la complétant, avec cette note : « *Les six couplets de cette Chanson, qui se trouve au cinquième volume, ne suffisant pas pour ceux qui désirent avoir des Chansons complètes et régulières, nous avons cru devoir la rétablir ici dans son entier.* »

Nous ferons comme eux, en donnant les cinq couplets suivants :

2

Se découvrant sans feinte,
A la Courtille, un jour,
Il grelottait de crainte,
Quoiqu'il brûlât d'amour.
Je meurs, chère maîtresse,
Dit-il, prenant ma main.
J'en pleurai de tendresse
Et ne lui cachai rien.

3

Il me jurait sans cesse
Qu'il m'aimerait toujours.
Hélas ! sur sa promesse,
J'approuvai ses amours.
De toute sa tendresse,
Je faisais mon bonheur,
Et par ses tours d'adresse
Il se rendit vainqueur.

4

Quoi ! fallait-il me rendre,
Pour cet amant ingrat ?
J'avais le cœur trop tendre,
Pour un simple soldat.
Je veux être plus fière,
Puisqu'il me laisse là.
Je serai plus altière,
Et n'aimerai comm' ça.

10

Sans écouter ma plainte,
Le drôle avec Catin,
Sans aucune contrainte,
Va boire un pot de vin.
J'étais pour lui trop bonne,
De souffrir ses amours :
Et puisqu'il m'abandonne,
Je le fuirai toujours.

11

J'étais, ma foi, trop bête,
D'aimer ce libertin,
Qui venait tête à tête,
Manger mon saint-frusquin.
S'il me trouvait gentille,
D'autres aussi verront,
Que je suis brave fille
Qui ne veut pas d'affront.

Ces couplets paraissent évidemment d'une autre main que la Chanson. Ils auront été faits par quelque chanteur des rues, et pour satisfaire les amateurs qui aiment mieux la quantité que la qualité. Ils rappellent ce bon mot de Fontenelle : *Il y a des gens qui ne quittent pas une bonne plaisanterie, qu'ils n'en aient fait une sottise.*

Nous trouvons dans cette Chanson quelques mots d'argot, qu'il est bon d'expliquer, car tout le monde ne connaît pas ce langage comme Vidocq et comme l'auteur des *Mystères de Paris*. La TOQUANTE est une montre; la BRANLANTE est la chaîne : quant au COULANT, c'était une espèce de boucle, à la mode alors, et qui retenait le chignon.

DANS LES GARDES FRANÇAISES.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Andantino.

CHANT.

Dans les Gardes-Fran-çai - ses J'avais un a - mou - reux, Fringant, chaud comme brai - se, Jeu-ne, beau, vi-gou-reux. Mais de la co - lo - nel - le C'est le plus scé - lé - rat; Pour u - ne per-ron- nel — le Le gueux m'a plan - té là. Il

PIANO.

2e COUPLET.

Fin.

Andantino.

CHANT.

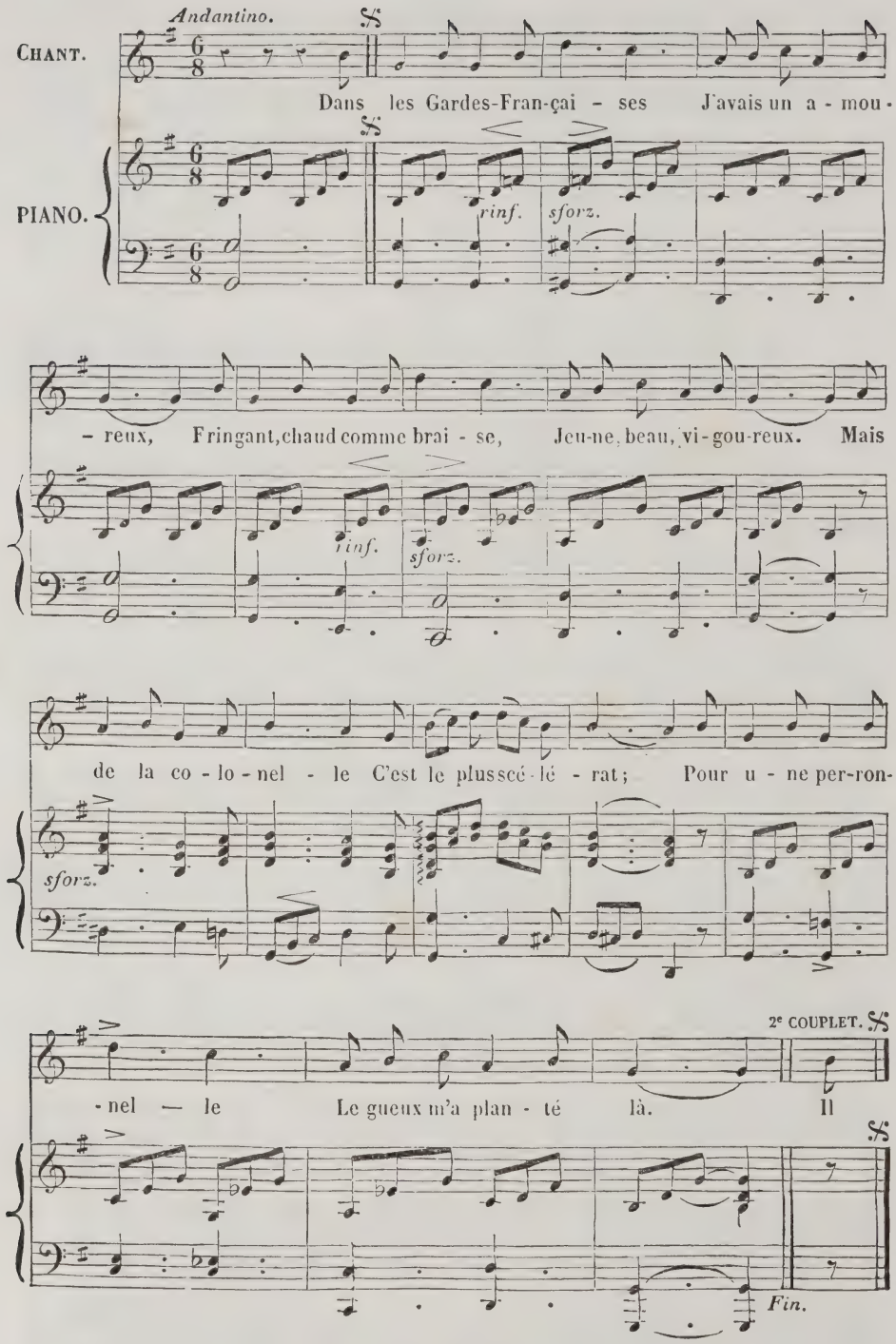
PIANO.

Dans les Gardes-Fran-çai - ses J'avais un a - mou - reux, Fringant, chaud comme brai - se, Jeu-ne, beau, vi-gou-reux. Mais de la co - lo - nel - le C'est le plus scé - lé - rat; Pour u - ne per-ron - nel — le Le gueux m'a plan - té là. Il

rinf. *sforz.* *rinf.* *sforz.* *sforz.*

2e COUPLET.

Fin.



Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMERO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

RÉPONSE
AUX
PLAINTES D'UNE AMANTE ABANDONNÉE.

Paroles de Dorneval.

Comment de ma constance,
Malgré tous mes discours,
T'avais de la doutance,
Ma Babet, mes amours?
Ignorais-tu, cruelle,
Qu'un regard de tes yeux
Etait une étincelle
Qui rallumait mes feux?

A Madelon la Frique,
Si j'ai promis ma foi,
Ce n'était que par pique
Que j'avais contre toi;
Songe bien qu'à la porte
Tu m'as mis rudement,
Me disant que je sorte
De ton appartement.

Pour un amant sensible
C'était un vilain tour;
Moi, qui suis susceptible
D'un véritable amour,
Je me dis à moi-même :
Babet ne t'aime plus;
Faisons-en donc de même
Puisque je suis exclus.

Ta fille de journée,
Voyant mon désespoir,
Me dit, tout attristée :
Ce trait est par trop noir;
Ma maîtresse est donc folle?
De son emportement,
Viens, que je te console;
Tu seras mon amant.

Respirant la vengeance,
J'acceptai le parti;
Faute d'expérience
Je me croyais guéri;
Mais, hélas! ce qu'on aime
Toujours on doit l'aimer;
Fût-ce le diable même,
Jamais ne faut changer.

Tu me fais un reproche
Qui me fâche bien fort;
Si j'ai vidé ta poche,
Rompu ton coffre-fort;
Ton coulant, ta branlante,
Je te les ai rendus;
Et ta petite rente
Elle est à fonds perdus.

Connaissant ma tendresse,
T'oses me proposer
De périr ma maîtresse
Ou bien de t'adorer :
Peux-tu douter, cruelle,
Du cœur de ton amant?
Que le tien soit fidèle,
Le mien sera constant

Mais on vient de m'apprendre
Qu'un certain racoleur,
Contrefaisant le tendre,
M'avait ravi ton cœur;
Qu'il te conte fleurette,
Qu'on le voit sur le port
Baiser ta gorgerette;
Ma Babet, c'est bien fort.

S'il t'a donné sa pipe
Et prêté son briquet,
Je crains bien qu'il ne grippe
Ton linge et ton baquet.
Alors dans ta tendresse,
T'aurais beau fair' des yeux,
Je te dirais : Traîtresse!
Porte à d'autres tes feux.

Souviens-toi bien, ma reine,
Qu'un simple amusement
Fait souvent plus de peine
Qu'un tendre engagement;
De ses amants le nombre
Quand fille veut grossir,
C'est s'attacher à l'ombre
Pour laisser le plaisir.

Oubliant mes fredaines,
Tu m'offres le pardon;
J'en fais autant des tiennes,
Baise-moi, Babichon;
Je reprends l'héritage
Que m'a donné ton cœur;
Mais le moindre partage
Troublerait mon bonheur.

Nota. Pour la musique et l'accompagnement, voir à la livraison précédente.

LES AMOURS D'UN DRAGON.

Air : *O ma tanturlurette, ô ma tanturluron.*

Dans sa triste retraite,
Ma tante, à Charenton,
Cachait une poulette,
La perle du canton :
Elle se nommait Urlurette,
Et ma tante Urluron.

La fille était honnête,
Mais j'étais polisson ;
Je lui mis dans la tête
Un tour de ma façon :
Un beau jour j'enlève Urlurette
A ma tante Urluron.

Je cache ma brunette
Sous l'habit d'un dragon ;
A sa taille parfaite
Flottait mon ceinturon !
En avant, ma chère Urlurette,
Adieu, dame Urluron.

Sa gentille cornette
Donne un air fanfaron ;
Avec le casque en tête,
L'uniforme dragon,
Vous jugez si mon Urlurette
Avait un air luron.

Elle prend de l'assiette,
Et, ferme sur l'arçon,
Au manége elle est faite
En moins d'une leçon.
Pour traiter avec Urlurette
Il faut être luron.

On la nomma cornette
Au premier escadron ;
Mais taille rondelette
Força le ceinturon,
Et notre cornette Urlurette
Devint mère Urluron.

La plus tendre amourette,
Le plus joli tendron,
N'ont, comme la fleurette,
Qu'une belle saison...
Je ne vis plus dans Urlurette
Que ma tante Urluron.

Mellinet.

LES TROIS SOLDATS.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

Ouvrez-nous, la belle hôtesse,
Voici notre bulletin ;
Jusques à demain matin,
Logez un peu La Jeunesse ;
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus ?

Nous avons fait une ronde
Depuis la nuit jusqu'au jour ;
Sous l'enseigne de l'Amour,
Nous courrons par tout le monde.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus ?

Ne redoutez point nos armes,
Nature nous les donna,
Et l'Amour les façonna
Pour être de ses gendarmes.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus ?

Nos mousquets n'ont point de flammes,
Tels *bastons* sont défendus ;
Mais nos arcs sont bien tendus
Pour le service des dames.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus ?

Je tremble de telle sorte
Que je crains le mal de dents,
J'entrerai tout seul dedans,
Mes deux *goujats* à la porte.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus ?

Je crains d'être ici malade :
Ouvrez, belle, hardiment ;
Si vous n'ouvrez vitement,
J'enfonce la barricade.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus ?

Hugues Guêru,
(*dit* Gauthier-Garguille.)

FRANCOEUR ET CATIN.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Tu dis que Francœur, ma lutine,
A tes traits jamais ne pensa,
Lorsqu'il jure, par ta cantine,
Qu'il n'aurait pu vivre sans ça :
Sans aucune trêve,
La nuit, et toujours,
A tes traits je rêve,
O Catin ! mes amours !

Mon fusil, mon sabre et la gloire,
Ma gourde, ma pipe et Catin,
Ne sortiront de ma mémoire
Qu'au dernier jour de mon destin.
Sans aucune trêve, etc.

A la halte, le soir, en route
Souvent sans déposer mon sac,
Je sais vers toi trouver ma goutte !
Vais-je dans un autre bivouac ?
Sans aucune trêve, etc.

D'argent ma bourse est dégarnie,
C'est le cadet de mes malheurs :
Je sais que la tienne est munie ;
Irais-je en emprunter ailleurs ?
Sans aucune trêve, etc.

Margot, la sœur à l'Intrépide,
Voudrait m'embaucher, Dieu merci !
Je sais que sa barrique est vide :
Me voit-on boire ailleurs qu'ici ?
Sans aucune trêve, etc.

Cette nuit même, en ta cantine,
Un songe me fait supposer
Qu'un vieux sorcier en carabine
Vient de te métamorphoser.
Sans aucune trêve, etc.

J'arme en pressant chien et sous-garde ;
En joue, et sans délibérer...
Mais on attaque l'avant-garde,
Je m'éveille prêt à tirer.
Sans aucune trêve, etc.

Enfin nous battons le Cosaque,
Le Germain, le Prussien, l'Anglais,
Et je reviens dans ta baraque
Boire à l'honneur du nom français.
Sans aucune trêve,
La nuit, et toujours,
A tes traits je rêve,
O Catin ! mes amours !

NI JAMAIS, NI TOUJOURS.

Air connu.

Je n'aimerai jamais
Disait une écaillère ;
Ce sont de vains projets,
Répond un militaire :
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Moi, je veux vous aimer,
Dit le troupier fidèle,
Toujours, et vous jurer...
Ne jurez point, dit-elle ;
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Hélas ! quelle leçon !
La belle fut sensible ;
L'amant de garnison
Changea ; c'est bien possible !
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA BOURBONNAISE.

Dans Paris, la grand'ville,
Garçons, femmes et filles, (*bis.*)
Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas. (On pleure.)
Ho, ha, ha, ha, ha!
La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Est très-mal à son aise,
Elle est sur le grabat.
Ho, ha, ha, ho, ha, ha,
Ho, ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha. (On rit.)
Est très-mal à son aise,
Elle est sur le grabat.

N'est-ce pas bien dommage
Qu'une fille aussi sage, (*bis.*)
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas!
Ha, ha, ha, ha!
La veille d'un dimanche
En tombant d'une branche,
Elle s'est démis la hanche
Et s'est cassé le bras.
Ho, ha, ha, ho, etc.

LA BELLE BOURBONNAISE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Allegro.

CHANT.

Dans Pa-ris, la grand' vil-le, Gar-çons, fem-mes et fil-les, Gar-

PIANO.

F

(*on pleure.*)

-çons, femmes et fil-les Ont tous le cœur dé-bi-le, Et poussent des hé-las! Ah, ah,

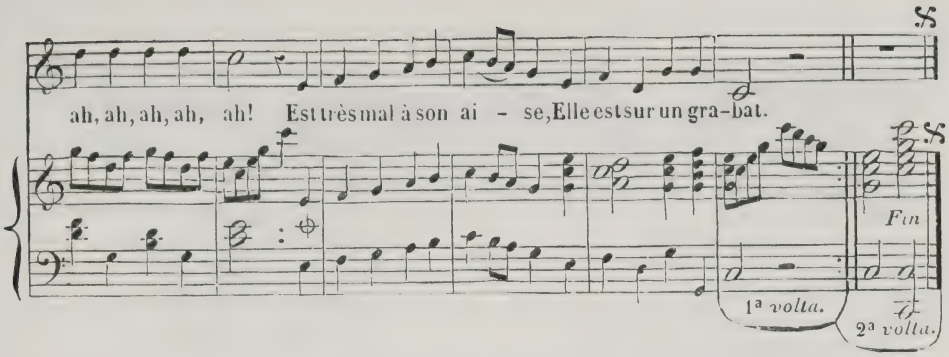
ah, ah, ah, ah, ah! La bel-le Bourbon-nai-se, La maîtresse de Blaise Est très mal à son

(*on rit.*)

ai-se, Elle est sur un gra-bat. Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,

Ped. Dolce.

(Le piano seul fait cette reprise pour la ritournelle.)



Pour guérir cette fille,
On chercha dans la ville (*bis.*)
Un médecin habile;
Et l'on n'en trouva pas.
Ha, ha, ha, ha!
L'on mit tout en usage,
Médecine et herbage,
Bon bouillon et laitage,
Rien ne la soulagea.
Ho, ha, ha, ha, etc.

Et la pauvre malade
D'argent n'ayant pas garde, (*bis.*)
On tomba sur ses hardes
Et rien ne lui resta!
Ha, ha, ha, ha!
En fermant la paupière,
Ell' finit sa carrière,
Et sans drap et sans bière,
En terre on l'emporta.
Ho, ha, ha, ha, etc.

Pour fair' sonner les cloches,
On donna ses galoches, (*bis.*)
Son jupon et ses poches,
Son mouchoir et ses bas,
Ha, ha, ha, ha! (On pleure.)
Et de sa sœur Javotte
On lui donna la cotte,
Son manteau plein de crotte,
Avant qu'elle expirât!
Ho, ha, ha, ha, etc.

La pauvre Bourbonnaise,
Va dormir à son aise, (*bis.*)
Sans fauteuil et sans chaise,
Sans lit et sans sopha.
Ha, ha, ha, ha! (On pleure.)
Voilà qu'elle succombe,
Elle est dans l'autre monde.
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son libera.
Ho, ha, ha, ho, ha, ha, etc.

LA CHANSON ET LE VAUDEVILLE.

CHANSON-VAUDEVILLE.

Air *de la Bourbonnaise.*

Rencontrant, sous l'ombrage,
Fille, au gentil corsage,
Au gracieux visage,
Un berger fut, je gage,
Le premier qui chanta
Ha! ha! ha! ha!
Sensible à son hommage,
A son naïf langage,
La bergère peu sage,
Avec lui, répéta :
Ha! ha! ha! ha!
La chanson, au village,
Ainsi se présenta.

Par goût, par caractère,
La chanson est légère,
Elle fuit le mystère :
La voilà qui prospère
Et court en liberté!
Hé! hé! hé! hé!

A table, elle sait plaire,
Et dès qu'une voix claire
Chante : buvons, compère!
Son refrain est goûté!
Hé! hé! hé! hé!
Si l'amour fut son père,
Sa fille est la gaieté.

La chanson, dans la ville,
Cherche ensuite un asile,
Et pour former son style,
Du malin vaudeville
Elle fait son mari.
Hi! hi! hi! hi!
De cet hymen fertile,
L'on vit naître, à la file,
Cassandre, Arlequin, Gille;
Jamais on n'a tant ri!
Hi! hi! hi! hi!
L'on accourait par mille
Voir ce trio chéri.

Quelle métamorphose[1] !
La troupe se repose,
Devient triste et morose,
Sans cause, elle dépose
Et marotte et grelot.
Ho! ho! ho! ho!
Ses vers, comme sa prose,
Ne peignent que la *rose*,
La *rose*, fraîche *éclose*,
Revient à chaque mot.
Ho! ho! ho! ho!
Si forte en est la dose,
Qu'on s'endort aussitôt!

Ensuite on se figure
Qu'une méthode sûre
Pour calmer la censure,
C'est d'offrir la peinture
De la triste vertu[2],
Hu! hu! hu! hu!
Devoir... Bienfait... Nature. .
Viennent à l'aventure,
Et comme par gageure,
Finir chaque impromptu.
Hu! hu! hu! hu!
Pour peu que cela dure,
Tout est... Tout est perdu!

ARMAND GOUFFÉ.

[1] Allusion aux madrigaux prodigués dans quelques pièces. — [2] Nouveau reproche adressé au genre larmoyant.

PORTRAIT DE MAM'SELLE MARGOT

LA REMPAILLEUSE

PAR SON CHER AMANT DUBELAIR, PEINTRE-DOREUR.

AIR : *Ça n' devait pas finir comm' ça.*

A ma Margot
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut (*bis*).

Pour commencer par sa chev'lure,
Ah, dam! les jours de grand' colure,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont!
Et s'ils étaient moins roug' qu'ils n'sont...
Ah, mon Dieu! (*bis*) mon Dieu, qu'c'est dommage!
Mais, à ça près, j'gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous ne trouverez pas un défaut.

C'est-y sa peau qu'il faut vous peindre?
Jarni! quand all' l'aurait fait teindre,
Ell' n' l'aurait pas plus blanch' qu'ell' n' l'a,
Sauf queuqu' rousseurs par-ci, par-là...
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

Pour les yeux, personne, j' m'en pique,
N'est dans l' cas d' l'y faire la nique;
Drès qu' sur vous son œil droit est l'vé,
Vous r'grettez que l' gauch' soit crevé...
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

Son nez vous a certain' tournure
Qui r'lèv' joliment sa figure;
Et quoiqu'il descende un peu bas,
Si son menton ne l' frisait pas...
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

Ses dents, faut les voir pour y croire
Jarni! c'est d' la perle et d' l'ivoire.
Quand ell' m' les montre, j'sis heureux;
Pourquoi faut-il qu'all' n'en ait qu' deux!
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

D' la beauté d' son sein rien n'approche;
C'est dur comm' neige et blanc comm' roche;
Ça m' fait l'effet de deux soleils;
S'ils étaient tant seul'ment pareils...
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

Pour c' qu'est d' la souplesse d' sa taille,
Gn'a point d'anguille qui la vaille;
Vous jureriez qu'elle n'a point d'os;
Et sans l' malheur qu'elle a sur l' dos...
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

Ses jamb' sont un' aut' paire d' manches;
Ah, dam'! faut les voir les dimanches!..
Ell' dans' pu pir' qu' la Camargot;
Et si c' n'est qu'ell' cloch' d'un ergot...
Ah, mon Dieu! (*bis*) etc.

Sur l' portrait que j' venons d' vous faire,
P't' êt' vous direz qu' ma parsonnière,
Du haut en bas, n'est qu'un' guenon;
J' sis trop poli pour vous dir' non;
Mais conv'nez, (*bis*) conv'nez que c'est dommage;
Car, à ça près, j' gage
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouveriez pas un défaut.

DÉSAUGIERS.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France · 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

GUILLERI.

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter.*) mouri'?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre,
Pour voir ses chiens couri',
Carabi;
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

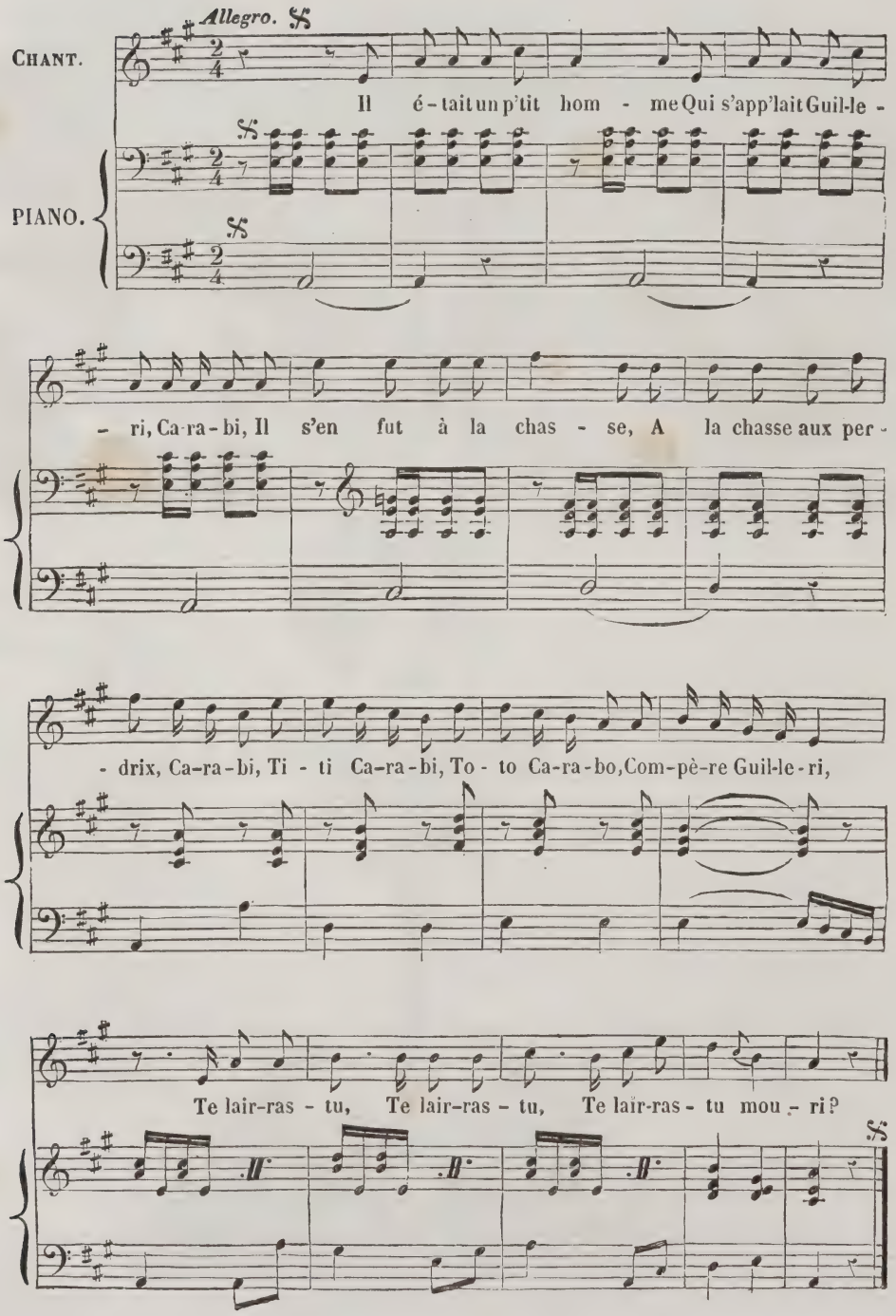
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi;
Il se cassa la jambe,
Et le brás se démi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe,
Et le bras se démi',
Carabi;
Les dam' de l'*Hôpitale*,
Sont arrivé's au brui',
Carabi,
Titi Carabi, etc

LE COMPÈRE GUILLERI.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Les dam' de l'*Hopitale*,
Sont arrivé's au brui',
Carabi;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre, de la charpi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

L'une apporte un emplâtre,
L'autre, de la charpi'
Carabi;
On lui banda la jambe,
Et le bras lui remi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

On lui banda la jambe,
Et le bras lui remi',
Carabi;
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi',
Carabi;
Ça prouv' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi,
Titi Carabi, etc.

On modifie de différentes manières le refrain, et la chanson se chante quelquefois ainsi :

Il était un p'tit homme'
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi,
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Toto Carabo,
Marchand d' Carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri.

A M. ANTOINE X***

EN LUI ENVOYANT UN JAMBON LE JOUR DE SA FÊTE.

Même air.

Pour fêter saint Antoine,
Acceptez ce bouquet
De Chevet.
Sous cette dure couenne,
Le saint mit, en gourmand,
Du nanan,
Qui bien refroidi,
Vous ragaillardit
Et fait que chacun dit :
Oh! qu'il est bon;
Oh! qu'il est bon
De manger du jambon.

E. D.

VAUDEVILLE DE ROSE ET COLAS.

Il était un oiseau gris
Comme un' souris,
Qui pour loger ses petits
Fit un p'tit nid.
Sitôt qu'ils sont tous éclos
Bien à propos,
Ils vont chantant nuit et jour
Au bois d'amour.
Aimez, aimez-moi,
Mon petit Roi } (*bis.*)
Donne-moi ta foi, mon cœur est à toi.

Quand ces oiseaux vont chantant
Dès l' printemps,
La violette a plus d'odeur,
Plus d' fraîcheur,
Le papillon vole mieux
Dedans les cieux,
Et Jeanneton dit nuit et jour
Au bois d'amour :
Aimez, aimez-moi,
Mon petit Roi } (*bis.*)
Ah! r'montez vos jambes car on les voit.

Ces oiseaux ont tant chanté
Pendant c't'été
Que leur gosier et leur bec
Est tout à sec.
Mais nous savons leurs chansons,
Et nos garçons
S'en vont chantant nuit et jour
Au bois d'amour, etc.

COUPLETS DE TARARE.

— 1787 —

Je suis né natif de Ferrare.
Là, par les soins d'un père avare,
Mon chant s'étant fort embelli,
Ahi! povero Calpigi!
Je passai du Conservatoire
Premier chanteur à l'oratoire
Du souverain di Napoli :
Ah! bravo, caro Calpigi.

La plus célèbre cantatrice
De moi fit bientôt par caprice
Un simulacre de mari.
Ahi! povero Calpigi!
Mes fureurs ni mes jalousies
N'arrêtant point ses fantaisies,
J'étais chez moi comme un zéro;
Ahi! Calpigi povero.

Je résolus, pour m'en défaire,
De la vendre à certain corsaire,
Exprès passé de Tripoli :
Ah! bravo, caro Calpigi!

Le jour venu, mon traître d'homme,
Au lieu de me compter la somme,
M'enchaîne au pied de leur châlit.
Ahi! povero Calpigi!

Le forban en fit sa maîtresse;
De moi, l'argus de sa sagesse;
Et j'étais là tout comme ici :
Ahi! povero Calpigi!

ATAR.

Qu'avez-vous à rire, Spinette?

CALPIGI.

Vous voyez, ma fausse coquette.

ATAR.

Dit-il vrai?

SPINETTE.

Signor, è vero.

CALPIGI.

Ahi! Calpigi povero!

BEAUMARCHAIS.

VOILA L'PLAISIR.

AIR : *Du haut en bas.*

Voilà l'plaisir!
Rapide éclair, songe volage,
Voilà l'plaisir!
Qu'en vain souvent l'on veut saisir!
Objet des vœux du fou, du sage,
Qu'on cherche en tous lieux, à tout âge;
Voilà l'plaisir!

Voilà l'plaisir!
Dit Mondor, près de sa cassette :
Voilà l'plaisir!
Amasser, est son seul désir;
Son héritier dépense, achète,
C'est en prodigant qu'il répète :
« *Voilà l'plaisir!* »

Voilà l'plaisir!
Nous dit l'inconstante Julie;
Voilà l'plaisir!
Tromper un amant, c'est jouir :
Enfin la coquette est punie,
On l'abandonne, elle est trahie;
Voilà l'plaisir!

Voilà l'plaisir!
Dit un intrigant plein d'audace;
Voilà l'plaisir!
C'est de prendre et de parvenir :
Pour lui le sort change de face,
L'intrigant revient à sa place;
Voilà l'plaisir!

Voilà l'plaisir!
Dit un petit maître à Lisette;
Voilà l'plaisir!
C'est un papillon, c'est zéphyr :
Mais le bon Lucas à Jeannette
Bien mieux, et plus souvent répète :
« *Voilà l'plaisir!* »

Voilà l'plaisir!
Jouir du bien qui se présente;
Voilà l'plaisir!
Ne pas trop prévoir l'avenir;
Aider la famille indigente,
Et cacher la main bienfaisante;
Voilà l'plaisir!

Voilà l'plaisir!
Le travail, les arts, l'industrie;
Voilà l'plaisir!
Avoir toujours nouveau désir,
Bon vin et table bien servie,
Bon ami, surtout bonne amie :
Voilà l'plaisir!

GOULARD.

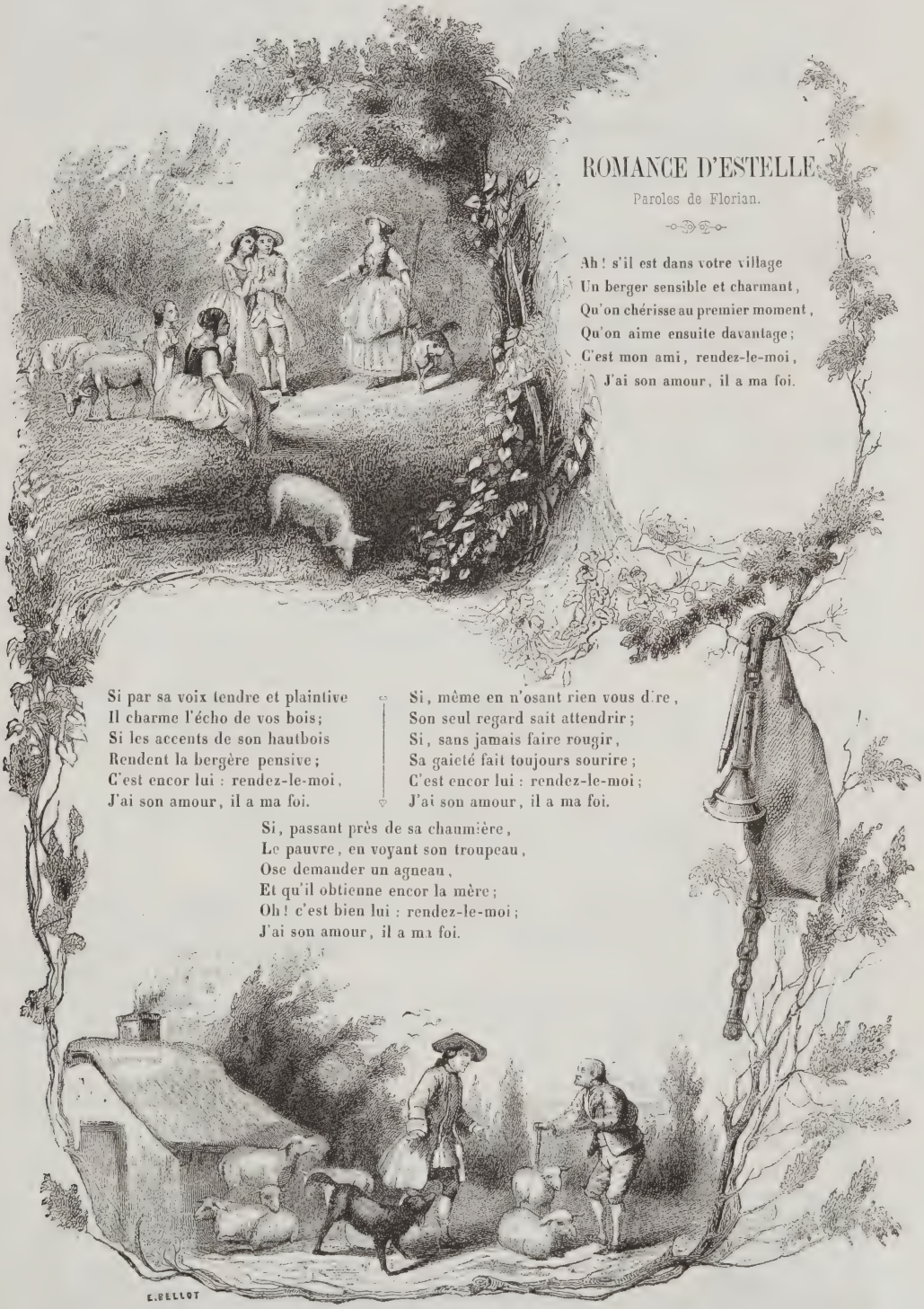
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 f. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



ROMANCE D'ESTELLE.

Paroles de Florian.

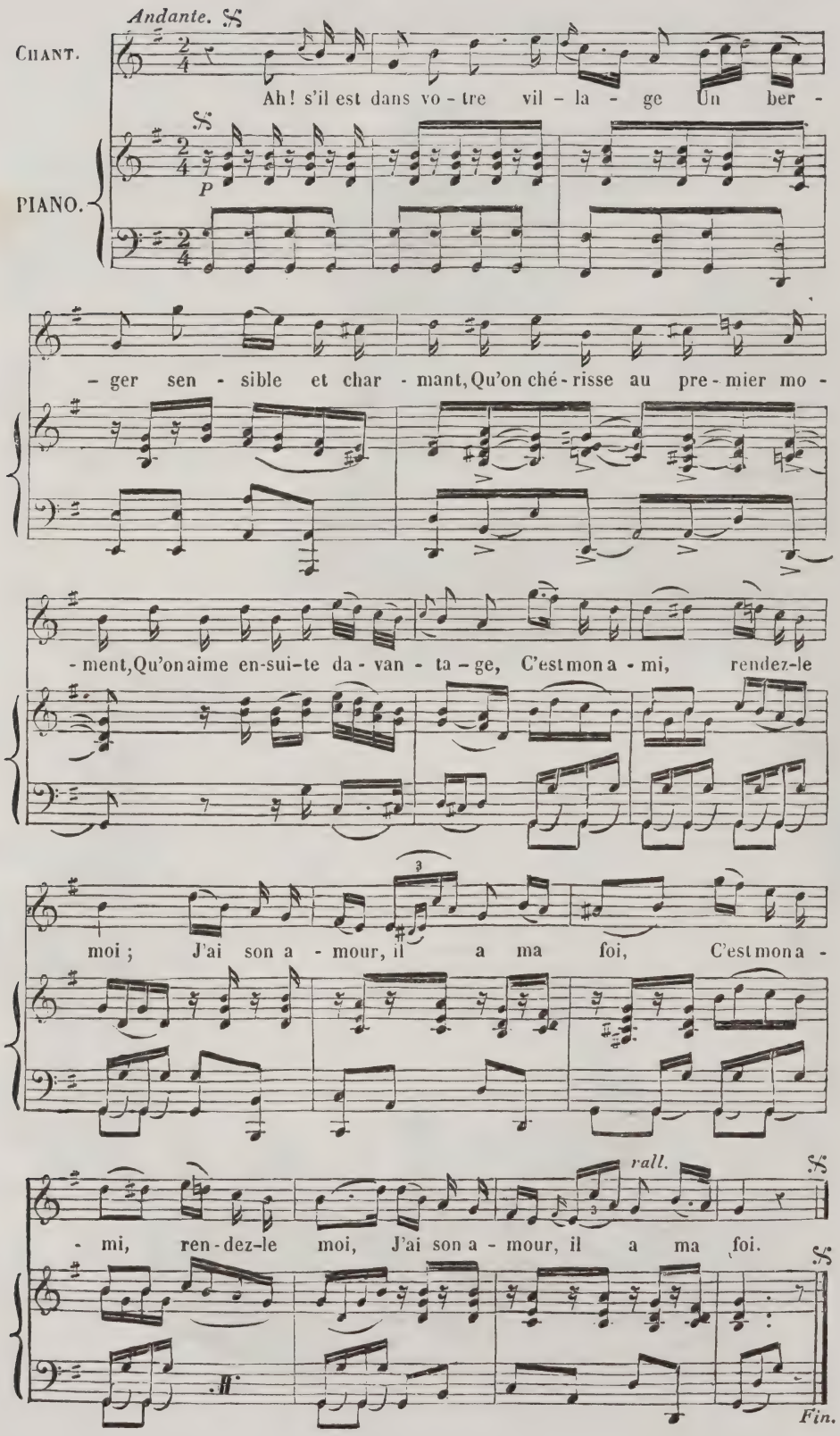
Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage ;
C'est mon ami, rendez-le-moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive ;
C'est encor lui : rendez-le-moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire ;
C'est encor lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère ;
Oh ! c'est bien lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

C'EST MON AMI, RENDEZ-LE-MOI.



Parmi les romances que Florian a prêtées à son Estelle, il y en a plusieurs qui ne sont qu'une imitation des pastorales provençales et languedociennes que l'on conserve encore dans le pays, et qui ont un charme particulier dans leur idiome original. On aimera sans doute à chanter la Romance d'Estelle dans la langue que parlait cette bergère, et nous voulons donner ce plaisir à nos aimables musiciennes de salon, en transcrivant ici la romance primitive, qui acquerra de nouvelles grâces en passant par leur bouche, et qu'elles pourront chanter sur l'air noté dans cette livraison, en lui donnant un petit accent italien :

Ah, s'avez din vostre villagé
Un jouïn' et tendre pastourel,
Qué vous gagne au premié cop d'iel,
Et pieï qu'à toujours vos engagé :
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï son amour, el a ma fé.

Sé sa voix plentiv' é douceto
Faï soupira l'éco daôu boï,
É sé lou soun de soun aôu boï
Faï soungea la pastoureleto;
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï son amour, el a ma fé.

Sé quan n'aouso pas vous diré,
Sa guignado vous attendris;
Pieï, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un doux souriré;
Es moun ami : rendez lou mé;
Aï son amour, el a ma fé.

Quan lou paôuret s'en ven, pecaïre,
En roudan proucho son troupel,
Li diré : Baïla m'un agnel.
Si li lou baïl' embé la maïre;
Ah! qu'es ben el : rendez lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

ROMANCE D'ESTELLE.

C'en est fait, je succombe, ô fortune inhumaine!
J'ai perdu tout espoir de jamais le fléchir;
Hâte au moins mon trépas; quel barbare plaisir
Trouves-tu dans l'horrible peine
Qui, sans donner la mort, fait si longtemps souffrir?

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure,
Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir?
Et toi que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,
Amour, âme de la nature,
J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir!

Contre tant de tourments je n'ai plus qu'un asile,
Comme moi, sans soutien, j'ai vu le faible ormeau
Agité par les vents, déraciné par l'eau,
Tomber : alors il est tranquille.
J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

FLORIAN.

ROMANCE D'ESTELLE.

Un jour la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau;
Pleurait, et disait à l'écho
Ses chagrins, que l'écho répète
Ah! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût trahir son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim,
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.
Ah! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette,
Je te voyais vite accourir;
Aujourd'hui tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette.
Ah! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

FLORIAN.

ROMANCE D'ESTELLE.

Arbre charmant, qui me rappelle
Ceux où ma main grava son nom;
Ruisseau limpide, beau vallon,
En vous voyant je cherche Estelle;
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi; que me voulez-vous?

Si quelquefois, sous cet ombrage,
Mes yeux succombent au sommeil,
Je la vois; mais l'affreux réveil
M'enlève une si chère image.
O souvenir cruel et doux!
Laissez-moi; que me voulez-vous?

Insensé! quel est mon délire!
Je ne vis que par mes regrets:
Ah! si je les perdais jamais,
Que mon cœur serait prompt à dire:
O souvenir cruel et doux,
Revenez; pourquoi fuyez-vous?

FLORIAN.

ROMANCE D'ESTELLE.

Adieu bergère chérie,
Adieu mes seules amours,
Je vais quitter la prairie
Où tu venais tous les jours; (*bis.*)

Exilé sur l'autre rive,
J'y parlerai de ma foi;
Mais, hélas! ma voix plaintive
Ne viendra plus jusqu'à toi. (*bis.*)

Ne pleure pas, mon amie;
J'ai peu de temps à souffrir:
Tout mal cesse avec la vie,
Et qui te fuit va mourir. (*bis.*)

FLORIAN.

ROMANCE D'ESTELLE.

Vous qui loin d'une amante
Comptez chaque moment,
Vous qui d'une inconstante
Pleurez le changement,
Votre destin funeste
Pour moi serait un bien;
L'espoir au moins vous reste:
Il ne me reste rien.

J'aimais une bergère,
Je possédais son cœur,
Mais, hélas! sur la terre
Il n'est point de bonheur.

Il ressemble à la rose,
Qui s'ouvre au doux zéphyr;
Le jour qu'elle est éclose,
On la voit se flétrir.

L'objet de ma tendresse
A subi le trépas:
Beauté, grâce, jeunesse,
Ne la sauvèrent pas.
Je vais bientôt la suivre
Dans la nuit du tombeau;
Le lierre ne peut vivre
Quand on coupe l'ormeau.

FLORIAN.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

6 fr. PAR AN. — 10 cent. LE NUMÉRO.

JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA MÈRE JEANNE.

Pierre Dupont.

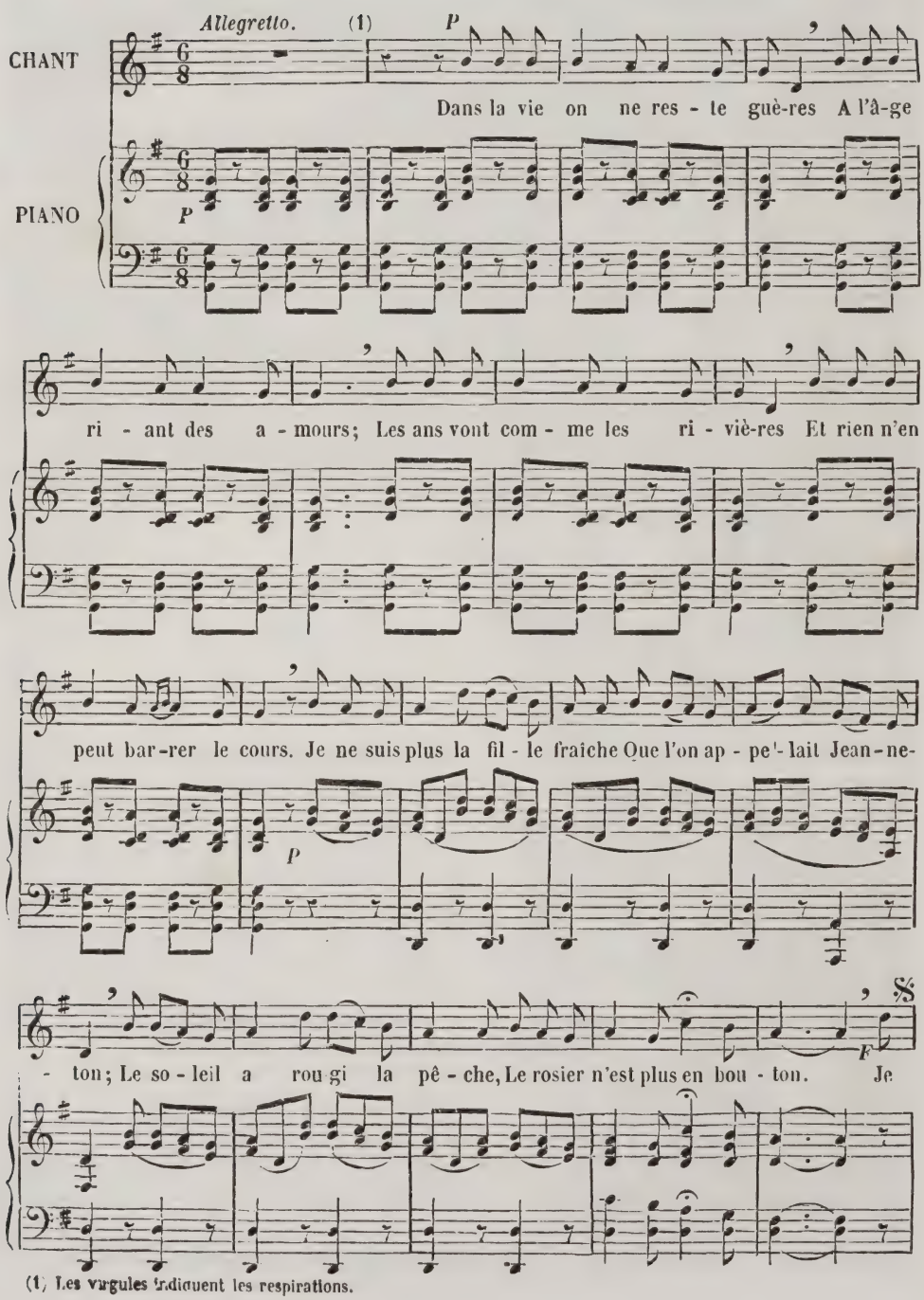
Dans la vie on ne reste guères
A l'âge riant des amours ;
Les ans vont comme les rivières,
Et rien n'en peut barrer le cours.
Je ne suis plus la fille fraîche
Que l'on appelait Jeanneton ;
Le soleil a rougi la pêche,
Le rosier n'est plus en bouton.

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } (*bis.*)

LA MÈRE JEANNE.

MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.

ARRANGÉE POUR LE PIANO PAR M. REYER.



(1) Les virgules indiquent les respirations.

suis la mè-re Jeanne Et j'aime tous mes nourris-sons : Mon co-

F

- chon, mon taureau, mon â - ne, Va-ches, pou-lets, fil-les, gar-çons, Dindons, Et

F lento P

F

j'ai - me leurs chan-sons, Comme é - tant jeu - ne pa - y - sanne, J'aimais la

P P

PP P PP

voix de mes pinsons, Comme étant jeu-ne pa - y-san-ne J'aimais la voix de mes pin-

PP P P

- sons.

FF F

Quand j'étais encore jeunette,
Une autre ne posait pas mieux
Le papillon de sa cornette
Et le chignon de ses cheveux;
Maintenant c'est une autre affaire,
Il s'agit bien de coqueter;
Du jour qu'on est mère et fermière,
On a d'autres chiens à fouetter :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } (*bis.*)

C'est la moisson, c'est la vendange,
Les semailles, la fenaison :
C'est la lessive, et tout ça mange,
Tout ça boit plus que de raison.
Il faut qu'à tout je remédie,
Le bétail est ensorcelé,
Les enfants ont la maladie,
Cette nuit la vache a vêlé :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } (*bis.*)

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major!
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tue-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } (*bis.*)

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant;
Par-dessus, votre homme se grise,
Et trébuche en rentrant au nid;
On se bat, mais après la crise
On s'embrasse, et tout est fini :

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons. } (*bis.*)

MADELEINE ET PETIT PIERRE.

Dis-moi, petit Pierre,
Où fais-tu ton nid?
— La cabaretière
Le sait bien, Nini.
Son bon vin d'Autoire
Me tente et je bois.
— Que c'est laid de boire!
Tu n'es pas courtois.

— Écoute, petite,
Tu me fais changer.
Veux-tu tout de suite
Me bien engager?
Va-t'en la première
Là-bas, dans le bois.
— Adieu, petit Pierre,
Tu deviens courtois.

E. D'ARAQUY.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France · 6 fr. par an — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, a Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE POINT DU JOUR.

Paroles de la Chabaussière et Étienne.

Le point du jour
A nos bosquets rend toute leur parure;
Flore est plus belle à son retour;
L'oiseau reprend doux chant d'amour:
Tout célèbre dans la nature
Le point du jour.

LE POINT DU JOUR.

MUSIQUE DE DALAYRAC

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.

Gulistan essaie son luth.

Allegro non troppo grazioso.

PIANO.

P *F* *P* *F*

cres.

CHANT.

Le point du jour à nos bos-quets rend

F *rinf.*

tou-te leur pa - ru - re, Flore est plus belle

P *rf* *F* *P*

à son re - tour, L'oi - seau re-dit son chant d'amour; Tout cé-lè-bre

F P rinf. P

dans la na - tu - - re Le point du jour,

F

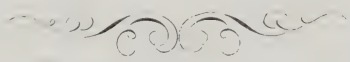
Le point du jour.

F

P F P Fin.

Au point du jour
Désir plus vif est toujours près d'éclore;
Jeune et sensible troubadour,
Quand vient la nuit chante l'amour :
Mais il chante bien mieux encore
Au point du jour.

Le point du jour
Cause parfois, cause douleur extrême.
Que l'espace des nuits est court
Pour le berger brûlant d'amour,
Forcé de quitter ce qu'il aime
Au point du jour!



A Mlle X***.

Chez moi, pour toi, le point du jour
Est toujours près d'éclore;
L'amitié ranime l'amour.
Au déclin comme au point du jour,
Mon cœur cherche et retrouve encore
Le point du jour.

Chaque matin le point du jour
Est mon bonheur suprême.
Quand tu souris à mon amour,
L'aurore avance son retour;
Je répète sans cesse : J'aime
Au point du jour.

De Madeleine, au point du jour,
Imite la tendresse;
Son cœur, éveillé par l'amour,
Mondain et dévot tour à tour,
Goûta l'innocence et l'ivresse
Au point du jour.

Au point du jour, pour l'amitié
Si tu verses des larmes,
Que l'amour en ait la moitié;
Il sera bien assez payé :
Tes pleurs en auront plus de charmes
Au point du jour.

LE POINT A JOUR.

Air : *Le point du jour.*

Le point à jour
A la beauté souvent sert de parure.
Combien j'aime à le voir autour
D'un col blanc, ferme et fait au tour!
Quel plaisir alors me procure
Le point à jour!

Le point à jour
Est fait pour toi, jeune et fraîche fillette:
Pour vous, beautés sur le retour,
C'est, je crois, pour vous faire un tour,
Qu'on plaça dans votre toilette
Le point à jour!

LE POINT DU JOUR.

En vain la brillante aurore
S'élève d'un vol léger;
Si je ne vois mon berger,
Je crois qu'il est nuit encore :
C'est l'astre de mon amour.
Lorsque le berger sommeille,
Mon soleil a fait son tour;
Et le moment qu'il s'éveille
Est pour moi le point du jour.

Comtesse de Bregy.

Le Journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA FIN DU JOUR.

Paroles d'Armand Gouffé.

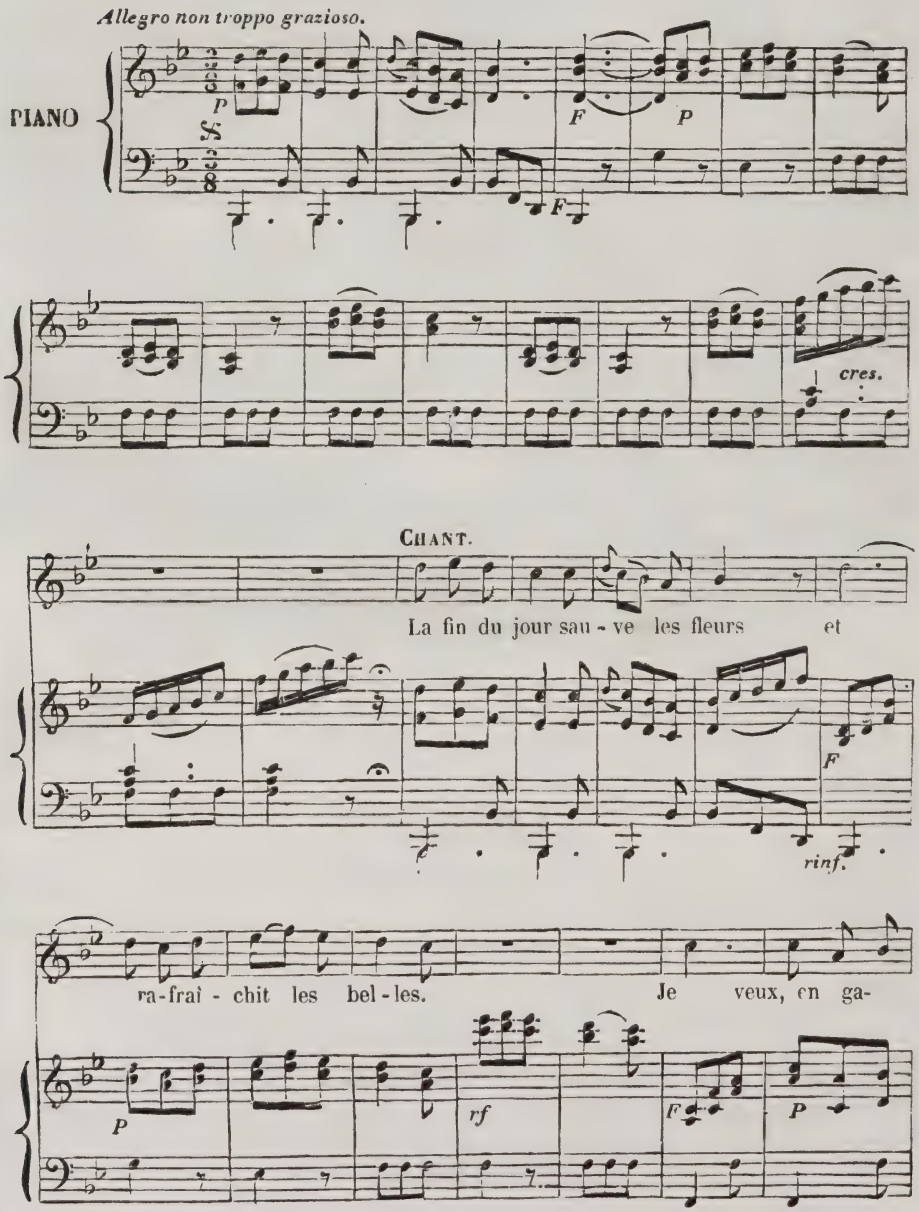
La fin du jour
Sauve les fleurs et rafraîchit les belles :
Je veux, en galant troubadour,
Célébrer, au nom de l'amour,
Chanter, au nom des fleurs nouvelles,
La fin du jour.

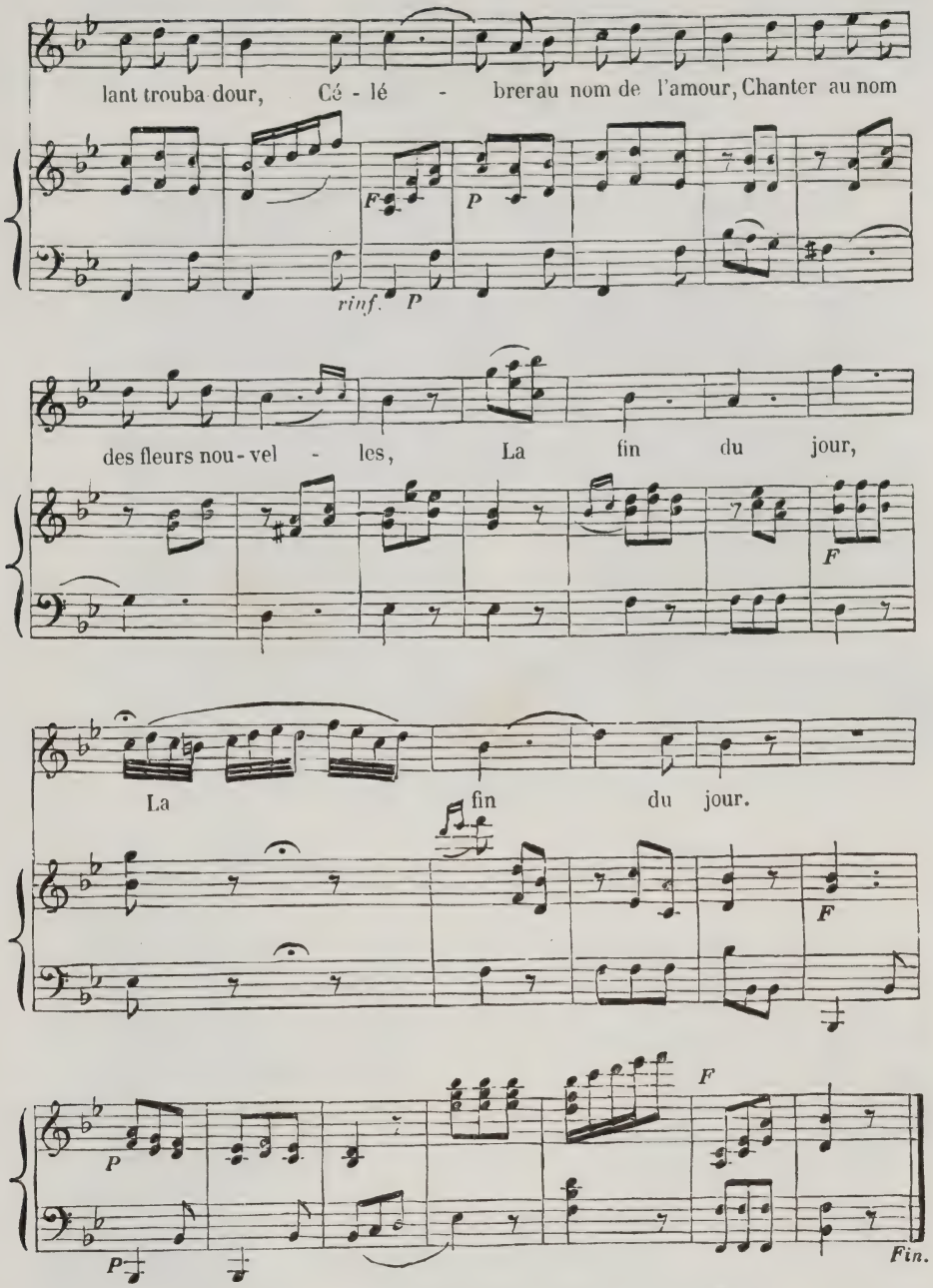
LA FIN DU JOUR.

MUSIQUE DE DALAYRAC.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





La fin du jour
Rend aux plaisirs l'habitant du village :
Voyez les bergers d'alentour
Danser en chantant tour à tour :
Ah! comme on aime, après l'ouvrage,
La fin du jour!

La fin du jour
Rend le bonheur aux oiseaux du bocage :
Bravant dans leur obscur séjour
La griffe du cruel vautour,
Ils vont guetter sous le feuillage
La fin du jour.

La fin du jour
Rend aux amants et l'ombre et le mystère :
Quand Phébus termine son tour,
Vénus, au milieu de sa cour,
Avec Mars, célebre à Cythère
La fin du jour.

La fin du jour
Me voit souvent commencer un bon somme,
Et pour descendre au noir séjour,
En fermant les yeux sans retour,
Je dirai gaîment : C'est tout comme
La fin du jour.

LE SOIR.

Air *de Romagnesi.*

En vain l'aurore
Qui se colore
Annonce un jour
Fait pour l'amour;
De ta pensée
Tout oppressée,
Pour te revoir
J'attends le soir.

L'Aurore en fuite
Laisse à sa suite
Un soleil pur,
Un ciel d'azur.
L'Amour s'éveille,
Pour lui je veille,
Et pour te voir
J'attends le soir.

Heure charmante,
Soyez moins lente!
Avancez-vous,
Moment si doux!
Une journée
Est une année,
Quand pour te voir
J'attends le soir.

Un voile sombre
Ramène l'ombre :
Un doux repos
Suit les travaux.
Mon sein palpite,
Mon cœur me quitte ..
Je vais te voir,
Voilà le soir.

Mme Desbordes Valmore.

LA FIN DU JOUR ET LE POINT DU JOUR.

J'attends en vain, de sa promesse
L'ingrat se souvient-il encor?
Le jour a fui, ma mère dort:
Ah! qu'elle ignore ma faiblesse!
Avant la nuit, disait Colin,
Je serai près de ta demeure;
Et cependant depuis une heure, (*bis.*)
J'attends en vain (*bis.*)

C'est toi, Colin! marche en silence,
J'entends le chien gronder là-bas.
Mais, ciel! on ne me répond pas,
Aurais-je fait une imprudence?
Non, une main presse ma main,
Comme la mienne elle est tremblante;
On ne trompe pas une amante : (*bis*)
C'est toi, Colin (*bis.*)

Colin, va-t'en, voici l'aurore,
Le moindre bruit vient m'effrayer;
Ce baiser sera le dernier,
Faut-il te le redire encore?
Le grand jour vient, il nous surprend,
Et demain dans notre village
On doit couronner la plus sage : (*bis.*)
Colin, va-t'en (*bis.*)

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LES NOCES DE FIGARO.

ROMANCE DE CHÉRUBIN.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier,
Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer.

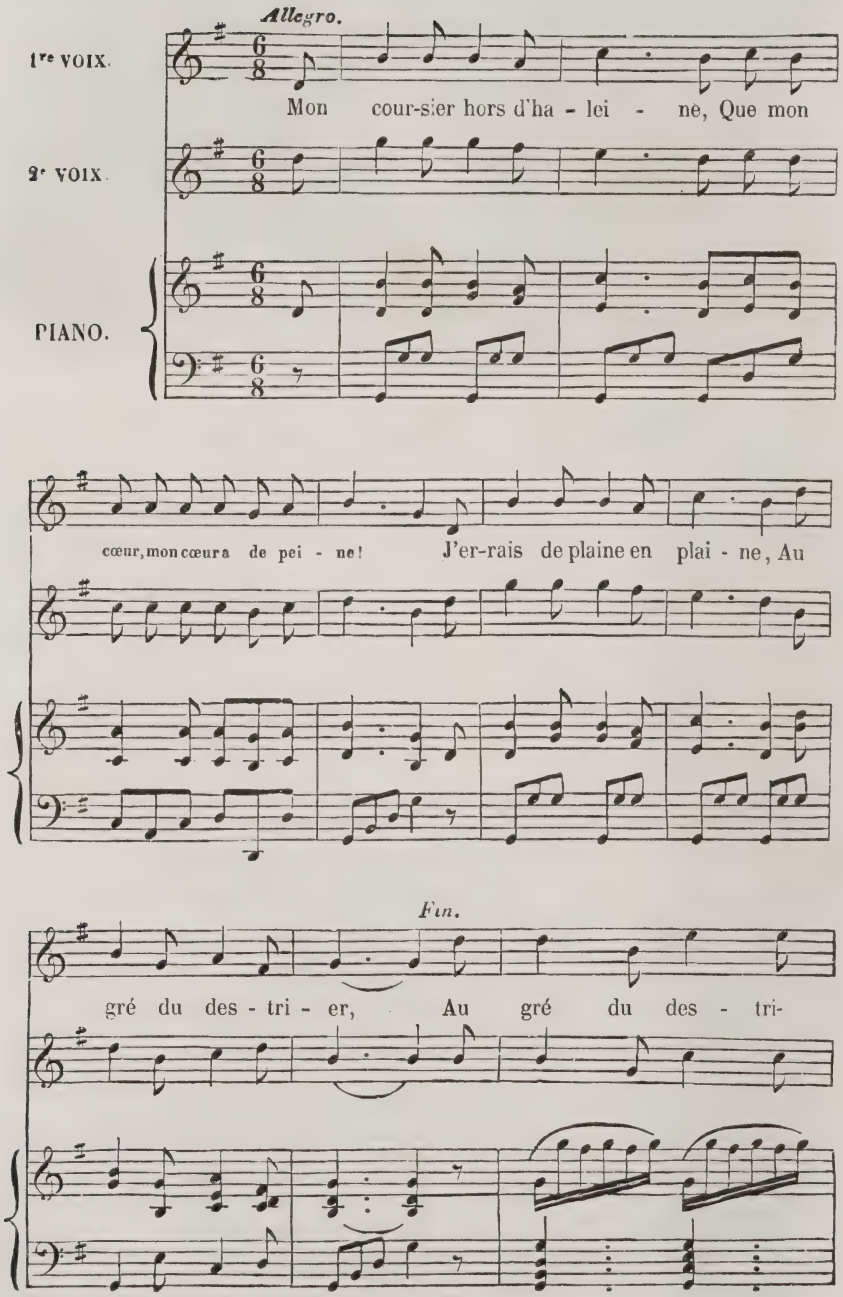
Là, près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler,
Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler.

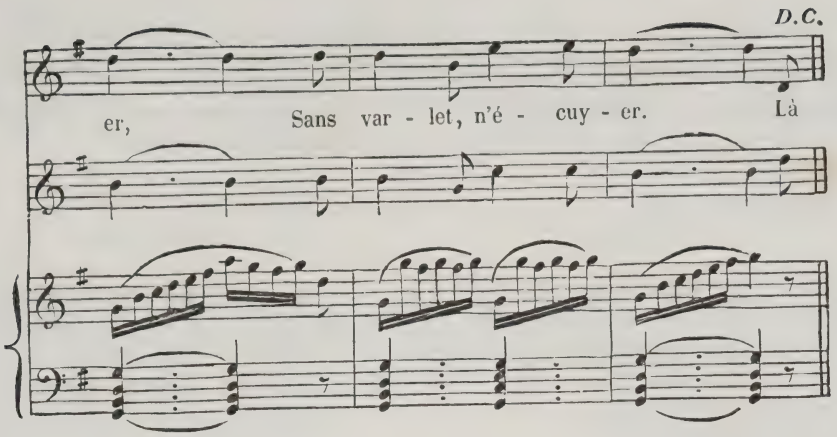
LES NOCES DE FIGARO.

(CHANSON DE CHÉRUBIN.)

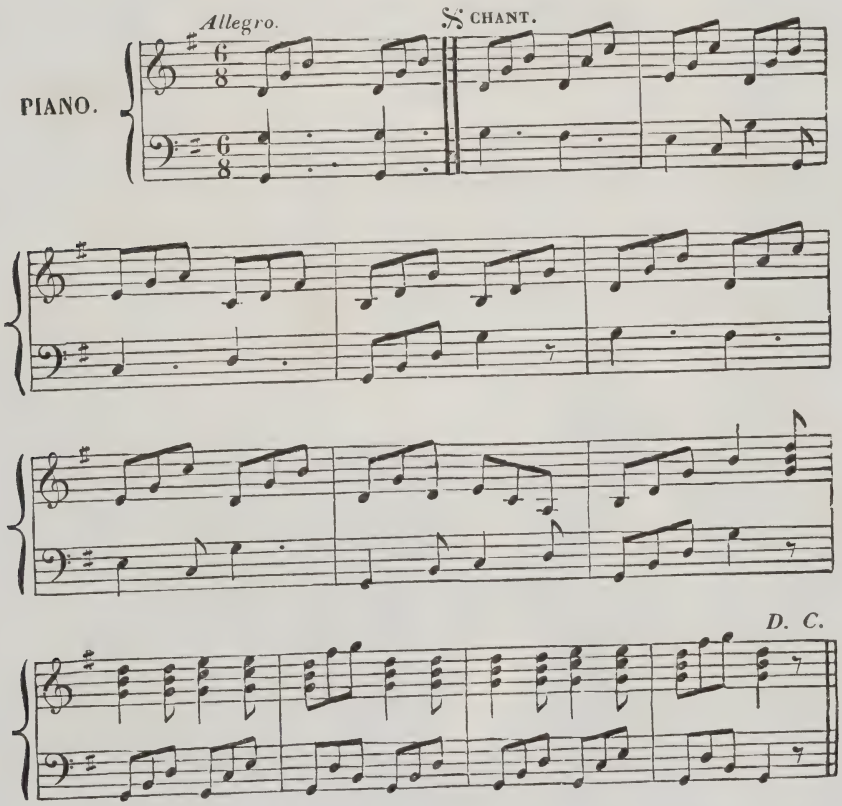
ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.





Lorsqu'on veut chanter cet air à une voix, on doit prendre l'accompagnement suivant avec le chant (première voix) ci-dessus.



Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer,
Le roi vint à passer,
Ses barons, son clergier.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?
Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.

Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avais une marraine
Que toujours adorai,
Que toujours adorai;
Je sens que j'en mourrai.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai,
Je vous en servirai;
Mon page vous ferai;

Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marierai,
Un jour vous marierai. —
Nenni, n'en faut parler.

Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler. (*ter.*)

BEAUMARCHAIS.

SOUPIRS D'AMOUR.

— CANTILÈNE. —

Même air.

Je pleure et perds haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Pour la rive lointaine
Je l'ai vu s'en aller,
Je l'ai vu s'en aller.
Pour me contrarier,

Mon père et ma marraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
A la Saint-Jean prochaine,
Veulent me marier,
Veulent me marier,
Me le faire oublier.

De ma mort, qu'on s'en prenne
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
A la souffrance vaine
Qu'ils me font supporter,
Qu'ils me font supporter,
J'ai beau me récrier.

La chose est trop certaine;
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
A leur loi trop hautaine
Il me faudra plier,
Il me faudra plier,
Et me laisser lier.

La résistance est vaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Et comme une fontaine
Je sens mes pleurs couler,
Je sens mes pleurs couler.
— Pourquoi te désoler?

Me répète la reine.
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
L'hymen est une chaîne
Que toutes faut porter,
Que toutes faut porter;
L'Amour vient consoler.

Vers lui quand l'âme entraîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Par une nuit sereine,
Il sait bien rapprocher. (*ter.*)

MAX D'APREVAL.

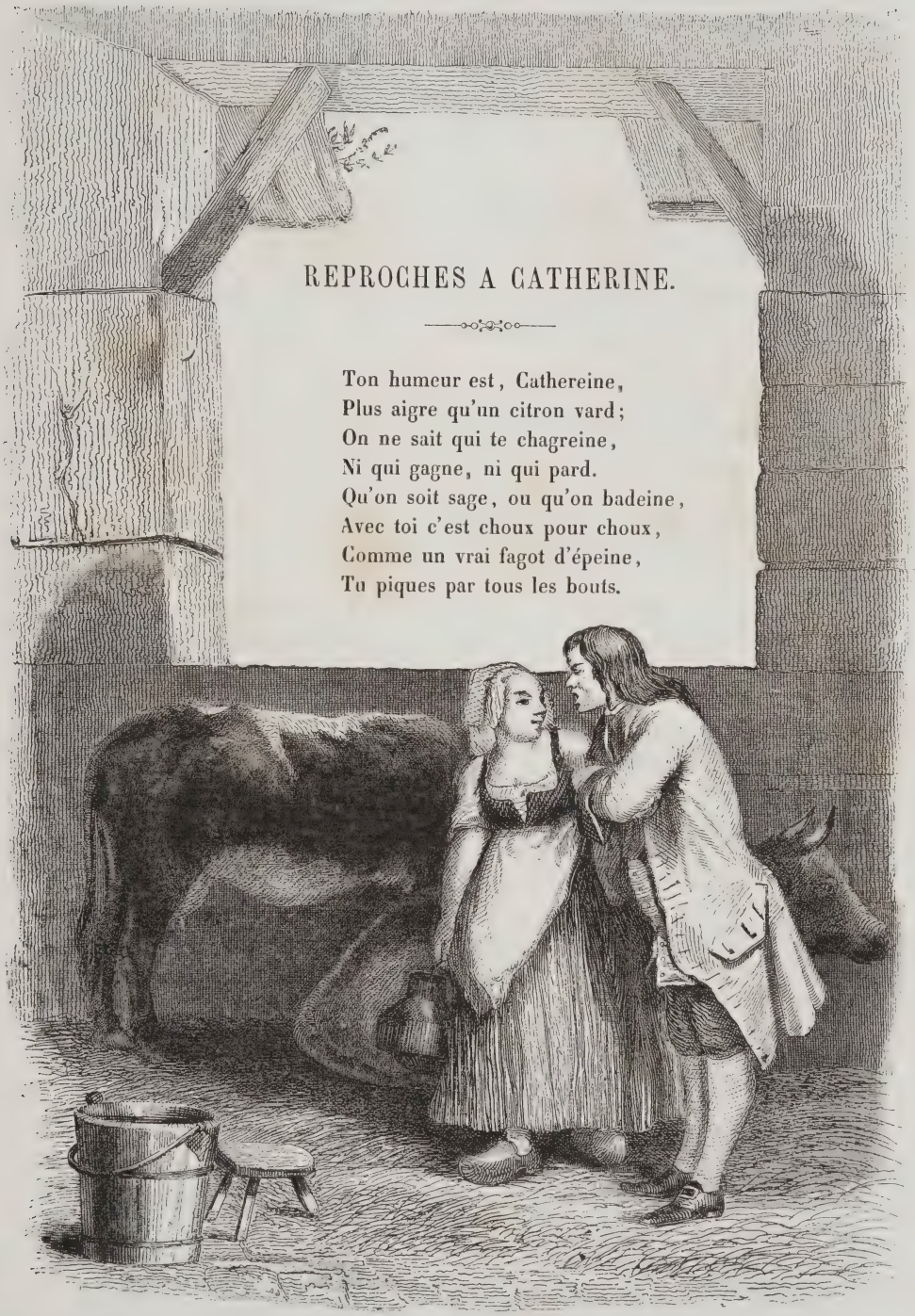
Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.



REPROCHES A CATHERINE.

Ton humeur est, Cathereine,
Plus aigre qu'un citron vard;
On ne sait qui te chagreine,
Ni qui gagne, ni qui pard.
Qu'on soit sage, ou qu'on badeine,
Avec toi c'est choux pour choux,
Comme un vrai fagot d'épeine,
Tu piques par tous les bouts.

Si je parle, tu t'offenses;
Tu grognes, si je me tais :
Lorsque je me plains, tu danses;
Quand je ris, je te déplais.
A ton oreille mal faite,
Mes chansons ne valent rien,
Et ma tant douce musette
N'est qu'un instrument de chien.

Cependant, quoi que tu dises,
Je ne puis quitter ces lieux :
Et quoique tu me méprises,
Partout je suivrai tes yeux.
Je m'en veux mal à moi-même;
Mais quand on est amoureux,
Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs.

D'un pot plein de marjolaine,
Quand je te fis un présent,
Aussitôt, pour mon étrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avais cru mon courage,
Après ce biau grand merci,
Ma main, qui bouillait de rage,
T'eût cassé la gueule aussi.

Pour te mettre en oubliance,
A d'autres j'ai fait la cour;
Mais par cette manigance,
Tu m'as baillé plus d'amour :
Je crois que tu m'ensorcelles;
Car à mes yeux ébaubis,
Auprès de toi, les plus belles
Ne me sont que du pain bis.

L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vite qu'une arbalète,
Tu le fis sauter dans l'iau :
Et puis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

Chacune de tes deux joues
Semble une pomme d'apis,
Comme deux morceaux de roues
Sont à tout point tes sourcils.
Tes yeux, plus noirs que des marles,
Semblent mouches dans du lait;
Et tes dents, un rang de parles
Aussi blanches que du lait.

Pour ta bouche, elle est plus rouge
Que n'est la crête d'un coq;
Et ta gorge, qui ne bouge,
Paraît plus ferme qu'un roc.
Quant au reste, il m'en faut taire,
Car je ne l'ai jamais vu :
Mais je crois que tu dois faire
Sans chemise un beau corps nu.

Par la morgué! c'est dommage
Que tant de rares beautés
Ne me soient pour tout partage
Qu'un sac plein de duretés.
Quand ton humeur est revêche,
Je rumine en mon cerviau,
Et tu me semble une pêche
Dont ton cœur est le noyau.

Le soleil, qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi :
Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.

Avec lui, dans nos prairies,
Tu t'en vas batifoler;
Vous jasez comme deux pies,
Et moi je n'ose parler.
Il t'embrasse, il te chatouille,
Te caresse le grouin :
Et moi, d'abord que je grouille,
Tu me flanque un coup de poing.

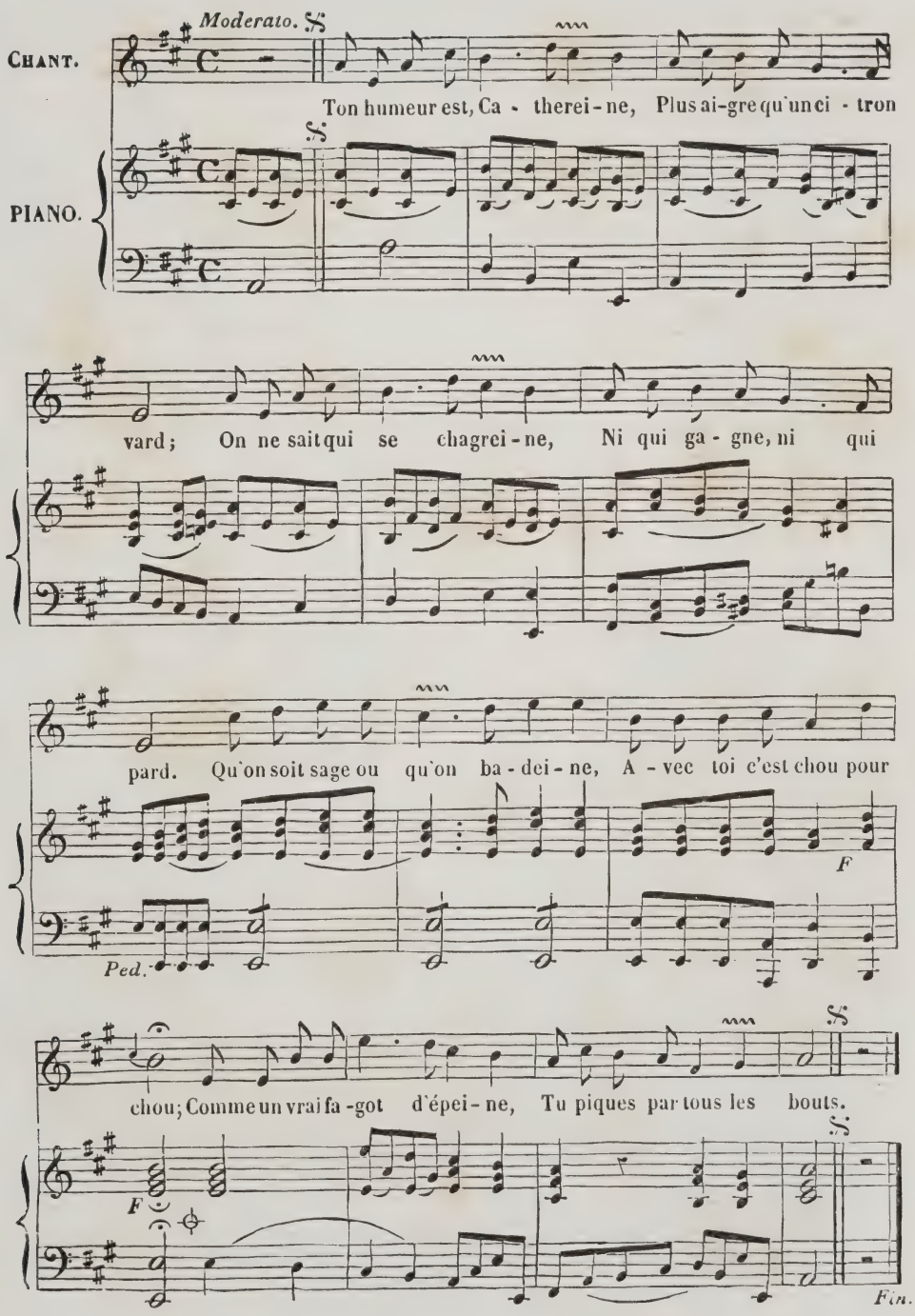
Sangué! vois-tu, Cathereine?
Je n'y saurais plus tenir;
Je crève dans ma poitreine,
Il faut changer, ou finir.
Tu me prends pour une bûche,
Parce que j'ai l'air bénin :
Mais tant à l'eau va la cruche,
Qu'elle se casse à la fin.

Quand j'aime une criature,
Jarnigoi! c'est tout de bon :
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton.
Mais quand mon amour sincère
N'est payé que d'un rebut,
Dame! alors dans ma colère,
Je suis pis qu'un cerf en rut.

REPROCHES A CATHERINE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



LA VIE DES GUEUX.

AIR : *Ton humeur est, Cathereine.*

Je suis marquis prêt à boire,
Homme alerte et vigoureux,
Je n'ai ni fierté ni gloire ;
Je vis comme un bienheureux,
Sans chagrin, et sans envie,
Je me donne du bon temps,
Je passe gaiement ma vie
Dans la ville et par les champs.

Je n'ai ni maison, ni rente,
Ni métier, ni revenu,
Mais par mon humeur plaisante
Partout je suis bienvenu :
En dépit des gens qui grondent,
Gueux de ma capacité,
Je roule parmi le monde
Demandant la charité.

J'ai pris pour mon camarade
Robinette fouille-au-pot;
Elle sait battre l'estrade,
Elle entend à demi-mot;
Dans cette saison si belle
De l'agréable printemps,
Tous deux battons la semelle
Comme un ménage volant.

Rien du tout ne m'embarrasse,
Je suis un bon ouvrier;
De traîner une besace
Je sais fort bien le métier;
J'ai plus de ruse et finesse
En moi seul que tous les gueux,
Car je fais par mon adresse
De mon corps ce que je veux.

Je fais fort bien l'hydropique,
Le manchot et le boiteux,
L'aveugle et paralytique
Je le fais quand je le veux:
Je m'entortille la tête
D'emplâtre et de vieux chiffons.
Plus fin que moi n'est pas bête.
Je sais mon métier à fond.

Afin que chacun me donne,
Je marche toujours disant:
Donnez, s'il vous plaît, l'aumône
A ce pauvre agonisant.
Sans découvrir ma malice,
Les gens d'honneur et de bien
Charitablement me glissent
Le sou marqué dans la main.

Quand j'ai fourni ma journée,
Je me moque du caquet;
Je vais passer la soirée
Dedans un bon cabaret :
Quand j'ai les pieds sous la table,
Je chante et bois à longs traits.
Le sort des gueux est aimable,
Je n' le quitterai jamais.

Je suis exempt de la taille,
D'impôts, aussi de procès;
En tout temps je fais ripaille,
Cela me rend le teint frais;
Je me plais au tintamare,
Je dors en dépit des rats,
Je sais bien, sans dire gare,
Me tirer de l'embarras.

Je ne crains point la furie
Des sergents ni des recors,
J'ai porté toute ma vie
Tout mon bien dessus mon corps.
Si par malheur où je loge
Le feu prend, soir ou matin,
Sans embarras je déloge,
Emportant tout mon butin.

Ma profession est plus drôle
Que celle du charlatan;
Qui sait bien jouer son rôle
En tout lieu vivra content;
Mais il faut, je vous le jure,
Pour dans la vie être heureux,
Connaître geste et posture
Que font aujourd'hui les gueux.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRE
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

RÉPONSE

AUX

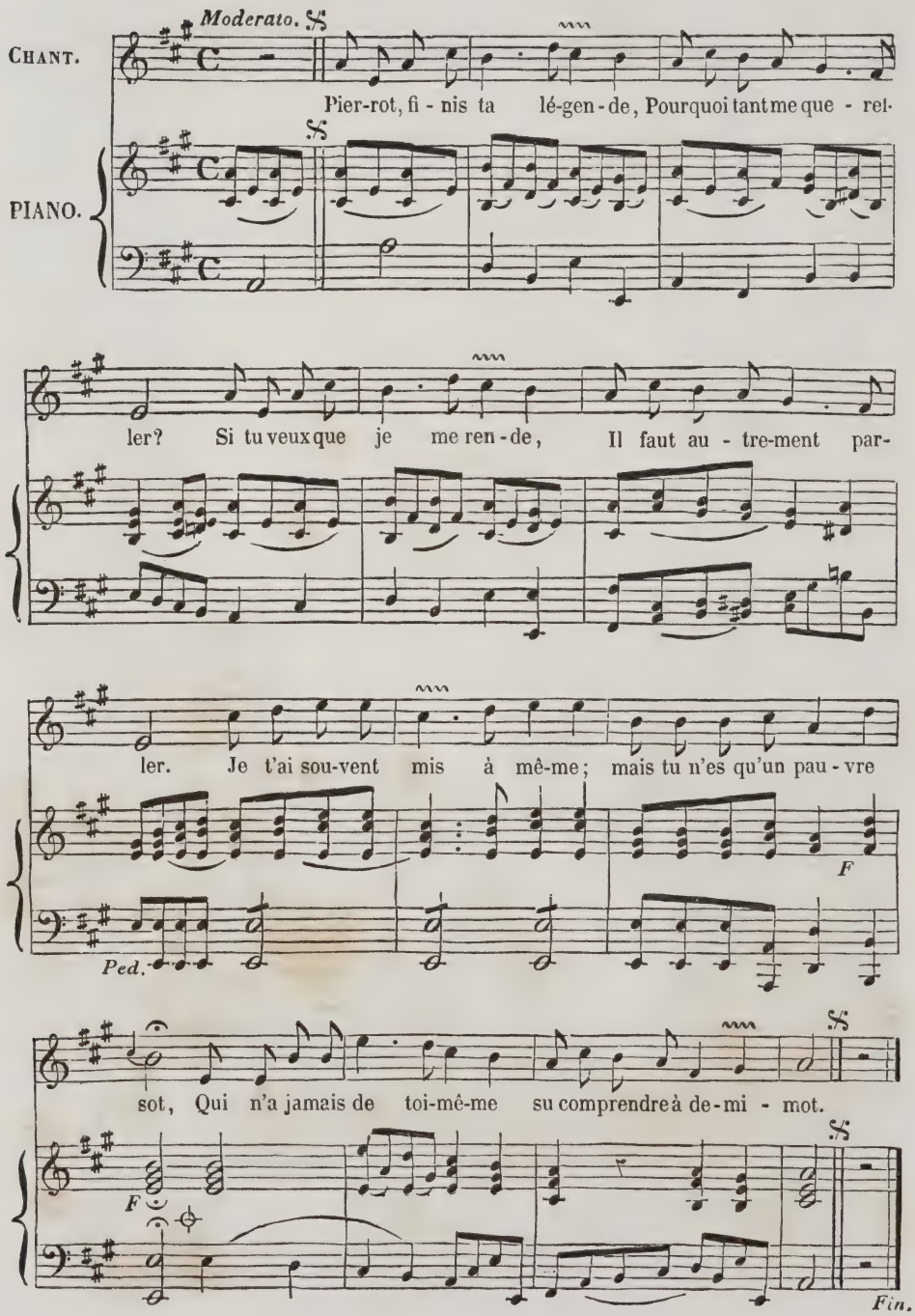
REPROCHES A CATHERINE.

Pierrot, finis ta légende;
Pourquoi tant me quereller?
Si tu veux que je me rende,
Il faut autrement parler.
Je t'ai souvent mis à même;
Mais tu n'es qu'un pauvre sot,
Qui n'as jamais de toi-même
Su comprendre à demi-mot.

RÉPONSE AUX REPROCHES A CATHERINE.

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



Étant près d'un bois, seulette,
Je te vis de loin venir,
Je me couchis sur l'herbette,
Et fis semblant de dormir.
Tu m'appelis paresseuse
Sitôt que tu m'aperçus;
J'eus beau faire la dormeuse,
Tu m'éveillis, et rien plus.

L'autre jour, dans ma pochette
Tu fouillais tout doucement,
Et ta main toujours discrète
Y restit tranquillement,
Puis la retirant bian vite
Tu ne pris que mon coutiau;
Si tu prends un lièvre au gîte,
Ce sera du fruit nouviau.

Lorsque tu me fais la meine,
De ce que j'aime Colas,
Et que ton himeur chagreine
S'oppose à tous nos ébats :
Tu me parais plus étrange
Que le chien du jardinier,
Qui ne veut pas que l'on mange
Les choux qu'il ne peut croquer.

LES AMOURS DE VILLAGE.

Air : *O ma tendre musette.* (Musique livraison 16e).

Un jour que j'ménions paître
Mes moutons dans les champs,
Je rencontris Toinette
Qui filait en chantant;
J'lui lançons une œillade,
All' me la r'lance itou;
Qu'l'amour est agréable
Quand on s'entend tertous !

Sitôt j'approch' près d'elle
Sur la point' des sabots,
Et j'lui disons : Mam-z-elle,
J'sens là queuqu'chos' de gros;
Vous êt's la plus av'nante
Des fill's de not' endroit;
M'f'rez vous toujours attendre ?
Oh! c'est ben dur pour moi!

A m'dit : —Sans qu'ça te fâche,
Repasse, biau Colas,
Quand j'aurons trait mes vaches,
Ce soir nous verrons ça.
Si j'te baill' quelque chose,
C'est pour le bon motif.
—Moi, qui n'suis pas un glaude,
Fin'ment j'répondis : Oui!

La nuit vient. Sur ses joues
Je plaqu' deux gros baisers;
A r'cule, j'avance, a s'auve
Auprès d'un tas d'fumier.
J'li donne un croc en jambe,
All' tomb', mais pas sur l'nez :
Là ma Toinon d'vint tendre,
Car all' m'a ben serré.

LES AMOURS DE DIANE.

Air : *Ton humeur est, Cathereine.*

Un soir, le fils de Saturne,
Auprès de Vénus assis,
De son front moins taciturne
Déridait les noirs soucis :
Ce dieu noyait dans un verre
L'ennui de régir le ciel
Et de lancer le tonnerre,
Et surtout d'être immortel.

On buvait, lorsque Diane
A table parut soudain,
Et près du groupe profane
Vint s'asseoir avec dédain :
Mais on lut sur son visage,
Où se cachait le désir,
Plus de regrets d'être sage,
Que de crainte du plaisir.

Momus, qui par un sourire
Vit chacun l'encourager,
A la déesse osa dire :
« Un dieu vaut-il un berger? »
Diane, à rougir trop prompte,
Fit voir à ce dieu railleur,
Qu'elle rougissait de honte
Plus encor que de pudeur.

« Le soir, lorsque la nuit sombre
» Vient voiler l'astre des jours,
» Vous profitez de son ombre
» Pour nous cacher vos amours;
» Vous prodiguez par faiblesse
» Des faveurs dignes du ciel,
» Et des baisers de déesse
» A la bouche d'un mortel.

» Mais en vain, pour qu'il ignore
» Ces baisers mystérieux,
» Jusqu'au lever de l'aurore
» Le sommeil ferme ses yeux :
» Votre art ne trompe personne,
» Et l'on sait, quoi qu'il en soit,
» Qu'il veille, lorsqu'il les donne,
» S'il dort quand il les reçoit.

» De vos intrigues secrètes,
» Le ciel est bientôt instruit :
» Les nymphes sont indiscrètes,
» Et les baisers font du bruit :
» Pourquoi donc, fière déesse,
» Vouloir à la fois jouir
» Des honneurs de la sagesse,
» Et des tributs du plaisir? »

Elle rit; même on assure
Qu'elle but, mais sans dessein,
Dans la coupe de Mercure
Et dans celle de Vulcain.
Cette conduite est étrange :
Mais si Diane, en ce jour,
Perdit l'orgueil, en échange
Elle y gagna de l'amour.

ENVOI.

L'Amour et la Poésie,
Dont je chéris les douceurs,
Ne sont qu'une frénésie,
Si j'en crois quelques censeurs.
Tous deux sont la raison même,
Et tous deux font des jaloux,
Églé, lorsque l'on vous aime,
Et que l'on chante pour vous.

De Murville.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN
10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LA CHANSON DE LISETTE.

Paroles de Monvel.

1783

Lise chantait dans la prairie,
En faisant paître son troupeau;
Blaise à sa voix bientôt marie
Les accents de son chalumeau.
Le fripon suivit la coquette;
Il la suivit jusqu'au hameau,
En essayant, sur sa musette,
La chanson que chantait Lisette.

En s'en retournant au village,
Elle lui jeta son bouquet;
Il lui refusa, mais je gage,
Pour le remettre à son corset.
Il le rendit à la coquette,
L'attacha d'un air satisfait,
Et répéta sur sa musette
La chanson que chantait Lisette.

Le soir on dansa sur l'herbette,
Blaise et moi nous dansions tous deux;
Mais il me quitta pour Lisette,
Qui vint se mêler à nos jeux:
Il s'en fut avec la coquette,
Le plaisir brillait dans ses yeux :
En eût-il eu, si sa musette
N'eût jamais fait chanter Lisette?

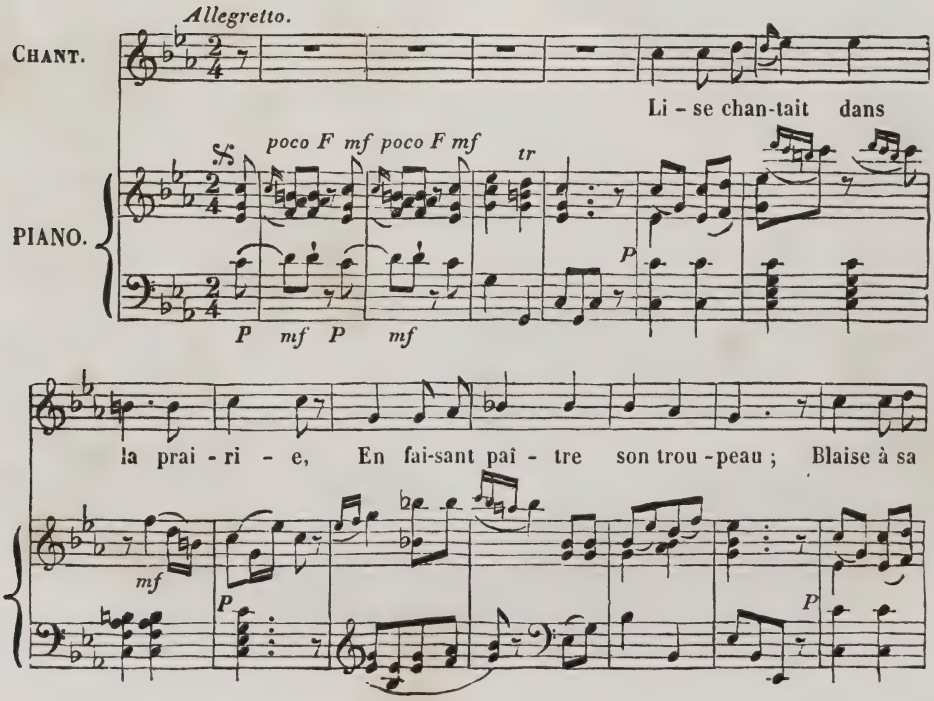
MONVEL

LA CHANSON DE LISETTE.

MUSIQUE DE DEZEDE.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



voix bien - tôt, Ma - ri - e, Les doux sons de son cha-lu- meau

mf *P*

Le fri-pon sui-vit la co - quet - te; Il la sui - vit jus-

poco F *poco F* *P*

- qu'au ha - meau, En essa-yant sur sa mu - set - te La chan-

P

- son, La chan - son que chan - tait Li - set - te;

poco F *P* *poco F* *tr*

La chan-son, La chan - son que chan-tait Li - set te.

f

P *poco F* *tr* *f*

Fin.

JE T'AIME TANT.

Air connu.

Je t'aime tant, je t'aime tant:
Je ne puis assez te le dire,
Et je le répète pourtant
A chaque fois que je respire.
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve :
Seul, avec toi, devant témoin,
Ou je le pense ou je le prouve.

Tracer *je t'aime* en cent façons
Est le seul travail de ma plume;
Je te chante dans mes chansons,
Je te lis dans chaque volume.
Qu'une beauté m'offre ses traits,
Je te cherche sur son visage;
Dans les tableaux, dans les portraits
Je veux retrouver ton image.

En ville, aux champs, chez moi, dehors,
Ta douce image est caressée;
Elle se fond, quand je m'endors,
Avec ma dernière pensée;
Quand je m'éveille, je te voi
Avant d'avoir vu la lumière,
Et mon cœur est plus vite à toi
Que n'est le jour à ma paupière.

Absent, je ne te quitte pas;
Tous tes discours, je les devine.
Je compte tes soins et tes pas;
Ce que tu sens, je l'imagine.
Près de toi suis-je de retour,
Je suis aux cieux, c'est un délire;
Je ne respire que l'amour,
Et c'est ton souffle que j'aspire.

Ton cœur m'est tout, mon bien, ma loi,
Te plaire est toute mon envie;
Enfin, en toi, par toi, pour toi,
Je respire et tiens à la vie.
Ma bien-aimée, ô mon trésor!
Qu'ajouterai-je à ce langage?
Dieu! que je t'aime! Eh bien! encor
Je voudrais t'aimer davantage.

FABRE D'ÉGLANTINE.

LE TAMBOURIN.

Entendez-vous le tambourin?
Vite à la danse,
Vite à la danse!
Entendez-vous le tambourin
Qui met le villageois en train?

Fi de la ville,
On y vit tranquille;
Point de gaieté : l'on danse à petits pas.
Au village on est plus habile,
Au village on rit aux éclats.
Entendez-vous le tambourin? etc.

Eh quoi! Lisette,
Vous n'êtes pas prête;
Votre fichu vous tient encore là?
Déjà se gonfle la musette.
Et Colin vous attend là-bas.
Entendez-vous le tambourin? etc.

L'amour invite,
Et chacun s'agite.
Eh quoi! la nuit nous arrive déjà?
Si la danse finit trop vite,
La chanson la remplacera.
Entendez-vous le tambourin? etc.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri PLON, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE
6 fr. PAR AN. 10 cent. LE NUMÉRO.
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE DÉPART POUR LA SYRIE.

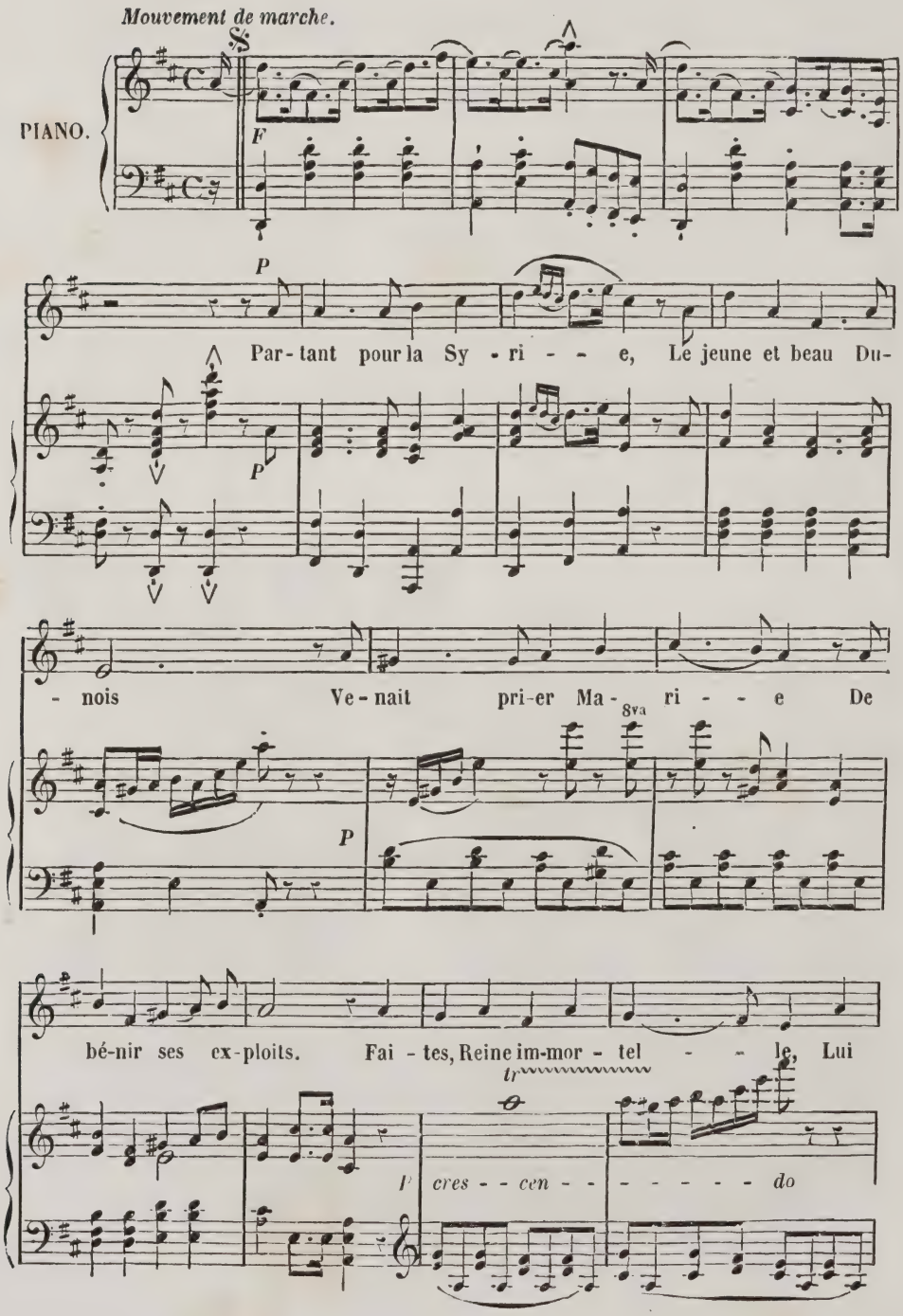
Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits :
« Faites, Reine immortelle, »
Lui dit-il en partant,
« Que j'aime la plus belle
« Et sois le plus vaillant. »

LE DÉPART POUR LA SYRIE.

MUSIQUE DE LA REINE HORTENSE.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



cres - - - - cen - - - -

dit - il en par - tant, Qu'ai-mé de la plus

tr

cres - - - cen - - - do

- - - do

bel - - le, Je sois le plus vail-lant!

8va

FF

sf sf

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant :
« Amour à la plus belle,
« Honneur au plus vaillant! »

« On lui doit la victoire :
« Vraiment, dit le seigneur,
« Puisque tu fais ma gloire,
« Je ferai ton bonheur.
« De ma fille Isabelle
« Sois l'époux à l'instant,
« Car elle est la plus belle,
« Et toi le plus vaillant. »

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant :
« Amour à la plus belle,
« Honneur au plus vaillant ! »

De Laborde.

SIMPLES AMOURS.

— CANTILÈNE. —

Même air.

Votre nom, qui me touche
Plus qu'un saint nom de sœur,
Est toujours à ma bouche
Comme à l'arbre est la fleur.
La terre aime l'aurore,
La souffrance la croix,
L'écho l'appel sonore,
Et ma voix votre voix. } (*bis.*)

Le sol veut la pervenche,
Le nuage les cieux,
La nuit l'étoile blanche,
Mes yeux noirs vos yeux bleus.
La pente entraîne l'onde,
La brise la senteur,
L'espérance le monde,
Et votre cœur mon cœur. } (*bis.*)

L'aigle cherche l'espace,
Et l'abeille le miel;
Je cherche votre trace,
Comme on cherche le ciel.
Il faut aux cassolettes
Un encens parfumé,
A mes lèvres muettes
Votre souffle embaumé. } (*bis.*)

Pour l'ange est l'auréole,
Pour l'enfant l'avenir,
Pour moi votre parole,
Source de souvenir.
Votre nom qui me touche
Plus qu'un saint nom de sœur,
Est toujours à ma bouche
Comme à l'arbre est la fleur! } (*bis.*)

Cte Eugène de Lonlay.

BOCAGE QUE L'AURORE.

Bocage que l'Aurore
Embellit de ses pleurs,
Gazon naissant que Flore
Pare de mille fleurs,
Oiseaux, tendre Zéphyre,
Qui charmez mes loisirs,
Voudrez-vous bien me dire
D'où naissent mes soupirs?

Toi qui d'une onde pure
Baigne ces bords charmants,
Ruisseau, ton doux murmure
Ne calme plus mes sens;
Hélas! j'aime sans doute,
Oui, j'aime, je le sens;
C'est l'amour qui me coûte
Les pleurs que je répands.

Asile solitaire,
Je viendrai chaque jour
Te chanter ma bergère,
Mes désirs, mon amour;
Mais si, d'une voix tendre,
Je ne te dis son nom,
C'est de peur de l'apprendre
Aux bergers du vallon.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.
6 fr. PAR AN.
10 cent. LE NUMÉRO
JOURNAL ILLUSTRÉ.

LE BOUTON DE ROSE.

Paroles de madame la princesse Constance de Salm.

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est, ainsi que toi,
Bouton de rose.

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir!
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

Au sein de Rose
Tu pourras trouver un rival;
Ne joute pas, bouton de rose.
Car en beauté rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la voi :
S'il est une métempsycose,
Grands dieux! par pitié rendez-moi
Bouton de rose.

LA ROSE.

Air *du Temps.*

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je? hélas! crains de paraître,
Diffère un moment de t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire naître
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui subira la même loi;
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi [1].

Descends de ta tige épineuse,
Va la parer de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher;
Éclate à nos yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Mais si quelque autre main s'avance,
Si quelque amant est mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur l'autel que tu dois parer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

Qu'enfin elle rende les armes
Au dieu qui forma nos liens;
Et qu'en voyant périr tes charmes,
Elle apprenne à jouir des siens.

Gentil-Bernard.

[1] En lisant cette strophe, on se rappelle involontairement l'ode si touchante de Malherbe sur la mort de mademoiselle Duperrier.

ADIEU, BEAUX JOURS.

Air : *Cher Valoé.*

Dans ce ruisseau l'onde paraît moins pure,
Sur ce gazon je ne vois plus de fleurs,
Le vent flétrit la feuille qui murmure,
Tout semble ici partager mes douleurs. (*ter.*)

Oui, comme vous, triste et mourant feuillage,
Des jours sereins avaient su m'embellir;
Quand vous souffrez des vents et de l'orage,
D'un mal secret je me sens dépérir. (*ter.*)

Vous renaîtrez, et la saison nouvelle
Sera pour vous prodigue de présents;
Moi seule, hélas! à ma douleur fidèle,
Sans en jouir je verrai le printemps. (*ter.*)

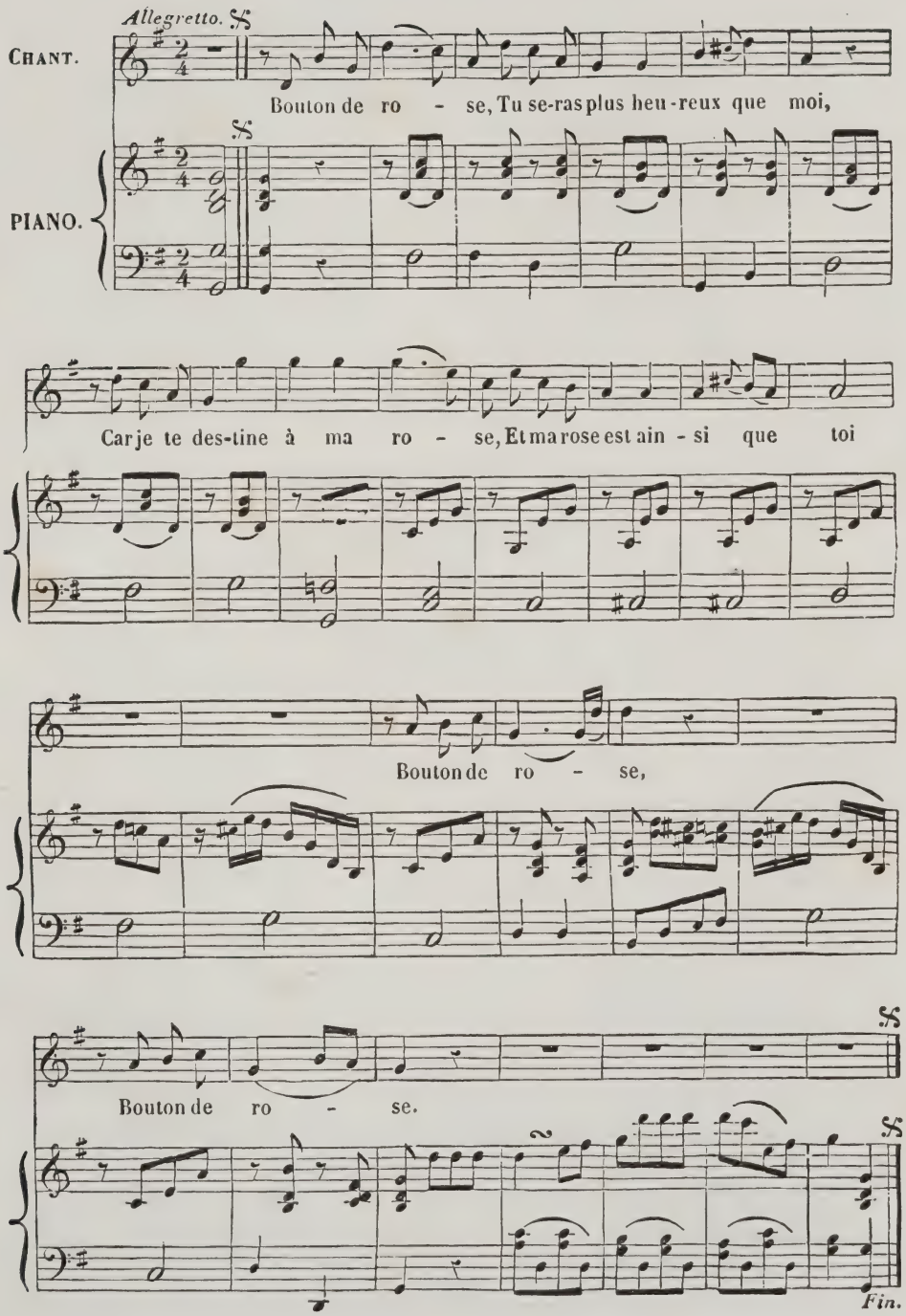
Amélie Gardel.

LE BOUTON DE ROSE.

MUSIQUE DE PRADHER.

ACCOMPAGNEMENT DE PIANO, PAR M. H. COLET,

PROFESSEUR D'HARMONIE AU CONSERVATOIRE.



ÉLOGE DES ROSES.

Rose est des dieux la fleur choisie,
L'ornement du jardin d'Amour;
Des Nymphes l'innocent atour;
Des mortels Rose est l'ambroisie:
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Charme de tout ce qui respire,
Qui la rose ne chérirait?
Si Tristesse la rencontrait,
On verrait Tristesse sourire.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

C'est un ciel de roses écloses
Qu'offre l'aurore en sa clarté;
Des trois Grâces la nudité
S'embellit d'un réseau de roses.
En parfum, en grâce, en couleurs;
Rose est bien la reine des fleurs.

Nymphes, la douce destinée,
Les chansons, les fleurs, le printemps,
Voilà vos plus chers passe-temps,
Sachez comment la rose est née:
De chose si plaisante à voir,
L'origine est belle à savoir.

Par un beau jour la mer fit naître
Vénus, Vénus objet si beau;
Puis Jupiter en son cerveau
Forma Pallas, qu'on vit paraître.
Que fit Vénus? Troie enflamma.
Que fit Pallas? Terreur sema.

Dès à l'instant qu'œuvre pareille
Aux yeux de Nature éclata,
Nature en son sein projeta
Enfanter plus douce merveille,
Fit la rose, amour des zéphyrs,
Et qui n'est que paix et plaisirs.

De Moncrif.

C'EST LA VERDURE.

Air : *Bouton de rose.*

C'est la verdure
Qui nous annonce avec gaîté
Le doux réveil de la nature:
Le trône de la volupté,
C'est la verdure.

Sous la verdure
Zéphyre éteint les feux du jour;
Mais son haleine fraîche et pure
Rallume tous les feux du jour
Sous la verdure.

Sans la verdure,
Plus de myrtes ni de lauriers;
Comment orner la chevelure
Et de l'amant et du guerrier,
Sans la verdure?

Sur la verdure
L'innocence timidement
Cueille des fleurs pour sa parure;
Souvent elle en perd en jouant
Sur la verdure.

Sur la verdure
L'Amour a trouvé le bonheur;
Depuis cette heureuse aventure,
L'espérance a pris la couleur
De la verdure.

De Ségur.

Le journal illustré des *Chants et Chansons populaires de la France* paraît le mardi de chaque semaine.
Prix pour toute la France : 6 fr. par an. — 10 centimes le numéro pris à Paris.

BUREAU D'ABONNEMENT
CHEZ HENRI PLON, ÉDITEUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

BUREAU DE VENTE
LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
Rue des Grands-Augustins, 21.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

1re Livr. Cadet Rousselle.

2e Livr. Le roi d'Yvetot (Béranger).

3e Livr. Le bon roi Dagobert.

4e Livr. Au clair de la lune.
— La femme de Jean-Jacques.

5e Livr. Complainte du Juif errant.

6e Livr. Mort et convoi de l'invincible Malbrough.

7e Livr. Les adieux de la Tulipe (Mangenot).
— Chanson de Gilles Durand.
— Le Pénitent et l'Ivrogne (Dialogue).

8e Livr. La mère Michel.
— Le Savetier heureux (Van Effen).
— Margotton et son Ane, ronde.
— Ma mère le défend, ronde (Sophie Gail).
— Le chat qui dort (Léger).

9e Livr. Souvenirs d'un vieux militaire (Ém. Debraux).

10e Livr. Les Bossus.
— Les deux Bossus (Capelle).
— Les Bosses (Lesueur).
— Le Grimacier (Rougemont).

11e Livr. M. et Madame Denis (Désaugiers).

12e Livr. Plus on est de fous plus on rit (Arm. Gouffé).
— Mon verre et ma pinte (Blondel).

13e Livr. La Tour, prends garde.
— Le Cousinage, ronde.
— Nous n'irons plus au bois, ronde.

14e Livr. Le Rosier (De Leyre).
— Le Ruisseau de Champigni (Panard).
— Bobi.
— Romance d'Alexis.
— Plaintes (J.-J. Rousseau).

15e Livr. Paris à cinq heures du matin (Désaugiers).

16e Livr. La Musette.
— La petite Marguerite (Dubos).
— Linval et Arsène (de Florian).
— Les Amours de village.

17e Livr. Éloge de l'Eau (Armand Gouffé).
— Éloge de l'Eau (Bourguignon et A. Gouffé).
— La Goutte d'eau (Auguste Giraud).

18e Livr. La Confidence — Ah! vous dirai-je, maman!
— La résistance inutile (Léonard).
— Ah! maman que je l'échappe belle (Vadé).
— Les Amours au village (Naudet).
— Les Caresses (Emm. Dupaty).

19e Livr. L'Avaricieuse (Dufresny).
— La belle Dormeuse (Dufresny).
— L'Indifférence (De Saint-Lambert).
— Le Troupeau sans guide.
— L'Arithmétique (Maréchal).
— Le Contrat (Dufresny).

20e Livr. Fanchon.
— Restons à table, chanson bachique (Grécourt).

21e Livr. Aussitôt que la lumière (Me Adam).
— Le vrai Mangeur (Désaugiers.)
— Chanson morale (Ségur aîné).
— Chanson à boire (De l'Estoile).

22e Livr. Nous étions trois filles, ronde.
— La Fille à marier, ronde.
— J'aimerai qui m'aime, ronde.
— Mathurin (Armand Gouffé).
— L'heureux Berger.
— Pauvre, pauvre que je suis, ronde.
— La Valse (Philidor).

23e Livr. Relan tan plan, tambour battant (Favart.)
— A un jeune officier (A. G. Cailly père).
— Les Poissardes (Cosson de la Cressonnière)

24e Livr. Le Retour du Guérnadier.
— Le Retour du soldat (Jacynthe Leclère).
— Le Houzard de la garde.
— L'Angleterre (Brazier).

25e Livr. Véritable complainte sur la mort de Fualdès.
— Cœurs sensibles et vertueux.

26e Livr. Chant du Barde (Hoffman).
— Adèle (M.-J. Chénier).
— La Bergère constante (Laplace).
— Regrets de l'absence (M. C***).
— Pétrarque (Marmontel).

27e Livr. Vive Henri quatre.
— Le bon Henri (Belle aîné).
— Le Prince en goguette (Henri IV).
— La Chanson du bon Henri.
— Chanson tirée d'un manuscrit (François Ier).
— Tiengne soi d'amer qui pourra (Charles d'Orléans).

28e Livr. Plaisir d'amour (Florian).
— La Fuite inutile (Dorat).
— Le Ruisseau (De la Harpe).

29e Livr. Fanfan la Tulipe (Émile Debraux).

30e Livr. Le Départ du Conscrit.
— Le Conscrit de Corbeil.
— Un Conscrit de l'an VIII.
— Le Soldat (Désaugiers).
— Le Tourlourou.

31e Livr. La Fille du Savetier (Taconnet).
— Conseil au sexe (Guinet d'Orbeil).
— L'Apprenti savetier (Moinaux).

32e Livr. Les Raretés (Lamothe-Houdard).
— Les nouveaux va-t'en voir (Chev. Lablée).

33e Livr. Le Refrain du chasseur (Marion du Mersan).
— La Chasse (Philippon la Madeleine).
— Les Boutons (Cabassol).

34e Livr. La Curieuse.
— Le Songe trompeur (Fanny de Beauharnais).
— Chanson de Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre.
— Le Sommeil de l'Amour (Houdard de Lamothe).
— Les Amants timides.

35e Livr. Leçons d'une mère à sa fille.
— Conseils aux Critiques (Favart).
— Conseils à tous (Vadé).
— L'amour mis en cage (Laujon).
— Le Souverain bien (l'abbé de L'Attaignant).
— Prophétie à Mme de *** (de Saint-Urbain).

36e Livr. La Marseillaise (Rouget de Lisle).

37e Livr. V'là c' que c'est que l' carnaval (Désaugiers).
— Le Carnaval (Moreau).
— Chanson de Carnaval.

38e Livr. La Vieille.
— Biquette et le Loup, ronde.
— Le petit Mari, ronde.

39e Livr. Charmante Gabrielle (Henri IV).
— Réponse attribuée à Gabrielle d'Estrées.
— Aux mânes de Henri IV (Piis).
— L'Ombre de Gabrielle (Dorat).
— Henri IV à Gabrielle (Coupigny).
— Couplet chanté par Henri IV.

40e Livr. Le Chevalier du guet.
— Sur le pont d'Avignon, ronde.
— Le Furet du bois joli.
— Ah! mon beau château, ronde.
— Promenons-nous dans les bois.
— Le Beau laurier de France, ronde.
— La Boulangère, ronde.

41e Livr. Les Bœufs (Pierre Dupont).
— Le Repos du soir (Pierre Dupont).

42e Livr. Salut de la France (Ad. S. Boy).
— La France délivrée (de Saint-Albin).

43e Livr. Ma Vigne (Pierre Dupont).
— Le Vin de la Planète (Pierre Dupont).

44e Livr. La Marmotte en vie (Ducray-Duminil).

45e Livr. Les Hirondelles (Florian).
— L'Hirondelle (Albert-Montémont).
— Ariette de l'Obligeant maladroit.
— L'Homme-hirondelle.
— Je t'aimerai.
— La Fille-oiseau (Sedaine).

46e Livr. Plaintes d'une Amante abandonnée (Vadé).

47e Livr. Réponse aux plaintes d'une Amante abandonnée (Dorneval).
— Les Amours d'un dragon (Mellinet).
— Les Trois soldats (Hugues Guéru *dit* Gauthier-Garguille).
— Francœur et Catin.
— Ni jamais ni toujours.

48e Livr. La Bourbonnaise.
— La Chanson et le Vaudeville (Arm. Gouffé).
— Portrait de Mam'selle Margot (Désaugiers).

49e Livr. Guilleri.
— A M. Antoine X*** (E. D.).
— Vaudeville de Rose et Colas.
— Couplets de Tarare (Beaumarchais).
— Voilà l' plaisir (Goulard).

50e Livr. Romance d'Estelle (Florian).
— Romance d'Estelle (Florian).
— Romance d'Estelle (Florian).
— Romance d'Estelle (Florian).
— Romance d'Estelle (Florian).
— Romance d'Estelle (Florian).

51e Livr. La mère Jeanne (Pierre Dupont).
— Madeleine et Petit Pierre (E. d'Araquy).

52e Livr. Le Point du jour (la Chabaussière et Étienne).
— A Mademoiselle X***.
— Le Point à jour.
— Le Point du jour (Comtesse de Brégy).

53e Livr. La Fin du jour (Armand Gouffé).
— Le Soir (Madame Desbordes-Valmore).
— La Fin du jour et le Point du jour.

54e Livr. Les Noces de Figaro, romance de Chérubin (Beaumarchais).
— Soupirs d'amour, cantilène (Max d'Apreval).

55e Livr. Reproches à Catherine.
— La Vie des Gueux.

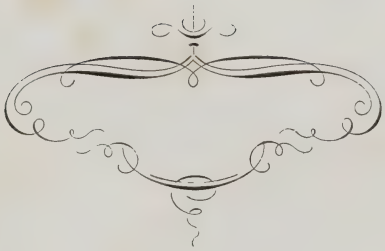
56e Livr. Réponse aux reproches à Catherine.
— Les Amours de village.
— Les Amours de Diane (de Murville).

57e Livr. La Chanson de Lisette (Monvel).
— Je t'aime tant (Fabre d'Églantine).
— Le Tambourin.

58e Livr. Le Départ pour la Syrie (de Laborde).
— Simples amours, cantilène (Eug. de Lonlay).
— Bocage que l'aurore.

59e Livr. Bouton de rose (Psse Constance de Salm).
— La Rose (Gentil-Bernard).
— Adieu, beaux jours (Amélie Gardel).
— Éloge des roses (de Moncrif).
— C'est la verdure (de Ségur).

60e Livr. Titres et table.



— PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8. —

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052618375